

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[149] – Jugement
dernier à
Cincinnati**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



JUGEMENT DERNIER À CINCINNATI

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

JUGEMENT DERNIER

À CINCINNATI



CHAPITRE PREMIER

Sur l'appareil de détection, le petit voyant venait de s'allumer. Dans la nuit froide, la lueur éclaira faiblement le visage de Mack Bolan qui se fit attentif, alors qu'une voix sourde résonnait dans les écouteurs :

— Je suis bien au Centre Léon-James ?

Une seconde voix donna presque aussitôt la réplique :

— Oui, c'est bien le centre Léon-James. Que puis-je pour vous ?

— J'veux parler à Charlie.

— Qui le demande ?

— C'est, heu, Jacky. Jacky Akron.

— Dites-moi ce que vous avez à lui communiquer, je transmettrai.

— C'est juste pour signaler qu'on n'est pas bien loin de chez vous. On arrive avec ce qu'il faut, comme prévu.

— Quelle est votre position ?

— On vient de passer Dayton, par l'autoroute depuis Columbus.

— C'est bon, Jacky, on n'attendait plus que vous. Ne traînez pas. Sortez de l'autoroute à Middleton et rappelez-nous dès que vous aurez dépassé Red Lion.

— Ouais, O.K.

Les voix se turent. Bolan ôta le casque d'écoute de sa tête. Cela faisait le onzième arrivage, depuis quatre heures qu'il espionnait cette grosse baraque camouflée en institution caritative.

Chaque fois, l'appelant fournissait un indicatif constitué d'un prénom suivi du nom d'une ville. Ainsi, les derniers arrivants étaient originaires d'Akron, au nord-est de l'État. Les précédents avaient débarqué des États limitrophes, de villes telles que Lexington, Louisville, Columbus et d'autres cités de moyenne importance. Ces hommes ne restaient pas longtemps sur place.

Bolan savait exactement à quel jeu on se livrait à l'intérieur de cette grande maison massive entourée d'un parc sinistre. L'argent de la drogue convergeait en ce lieu sous forme d'épaisses liasses de dollars contenues dans des malles ou dans des sacs de toile. Un comptable de la mafia vérifiait que les sommes remises correspondaient réellement au montant voulu, puis les livreurs repartaient aussi

tranquillement qu'ils étaient survenus.

Ce n'étaient pas des dealers, non plus que des grossistes, mais des convoyeurs de fonds chargés d'acheminer les sommes collectées dans les États voisins via de nombreux centres secondaires. Chaque équipe apportait de cinq à dix millions de dollars par voyage, selon l'importance du marché local.

D'après l'estimation de Bolan, plus de quatre-vingts millions de dollars s'étaient entassés là depuis le début de la nuit, et une dernière livraison allait encore grossir le pécule du Crime Organisé.

Le gros fric ainsi accumulé serait finalement fractionné et confié ensuite à une multitude de fourmis chargées d'effectuer des dépôts inférieurs à dix mille dollars dans les banques qui leur seraient désignées. Dix mille dollars constituent la somme limite que l'on peut placer en une seule fois sur un compte bancaire, aux États-Unis, sans avoir à faire étalage de son identité. La méthode plus que classique permettait un blanchiment sans risque de l'argent illégal. Et si, par mégarde, l'un de ces obscurs petits convoyeurs oubliait que l'argent ne lui appartenait pas, il était douloureusement rappelé à l'ordre, puis éliminé s'il s'obstinait dans son erreur. Lorsque cela se produisait, le corps était habituellement retrouvé deux ou trois jours plus tard dans un état qui ne laissait pas de doute sur les traitements sadiques qu'on avait fait subir à l'arnaqueur. Les grosses têtes de la mafia ne pouvaient évidemment pas permettre le moindre manquement à la règle, sous peine de se voir détroussés par l'infinité de fourmis qui œuvraient pour eux. Ils avaient compris depuis longtemps qu'un bon exemple est le meilleur moyen de persuasion.

L'Exécuteur était embusqué sur une colline à environ quatre cents mètres du Centre Léon-James, à bord d'un 4x4 Bronco noir. Cela faisait quarante-huit heures qu'il avait débarqué à Cincinnati, grâce à une information fournie par une taupe fédérale.

Depuis longtemps, le FBI tentait de localiser les grandes collectes mafieuses qui s'effectuaient régulièrement sur le plan national. En vain. Les *amici* n'étaient pas stupides. Chaque transaction se faisait en un lieu différent de la précédente.

Le Centre Léon-James avait bien été une œuvre de charité à une époque relativement récente. Malgré des difficultés financières, on y avait logé des pauvres, on les avait nourris et soignés et on leur avait donné une chance de gagner un peu d'argent ainsi que le droit de vivre décemment.

À présent, les seuls pensionnaires épisodiques de la fondation étaient affublés de surnoms étranges, tels que « le Boucher de Vancouver » ou « le Prince de la Neige ». Ils avaient tous des regards méfiants et possédaient des calibres bien astiqués, ainsi que des casiers

judiciaires pleins à craquer. L'endroit, discret, servait de planque pour les *amici* temporairement en difficulté ou en cavale, ainsi que de lieu de rendez-vous pour le montage d'affaires confidentielles.

Onze mois plus tôt, un généreux donateur était apparu, apportant des fonds qu'il disait provenir d'un surplus de chiffre d'affaires. En réalité, l'argent résultait du commerce des stupés et de la prostitution. Sans s'en rendre compte, les fondateurs de l'œuvre s'étaient peu à peu retrouvés sur la touche puis écartés purement et simplement du nouveau terrain de jeu des *amici*.

Devant ce genre de magouilles, les Fédéraux enrageaient de se voir continuellement damer le pion par des voyous trop habiles au jeu de cache-cache, mais ils ne désespéraient pas. Et, quelques jours plus tôt, une dépêche codée était arrivée sur le bureau de Harold Brognola, le Numéro Un du *Justice Department*. L'un de ses agents sous couverture, appartenant aux Black Warriors, avait obtenu un renseignement capital au sujet de la prochaine souscription – c'était le mot utilisé – du Midwest. L'affaire se déroulerait dans l'Ohio, entre Cincinnati et Middletown.

— Pourquoi n'envoies-tu pas de la troupe sur place ? avait dit Bolan à Brognola.

— Tu veux rire ! s'était exclamé le super-flic avec un ricanement grinçant. Nous n'avons aucune chance de réussir ce coup. Dès que nos équipes feront mine de se diriger là-bas, les *amici* changeront le lieu du rendez-vous.

— Tu penses qu'il y a des mouches chez toi, Hal ? avait rétorqué Bolan avec un petit sourire ironique.

— C'est évident. Nous avons déjà eu plusieurs fuites. Ces mecs-là sont partout et payent des pots-de-vin à toutes sortes de gens pour aller regarder ce qu'ils ne peuvent voir eux-mêmes.

C'était, hélas, un fait bien établi. La mafia avait des yeux et des oreilles partout, aussi bien dans le secteur privé que dans l'administration, et les informations les plus secrètes aboutissaient fréquemment chez les *capi mafiosi*. Au National Security Council, on envisageait même que les *amici* soient en mesure d'espionner la Maison-Blanche.

Brognola avait tout fait pour convaincre l'Exécuteur d'aller faire un tour en Ohio.

— D'accord, avait finalement déclaré Mack Bolan. Mais si je réussis l'opération, ne compte pas que j'aie à porter le pactole aux agents du Trésor.

La veille, de nuit, il avait posé un capteur sur la ligne téléphonique de la propriété. Cela lui avait été d'une grande facilité, le

câble courait sur plus de huit cents mètres le long de la route, puis en bordure d'une allée de desserte.

Il avait équipé l'installation d'un récepteur-enregistreur planqué dans les taillis et avait eu ainsi confirmation des renseignements fournis par Brognola.

À présent, il n'attendait plus que l'apparition de Jacky Akron pour ouvrir les hostilités. Depuis sa position, il ne pouvait manquer d'apercevoir les derniers arrivants de la nuit. La petite colline, à mi-pente de laquelle il se trouvait, lui procurait un poste d'observation impeccable sur plus d'un kilomètre à la ronde.

Deux, trois minutes plus tard, il vit en effet une limousine s'engager sur une bretelle de sortie de l'Interstate et déboucher à allure modérée sur la route départementale. Se pouvait-il qu'il s'agisse d'autre chose que du convoi attendu ? Le doute se dissipa quand, de nouveau, le voyant rouge s'alluma sur l'appareil de détection. Le casque d'écoute sur les oreilles, il entendit bientôt :

— C'est Jacky Akron. On est en train de dépasser Red Lion.

— C'est bon, Jacky, dépassez le premier croisement, continuez sur un kilomètre et ouvrez l'œil. Vous prendrez ensuite la première allée de terre battue sur votre gauche. Vous pourrez pas la rater, y a un panneau Léon-James juste au croisement.

— O.K. On arrive.

— Vous pressez pas trop, y a pas le feu.

— T'inquiète !

Bolan eut un petit rire silencieux en reposant le casque d'écoute dans le fauteuil passager. Saisissant ensuite une carabine Weatherby Mark IV équipée d'un système de vision nocturne, il s'appuya sur le capot et scruta son objectif à travers le télescope. Un bref panoramique lui confirma que la situation n'avait pas évolué depuis sa dernière observation. Dans le parc, les sentinelles occupaient la même place, sauf celle qui déambulait régulièrement devant la façade de la maison. Quatre fenêtres étaient éclairées au rez-de-chaussée, deux autres à l'étage, et un projecteur répandait une lueur crue sur l'allée d'accès.

Parfait. Tous les pions étaient en place, Bolan pouvait donner le coup d'envoi. La danse macabre allait commencer.

CHAPITRE II

Posant la grosse Weatherby dans le 4x4, l'Exécuteur descendit la pente herbeuse au pas de course pour rejoindre la route départementale en contrebas. Celle-ci faisait une courbe juste avant la jonction avec l'allée qui desservait la propriété. Le véhicule – une Chrysler New York – n'était plus qu'à deux cents mètres du virage.

Bolan était vêtu de sa combinaison noire de combat, mais avait enfilé par-dessus un imper de couleur mastic. Il rejoignit le petit croisement environ dix secondes avant que le chauffeur de la Chrysler donne un coup de frein à la sortie du virage, apercevant le panneau qu'on lui avait indiqué. Bolan se manifesta à cet instant. Sortant de l'ombre, il accomplit deux pas dans l'allée et fit un signe aux occupants du véhicule. Le réflexe du conducteur fut exactement celui qu'il escomptait. Freinant de nouveau, il ouvrit la vitre de son côté et lança, vaguement inquiet :

— Qu'est-ce qui se passe ? Y aurait quelque chose de...

— Contrôle, répliqua Bolan laconiquement.

Le type était tout jeune, presque un gosse. À côté de lui, il y avait un mastodonte dont la main était enfoncée sous son blouson, et un autre se tenait sur la banquette arrière. Celui-là regardait fixement l'homme qui les avait stoppés, cherchant à distinguer ses traits, mais ce dernier se tenait soigneusement en retrait de la lumière des phares.

— Quel contrôle ? fit le passager avant. On nous a pas avertis.

Puis il ouvrit des yeux tout ronds en voyant l'automatique muni d'un énorme silencieux qui venait d'apparaître dans la main de Bolan et tenta brusquement de sortir son arme. Le Beretta émit une petite toux sèche tandis que la tempe du mafioso se disloquait sous la poussée d'une balle Parabellum. Son copain assis derrière lui prit le second projectile dans la mâchoire avant de s'affaler sur la banquette où il répandit son sang.

Le tout avait duré moins de deux secondes. Statufié devant son volant, le chauffeur ouvrait toute grande la bouche mais aucun son n'en sortait.

— C'est toi qui as appelé ? lui demanda Bolan.

— A... app... appelé qui ?

— Léon James. Ne fais pas l'idiot.

— Non, j vous assure.

Le type, terrorisé, pointa lentement son menton vers son passager de droite dont le corps inerte s'était coincé contre la portière.

Il ajouta en déglutissant :

— C'est lui qui a le téléphone.

— Prends-le-lui.

Sans se faire prier, le petit mafieux se pencha sur le cadavre et avança la main vers le blouson.

— Ne fais pas le con, lui dit sèchement Bolan.

— J vous jure que j'en ai pas du tout envie, certifia le chauffeur en passant deux doigts dans une poche pour en retirer un petit téléphone cellulaire qu'il tendit ensuite à son agresseur.

— O.K. Maintenant, dis-moi où est le magot.

— Dans le coffre.

— Combien ?

— Je sais pas exactement. Peut-être cinq millions ou plus...

— C'est bon. Maintenant, descends de ta caisse.

— Vous... vous allez me descendre ?

— Tu verras bien.

Une affreuse grimace lui déformant le visage, le petit truand débloqua sa portière et posa les pieds sur le sol. L'Exécuteur l'obligea à se retourner puis lui assena un coup de crosse sur la nuque. Ensuite, il lui passa des menottes aux chevilles, le traîna et le dissimula derrière un taillis.

Dix secondes plus tard, il était retourné au Bronco sur le flanc de la colline et avait repris la Weatherby. Cette fois, ce n'était pas pour observer la mafia à travers son télescope de visée.

Appuyé sur le gros capot du 4x4, il prit calmement sa ligne de mire, choisissant avec grand soin ses premières cibles et essayant de prévoir les réactions ennemies. Dès que le premier coup de feu pèterait, ils allaient tous se mettre à galoper en tous sens et Bolan aurait à anticiper sur les positions mafieuses.

L'arme qu'il tenait serrée contre son épaule tirait de monstrueuses ogives Nosler de calibre .460 capables d'arrêter un mammoth en pleine charge. Un fusil de moindre puissance aurait suffi pour l'opération envisagée, mais l'Exécuteur tenait à provoquer un maximum d'affolement chez la racaille mafieuse qui défendait l'endroit. C'était important pour la suite des événements.

Zoom poussé à fond, le télescope cadrerait à présent un visage

brutal aux yeux charbonneux et cruels. Le type donnait l'impression de fixer la fenêtre derrière laquelle l'Exécuteur l'apercevait, mais en réalité, le regard dans le vide, il écoutait un homme à côté de lui qui lui parlait d'un ton grave, comme s'il débitait une litanie. Il s'appelait Joss Maglione. C'était l'un des *soto-capi* du Middle-west qui agissait directement sous le contrôle de la *Commissione* à New York.

Il n'y avait plus de *capi* dans le Middle-west, seulement des responsables auxquels on avait donné des tâches bien précises et des responsabilités en conséquence. Ainsi, la *Commissione* risquait moins l'insubordination qui avait sévi naguère dans cette région. Les États considérés n'étaient plus de petits royaumes indépendants. Ils avaient été annexés, inféodés aux gros requins de Manhattan.

Celui qui n'arrêtait pas de lui parler était un comptable de la mafia. Il avait pour nom David Rosa et était considéré comme un crack dans sa spécialité.

D'autres hommes occupaient encore la grande pièce à l'étage, palabrant et tripotant des liasses de billets accumulées sur une grande table. Mais Bolan n'avait pas envie de contempler tout ce beau monde. Retenant sa respiration, il caressa doucement la détente de la grosse pièce qui se cabra violemment contre son épaule.

Dans un effrayant rugissement, l'énorme ogive fila dans la nuit, mit une demi-seconde avant d'atteindre son objectif macabre.

Pour la vermine de Cincinnati, c'était le commencement de la fin, le début du jugement dernier.

CHAPITRE III

— Je suis certain de ne pas me tromper, Joss, il manque trois mille sept cent dix dollars dans l'arrivée de Columbus.

David Rosa avait assené ses paroles d'un ton catégorique tout en tapotant une pile de billets verts sur la grande table. Joss Maglione toussota puis jeta un regard hargneux au comptable, comme s'il le rendait responsable de la maldonne. Fixant un surveillant adossé contre un mur, il l'apostropha :

— Va me chercher les gars de Columbus, Mike. Qu'ils montent immédiatement.

Le type se décolla de la cloison et quitta la pièce.

— Va falloir qu'ils m'expliquent l'erreur, fit le *soto-capo* d'une voix pleine de sous-entendus.

— Normalement, ils auraient dû rester avec nous pendant le contrôle. Tu peux être sûr qu'ils vont gueuler à l'arnaque.

— Ils n'ont pas intérêt, je vais leur...

Joss Maglione n'eut pas le loisir de terminer sa phrase. Il y eut dans la pièce un tintement de verre brisé tandis que son front se désintégrait soudain dans un jaillissement de matière cervicale qui se répandit sur les millions de dollars étalés devant lui. Puis l'écho lointain d'un énorme coup de feu se fit entendre.

Rosa n'avait pas encore réalisé. Il regardait fixement le spectacle hideux d'un air hagard. Puis il poussa un jappement et recula vers la porte. Celle-ci s'ouvrit d'un coup, poussée brutalement, et il faillit la prendre en pleine face. Un chef d'équipe fit irruption dans la salle des comptes, un gros flingue à la main et les mâchoires contractées.

— Qu'est-ce qui se passe, David ? Qui a tiré ?

Bousculant le comptable, il se rua vers le corps de Maglione affalé au beau milieu des liasses de billets éclaboussés de morceaux de cervelle et de sang.

— Putain de merde ! Qui a fait ça ? Quel est l'ordure qui...

Lui non plus n'eut pas le temps de poursuivre son bavardage stérile. Son front se disloqua dans un affreux grincement, s'ouvrit comme sous l'effet d'une pression intérieure et libéra une matière

rougeâtre qui gicla autour de lui. Une fraction de seconde plus tard, il y eut un nouveau coup de tonnerre tandis que les vitres de la fenêtre dégringolaient déjà dans un ahurissant tintamarre. Puis d'autres détonations se firent entendre à cadence régulière.

En plein affolement, le comptable se rua dans le couloir de l'étage et dégringola l'escalier, ratant plusieurs marches et se tordant les chevilles. Mais sa trouille était telle qu'elle lui fit atteindre le rez-de-chaussée sans dommage.

Pendant ce temps, une mitraille démentielle continuait de pleuvoir, venue de partout et de nulle part, semblait-il. Rosa en avait plein les oreilles et ce que ses yeux voyaient n'était vraiment pas fait pour le rassurer.

Un peu plus tôt, une dizaine d'hommes occupaient les trois pièces en façade du rez-de-chaussée et quatre autres montaient la garde dans le parc. À présent, trois d'entre eux gisaient sur le carrelage dans des flaques de sang qui s'élargissaient. Au-delà des fenêtres aux vitres pulvérisées, Rosa aperçut fugitivement deux corps recroquevillés et immobiles tandis que des coups de feu tirés par un défenseur invisible claquaient sporadiquement.

Dans la pièce où il venait de déboucher, c'était l'affolement le plus complet. Quatre types planqués derrière des meubles braquaient des pistolets dans la crainte de voir le danger se matérialiser subitement devant eux. L'un d'eux poussait régulièrement des braillements, des insultes, tandis qu'un autre geignait en étreignant son cou lacéré par un éclat de verre.

— Est-ce qu'on sait au moins ce qui se passe dehors ? cria Rosa.

— Tu veux p't'être qu'on te fasse un dessin ? lui lança un porte-flingue d'une voix surexcitée, encaissant tout de suite après un projectile en pleine tête.

Le comptable poussa un glapisement en fixant d'un air atterré une chose visqueuse et rougeâtre qui venait d'atterrir sur sa manche, battit en retraite pour franchir la porte et se lança dans l'escalier qu'il avait dévalé quelques instants plus tôt. Ce qu'il venait de vivre en bas était bien pire que ce qu'il avait fui à l'étage.

En haut, dans le couloir, un type le bouscula en le dépassant et criant à tue-tête :

— Deux gars avec moi ! On va descendre le pognon et évacuer la baraque. Vous avez entendu, j'veux deux gars en haut tout de suite !

David Rosa avait reconnu Andy Rocco, l'homme de confiance de Maglione. Dans une pièce éclairée seulement par la lueur du projecteur dans le parc, deux *soldati* s'étaient accroupis de chaque côté d'une fenêtre aux vitres encore intactes. Ils désertèrent leur poste pour

répondre à l'appel de Rocco, avançant sur les coudes et les genoux. Le comptable les suivit jusque dans la pièce où l'on avait éteint la lumière.

À l'instant où il y déboucha, deux coups de feu rapprochés claquèrent au-dehors, puis la sonnerie d'un téléphone portable se fit entendre, tout près.

— C'est l'appareil de Joss, déclara-t-il machinalement.

— C'est toi, David ? demanda Rocco dans l'ombre.

— Oui, c'est moi, Andy. Tu devrais prendre l'appel, le téléphone est dans sa poche.

— J'ai pas que ça à foutre, prends-le toi-même, rétorqua Rocco.

Rosa rampa vers Joss Maglione dont le reste du corps reposait toujours sur la table, au milieu des liasses. L'appareil continuait de carillonner dans une poche de sa veste et il tendait la main pour s'en emparer à l'instant où Rocco repoussa le cadavre pour libérer la table. La masse ensanglantée du *soto-capo* s'appesantit lourdement sur le comptable qui se mit à cracher des imprécations.

— T'es complètement taré, Andy ! Pourquoi est-ce que tu traites le boss comme ça ?

— Le boss est mort, mon vieux. Rectifié. Faut te mettre ça dans la tête. Mais moi, j'ai tout ce fric à mettre à l'abri, alors file-moi un coup de main ou ferme ta gueule.

Rosa repoussa le cadavre dont il fouilla la veste à la recherche du téléphone. Enfin il mit la main dessus et l'actionna.

— J'écoute, jeta-t-il. Qui appelle ?

— Jacky Akron. Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

— On a un problème, haleta Rosa.

— Ça, j'en ai l'impression ! Vous avez une idée des mecs qui vous canardent ?

— On n'en sait rien, vous feriez mieux de vous casser en vitesse avec le chargement.

— Pas question ! cracha le téléphone. Ces fumiers sont derrière nous. Si on fait demi-tour, ils nous tomberont dessus comme la vérole.

— Merde, merde ! Bon, amenez-vous !

— La porte est ouverte ?

— Ouais, on va avertir les gardes à l'entrée. Heu, Jacky, faites gaffe de pas entraîner ces salauds derrière vous !

— Vous en faites pas, on fonce !

Rosa plaça le petit appareil dans sa poche et décida de redescendre. À l'extérieur, après une courte accalmie, les grosses

détonations continuaient de claquer à intervalles réguliers ; des projectiles délimitaient d'horribles impacts dans les murs, déchiquetaient les meubles et transformaient les *amici* en viande froide.

— Nom de Dieu ! Faites quelque chose ! hurla quelqu'un au rez-de-chaussée, à l'instant où le comptable y débarquait de nouveau. On va tous se faire liquider comme des moutons !

— La ferme ! cingla Rosa d'un ton qui le surprit lui-même.

Jamais il n'avait commandé qui que ce soit ni même exigé un quelconque service des *soldati*. Il s'était toujours contenté de faire son travail, c'est-à-dire de chiffrer l'argent de l'Organisation, de tenir des livres de comptes et d'établir des budgets noirs. Et voilà que tout à coup il gonflait sa maigre poitrine et ordonnait à un costaud de fermer sa grande gueule morte de trouille !

Bizarrement, le porte-flingue se tut d'un coup et regarda l'arrivant comme s'il en attendait un quelconque salut. Rosa avisa le talkie-walkie accroché à sa ceinture et ordonna encore :

— Appelle les gars à la grille et dis-leur que la voiture d'Akron va se pointer. Qu'ils la laissent passer et me l'amènent derrière la maison. Vu ?

— O.K., David. Mais je sais pas si les deux là-bas sont encore en état, ça fait un moment qu'on les voit plus.

— Si tu ne peux pas les contacter, va toi-même là-bas et fais ce que je viens de te dire. OK ?

— O.K., ouais, j'm'en occupe.

David Rosa se replia vers l'arrière de la maison tout en se demandant pourquoi personne n'avait pensé à en faire autant. Il aurait suffi de laisser quelques tireurs en position sur l'avant et de faire sortir le reste des *soldati* par les côtés de la propriété pour les lancer à l'extérieur dans une manœuvre d'encercllement.

Avançant à travers une cuisine en désordre, il s'arrêta dans l'obscurité, palpa machinalement ses bras et se passa la main sur le visage comme pour vérifier qu'il ne lui manquait rien.

— Bon Dieu, c'est pas vrai ! grogna-t-il d'une voix tremblotante. Quelle saloperie ! Tous ces morts, tout ce sang...

Il poussa un petit gémissement, puis il pensa à la fille. La poule de Joss Maglione devait se trouver dans une pièce de l'étage quand ça avait commencé à claquer, mais il ne l'avait pas revue. Sans doute était-elle morte de trouille, songea-t-il, et se terrait-elle dans sa piaule. Pourtant, habituellement, quand une gonzesse est confrontée à une telle scène, elle se met à gueuler comme une armée de putois ! Celle-là

n'était-elle pas faite comme les autres ? Ou alors elle avait reçu une prune expédiée par les salauds qui continuaient de tirailler de loin sur la maison.

Rosa eut un instant d'hésitation. Il pensait au pluriel alors qu'il pouvait tout simplement s'agir d'un tireur solitaire. Et la déduction qui s'ensuivit lui fit l'effet d'une décharge électrique. Se pouvait-il qu'ils aient affaire à ce type, à ce Bolan qui harcelait continuellement l'Organisation ? Cette ordure constituait le plus grave danger auquel la *Cosa Nostra* ait été confrontée depuis des années. Et si c'était bien lui qui était en train de leur tirer dessus comme un dingue, alors il n'y avait pas beaucoup d'espoir à conserver. Chaque fois que Bolan était apparu quelque part, il y avait semé mort et dévastation avant de disparaître comme un fantôme malfaisant. Pas plus tard que la semaine précédente, un gros mafieux s'était fait rectifier avec toute son équipe, à La Nouvelle-Orléans¹.

Soudain, David s'aperçut que la mitraille des coups de feu avait cessé. Osant à peine y croire, il tendit l'oreille mais n'entendit que des appels assourdis et des plaintes. Revenant sur ses pas avec une impression d'irréalité, il s'approcha d'une fenêtre et coula un regard atterré dans le parc. Dans la lumière crue du projecteur, il vit deux cadavres allongés dans l'herbe à une dizaine de mètres de la façade, puis un autre allongé près d'un banc, et encore un autre corps recroquevillé derrière un massif. Il ne savait pas combien de morts il y avait dans la maison et n'osait pas y penser.

Combien de *soldati* restaient encore en vie sur la quinzaine qui occupaient les lieux depuis le matin ? Cinq, six, peut-être... Comment une pareille chose avait-elle pu arriver, et qui était responsable d'un tel massacre ?

C'était incroyable, inimaginable.

CHAPITRE IV

David Rosa venait d'apercevoir un homme qui transportait une grande valise en direction de la Mercedes de Rocco. Un autre le suivit, portant également un bagage identique. Puis il perçut la voix d'Andy Rocco qui beuglait :

— Vous deux, allez me chercher les autres valoches et magnez-vous le train ! Toi, va vérifier la sortie du parc et préviens-moi par radio si tu vois quelque chose d'anormal.

Il y eut quelques braillements en guise de réponse. Le comptable sortit de la maison et se dirigea vers la voiture dans laquelle on venait de charger les deux valises, évitant de regarder les cadavres étendus sur l'herbe.

— Que faites-vous ? demanda-t-il sèchement à l'un des hommes qui avait charrié un bagage.

— On fait ce que veut Rocco, grogna le type pressé de s'éloigner.

— Hé ! Attends un peu ! Il n'est pas question de mettre le fric dans la caisse de Rocco.

À cet instant, un véhicule sombre déboucha dans l'allée principale, arrivant très vite et freinant sec près du perron. Alors qu'un grand type en gabardine en descendait, Rocco déboucha de nouveau de la maison, un attaché-case à la main.

— Fous la paix à mes hommes, David ! cracha-t-il aussitôt. Putain, qu'est-ce que t'as à ramener ta gueule de comptable de merde ?

Rosa s'entendit répondre sans l'avoir voulu :

— Je t'emmerde, Rocco ! Je sais ce que tu as en tête et je te laisserai pas faire.

— Ah ouais ? Et qu'est-ce que j'ai dans la tête, David ?

— Je dis que tu ne vas pas te tirer comme ça avec le pognon.

— C'est peut-être toi qui vas m'en empêcher ?

Subitement, Rosa se souvint qu'il n'avait aucune arme en sa possession. Il n'en avait jamais eu et même si cela avait été le cas, il aurait été bien incapable de s'en servir contre un type comme Andy Rocco. D'un coup, son audace tomba à plat. Il redevint ce qu'il avait toujours été, un petit exécutant aux ordres du tout-puissant Syndicat.

Mais qu'est-ce qu'il lui avait pris, bon sang ! Il se sentait sans force et honteux de son débordement.

Sa réplique, pourtant, fut cinglante :

— Ne te prends pas pour ce que tu n'es pas, Rocco ! Sors ces valises de ta caisse.

— Viens m'en empêcher, connard !

Du coin de l'œil, le comptable distingua une silhouette en approche pendant que Rocco lâchait un ricanement plein de morgue. Puis une voix glaciale parut sortir du néant :

— Tu as entendu ce qu'on t'a dit, Rocco ?

Un silence de mort s'appesantit. Quelque part, un blessé émit une plainte lugubre.

Enfin, Rocco toisa le nouveau venu. Il lâcha d'un ton qu'il voulait méprisant :

— Quelqu'un peut-il me dire qui est ce mec ?

— C'est Jacky Akron ! dit Rosa.

Se tournant ensuite vers l'arrivant :

— N'est-ce pas que vous êtes Jacky Akron ?

Rocco lui renvoya d'un ton railleur :

— Tu ne sais même pas de quoi tu parles, pauvre cloche ! Bon, on a assez rigolé. Balancez-moi ces valoches dans ma guindé, on se casse.

— Négatif, fit de nouveau la voix réfrigérante. Tu restes ici, Rocco.

L'instant d'après, un mafioso apparut sur le perron, une valise à la main, et considéra la scène d'un air perplexe. Un gros pli vertical barra le front de Rocco dont la bouche se tordit dans une moue haineuse.

— Steve ! Bute-moi ce mec, je l'ai assez entendu.

Instantanément, l'homme à la valise lâcha sa charge tandis que son autre main s'affermissait en un éclair sur la crosse d'un revolver, sous sa veste. L'arrivant eut un mouvement encore plus rapide, quasi invisible. Un gros flingue toussa brièvement dans sa main et le front du soldat de la mafia s'orna d'un trou tout rond et tout rouge qui bientôt lui dégoulina sur le visage.

Rocco voulut profiter du court intermède pour renverser la situation. Pivotant brusquement sur lui-même, il dégaina un Colt .45 automatique qu'il tenta de braquer devant lui, mais son geste fut violemment interrompu. Une première balle lui fit sauter le .45 de la main et une autre lui pulvérisa la mâchoire. Les yeux exorbités, il laissa échapper un gémissement rauque avant de s'affaïsser

lourdement sur le sol.

Une dernière balle partit encore à destination d'un autre mafioso qui venait de déboucher de la maison. Lui aussi transportait une encombrante valise et il avait eu le même réflexe stupide que son comparse. Sa réaction instinctive lui fut fatale.

Le comptable paraissait statufié. Blême, il fixait alternativement les nouveaux cadavres éparpillés à quelques mètres de lui, s'efforçant de comprendre. Il vit le grand type en gabardine ranger tranquillement son arme et se tourner vers lui.

— Qu'est-ce que tu décides, David ? Tu coopères ou je te bute ?

Un instant lourd de signification passa, puis Rosa répondit d'une voix rauque :

— Vous n'êtes pas quelqu'un de chez nous... Est-ce que je me trompe ?

— Non, tu ne te trompes pas.

— Alors, heu...

Il hésitait, craignant visiblement de déclencher un nouvel accès de froide violence.

— Vous êtes Bolan. C'est ça, hein ?

— Ouais, t'as trouvé. Alors tu te décides ?

— Je crois que j'ai pas tellement le choix. Et j'ai pas envie de crever bêtement.

— Qu'est-ce que tu penses de Rocco ? questionna Bolan.

— C'est un fumier, bien sûr.

— Mais encore ?

— Il voulait se tirer avec le fric de la collecte.

Un petit rire percuta Rosa qui se recroquevilla sur lui-même.

— Toi, tu n'aurais pas fait ça, n'est-ce pas ?

— C'est évident. Je suis pas con à ce point.

— Je vais te laisser vivre encore un peu, David.

— Pourquoi ça ? fit Rosa, le visage crispé.

— Tu n'es peut-être pas d'accord ?

— Oh ! Bon Dieu, si ! Mais je ne comprends pas...

— Fais un effort. Y a-t-il encore des vivants dans cette maison ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas, non.

— Tu es tout seul, David. Tu comprends mieux, maintenant ?

— Eh bien... P't'être, oui.

Bolan avait laissé David Rosa en vie parce que celui-ci était le seul

survivant de la fusillade. Le petit comptable ne pouvait plus se présenter devant ses chefs qui l'auraient immédiatement soupçonné d'avoir été complice d'une quelconque manière ou d'avoir coopéré. Rosa avait suffisamment de cervelle pour comprendre qu'il était complètement grillé. Mais aussi Bolan voulait l'utiliser à d'autres fins.

CHAPITRE V

— Amène ces foutues valises, lui ordonna-t-il. Colle-les dans le coffre avec les autres.

Il attendit que la Buick soit chargée puis dit encore au comptable de la mafia :

— Tu as un portable ?

Machinalement, Rosa palpa sa poche où il avait rangé le téléphone modulaire de Maglione.

— Oui, oui.

— Appelle Sammy. Mets-le au courant et demande-lui où tu dois lui amener la cagnote.

— De quel Sammy voulez-vous parler, Bolan ?

— Fais gaffe. Tu étais sur le bon chemin, restes-y.

— Ah ! Vous voulez sans doute dire Sam Benson ?

— Tu as tout compris.

Samuel Benson était le directeur des collectes pour tout le Midwest. Mais on l'appelait plus communément « le Collecteur ». Cela faisait plusieurs années que le FBI, les Anti-Stups et les agents du trésor cherchaient à le coincer. Il n'apparaissait jamais, distribuant ses ordres et ses consignes par radio-téléphone, à bord d'un véhicule sans cesse en mouvement. C'était un pion très important dans les activités mafieuses. Il n'appartenait pas à la *Cosa Nostra* mais faisait partie de la *Commissione* depuis que la mafia juive avait conclu un pacte d'alliance avec l'organisation sicilo-américaine.

Bolan se doutait qu'il n'était pas très éloigné de Cincinnati en ce moment. Peut-être même se trouvait-il en ville, dans l'attente de récupérer le gros fric.

La respiration de Rosa s'était faite courte.

— Attendez, Bolan... Vous voulez vraiment que je le mette au courant de ce qui vient de se passer ?

— Ouais. Dépêche-toi, et n'oublie pas que tu joues ta peau.

Le comptable de la mafia soupira tout en extrayant l'appareil de sa poche. Il n'eut pas à composer le numéro de Samuel Benson, celui-ci était déjà enregistré dans la mémoire du portable.

— Monsieur Sam ? fit Rosa quand il eut son correspondant en ligne.

— Qui le demande ?

— David.

— David qui ?

— David, le comptable de Joss.

— Bon, je vois. Qu'est-ce qu'il y a, David ? Pourquoi est-ce que ce n'est pas Joss qui m'appelle ?

Bolan s'était approché tout contre Rosa. Dans le silence de la nuit, il entendait suffisamment les réponses dans l'écouteur.

— Il nous est arrivé quelque chose de terrible, monsieur Sam.

— Ah ouais ? Attends, passe-moi Joss.

— Joss n'est plus parmi nous, monsieur.

— Quoi, qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Joss est mort.

— Nom de Dieu ! Tu déconnes ou quoi ?

— Pas du tout, monsieur, c'est hélas ce qui s'est produit.

— Merde ! Passe-moi Andy Rocco et vite.

— Andy Rocco aussi est mort, et les autres pareillement. Ils se sont tous fait tuer. Y a plus personne à part moi, m'sieur Sam, et je suis désolé.

— Désolé, désolé, mon cul ! Si tout le monde s'est fait dessouder comme tu dis, pourquoi toi tu es encore là, tu peux m'expliquer ? Et au fait, où est le fric ?

— C'est ce que je voulais vous dire. Quand ça a commencé à pleuvoir, j'ai pensé tout de suite à protéger l'argent de l'Organisation. Je pense que j'ai bien fait, non ?

— Ouais. Bon, et alors ? fit la voix sifflante de Benson.

— Je me suis tiré avec le pécule et...

— Attends ! Tu t'es tiré avec le pognon ? Mais, putain de merde ! Qu'est-ce que c'est que toute cette connerie que t'es en train de me raconter, petit con ?

— J'voudrais bien que ce soit seulement une connerie, monsieur Sam ! Mais c'est la pure vérité. Une ordure de mec s'est pointé et nous a canardés sans discontinuer. On se serait cru pendant la guerre, y avait des balles qui pleuvaient de partout et des pauvres gars qui tombaient dans leur sang, et puis...

— Ta gueule ! Où est le pognon ?

— Je vous l'ai dit, en sûreté. J'voudrais vous demander où je dois

vous l'apporter.

Un silence de quelques secondes s'écoula, puis :

— Tu es toujours là-bas ?

— Non, bien sûr. Mais pas très loin non plus.

— Écoute... Tu vas prendre l'autoroute 75 en direction de Dayton et Columbus. Tu rouleras doucement, hein !

— D'accord.

— Donne-moi un numéro où je peux éventuellement te rappeler.

— Oui, un instant.

Sortant de sa poche un carnet, Rosa le feuilleta puis égreña une dizaine de chiffres.

— Et ensuite ? demanda-t-il.

— Dis donc...

— Oui ?

— C'est le numéro de Joss que tu viens de me donner !

Un instant, Bolan craignit que David Rosa perde les pédales, mais ce dernier réagit au quart de tour.

— Oui, bien sûr. C'est toujours moi qui prenais ses appels quand il était en rendez-vous.

— Bon. Rappelle-moi avant d'arriver à Dayton, je te donnerai des directives.

— Bien, monsieur, je vais faire ce que vous dites.

— Fais bien gaffe de pas tomber sur un connard de flic... Tu as une idée sur l'origine de cette saloperie, David ?

David Rosa jeta un regard hésitant à Bolan qui lui fit un imperceptible signe d'assentiment.

— Je crois bien que c'est ce type solitaire qui... Heu, enfin, vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, je vois rien du tout. Sois plus clair.

— Je veux parler de ce gus dont tout le monde a entendu jacter dans l'Organisation.

— J'espère que tu n'es pas en train de me parler de Bolan ?

— Eh ben... Si, justement !

Le silence cette fois s'éternisa. Enfin, le Collecteur lâcha d'une voix coupante :

— Perds pas de temps, David. Amène-moi le fric.

La communication fut tout de suite coupée.

— Est-ce que ça a été comme ça ? demanda Rosa en jetant un

coup d'œil inquiet à l'Exécuteur.

— Tu as été très bien, ricana Bolan.

Il lui prit le radiotéléphone qu'il plaça dans une poche de sa gabardine. La respiration du comptable était saccadée, son souffle donnait naissance à un nuage de condensation dans l'air froid de la nuit.

D'un coup, un ululement lugubre naquit dans le lointain. Puis d'autres qui se mirent à l'unisson. Les flics étaient encore assez loin, mais il ne fallait pas s'attarder dans le coin.

— Taille-toi, dit-il au comptable.

— C'est vrai, je peux ?

— T'as intérêt. Sors les macchabs de la Chrysler et fonce. Je ne te conseille pas de te montrer à tes potes.

— À qui le dites-vous ! jeta David Rosa en s'installant vivement au volant.

Bolan regarda le véhicule s'éloigner. Lorsque la Chrysler eut dépassé la grille d'entrée, son instinct de guerrier le mit brusquement en alerte.

Il ressentait une présence toute proche. D'un mouvement coulé et rapide, il fit face à la maison tout en dégainant son Beretta prêt à cracher la mort. Il s'en fallut d'un centième de seconde pour que le coup parte. Ce fut seulement son sixième sens qui lui fit retenir l'impulsion fatale.

Eh bien, oui, il y avait encore quelqu'un de vivant dans l'antre ravagé de la mafia ! Quelqu'un qui n'avait évidemment pas participé à la fusillade mais dont la présence en ces lieux était particulièrement insolite.

CHAPITRE VI

À contre-jour derrière la lumière fixée au-dessus du perron, il n'était pas facile de définir la silhouette qui venait de se profiler. Homme ou femme ? Ennemi ou ami ?

D'après la chevelure et les formes, c'était incontestablement une femme. Mais Bolan ne savait pas encore si elle pouvait être une alliée ou un élément dangereux.

— Avancez ! lui ordonna-t-il. Doucement.

La silhouette accomplit lentement quelques pas vers lui et apparut sous la lumière crue du spot suspendu dans le parc.

— Est-ce que c'est suffisant comme ça ? demanda la fille sur un ton de défi.

Malgré la situation, elle faisait preuve d'un cran indéniable. Quel âge pouvait-elle avoir, vingt-cinq, vingt-sept ans ? C'était ce que lisait Bolan sur le visage fin discrètement maquillé. Les yeux bleus reflétaient la fermeté et la détermination. Elle avait un sac à main extra-plat pendu par une anse à son épaule.

Qui pouvait-elle bien être ? Pas une fille de la mafia, en tout cas. Elle avait trop de classe. Alors quoi ? Un flic en jupon, un agent spécial infiltré chez les *amici*, ou tout simplement une godiche qui s'était laissé entraîner par un gros mafioso friqué ?

Le moment n'était ni aux questions ni au doute. D'ailleurs, elle avait parfaitement compris ce qu'impliquait la situation.

— C'est suffisant, répondit l'Exécuteur. Vous êtes armée ?

— Non. Vous pouvez vérifier.

— Inutile. Qu'avez-vous en tête ?

— Simplement l'idée que vous allez m'emmener avec vous.

Bolan abaissa le Beretta.

— Vous savez qui je suis ?

— Oui, je sais exactement qui vous êtes.

— D'accord. Montez à l'avant, lui dit-il sèchement en désignant la Mercedes de Rocco.

Lui-même prit place au volant et démarra aussitôt que la fille eut

claqué sa portière. Quelques secondes après avoir franchi la grille du parc, il appela un numéro sur son portable.

— C'est moi, déclara-t-il sans préambule. J'ai terminé la phase numéro un.

— Pas de bobo de ton côté ? demanda Harold Brognola.

— Ça va. Tu veux noter ?

— Je branche un enregistreur, vas-y.

Bolan lui balança un numéro à dix chiffres puis commenta :

— Ça correspond au baladeur de Sam le Collecteur. Tu vois ce que je veux dire ?

— Parfaitement.

— Si tu ne traînes pas, tu as une petite chance de lui tomber dessus.

— Il est dans ton coin ?

— C'est ce que je crois.

— O.K. Je fais faire immédiatement un repérage et j'alerte nos gars de Cincinnati. Mais je ne te cache pas que je n'y crois pas des masses, ce serait trop beau. Bon, tu n'as besoin de rien ?

— Négatif. Tout baigne.

— Tiens-moi au courant.

— Bien sûr, affirma Bolan en coupant la communication.

Il avait presque atteint la route départementale quand une voiture déboucha en sens inverse dans l'allée de terre battue. Son conducteur roulait pied au plancher et les phares allumés en grand. Bolan se serra sur la droite pour éviter la collision tandis qu'une main glacée lui étreignait la nuque. Il avait entrevu plusieurs silhouettes sombres entassées dans l'habitacle. Deux, trois secondes plus tard, il vit dans son rétroviseur des feux stop s'allumer et entendit un hurlement de freins. Tout de suite après, le véhicule se lançait dans le sillage de la Mercedes.

Bolan jura sourdement. La vermine mafieuse avait réagi avec une stupéfiante rapidité. Comment et quand avait-on alerté une équipe de renfort, c'était sans intérêt. Ce qui comptait, c'était le danger qui venait de croiser brutalement son chemin et qui à présent lui cavalcait aux fesses.

L'Exécuteur n'entrevoyait que deux moyens pour rétablir la situation : tenter de semer les poursuivants ou s'en défaire en engageant le combat. La première solution risquait de donner lieu à une longue poursuite susceptible d'attirer les flics. Il décida donc d'affronter le danger sans laisser à ses ennemis le temps de

comprendre ses intentions.

À sa droite, la fille s'était tassée contre la portière opposée et jetait de fréquents regards vers l'arrière.

L'Exécuteur déboutonna son imperméable, laissant apparaître un mini-Uzi dont la bretelle était passée à son épaule.

— Qu'allez-vous faire ? s'enquit-elle d'une voix soudain angoissée.

— Tenez-vous bien. Nous allons franchir un croisement dans une vingtaine de secondes. Vous sauterez à terre dès que j'aurai freiné et vous vous mettrez à cavalier.

— Et vous ?

— C'est mon affaire. Soyez prête à sauter.

— Vous allez tirer sur cette voiture ?

— Non, je vais leur envoyer des confettis !

— Attendez ! Ce n'est pas ce que vous croyez, Bolan ! Passez-moi votre téléphone !

Il lui jeta un bref regard oblique puis lui tendit l'appareil en commentant froidement :

— Vous n'avez plus que dix secondes.

Fébrilement, elle pianota un numéro sur le petit clavier, attendit d'avoir un accusé de réception, puis annonça très vite :

— Danny ? C'est Tina... Oui. Stoppe immédiatement, il y a maldonne.

Écoutant une réponse, elle ajouta ensuite :

— Non, je ne suis pas en danger. Laisse tomber et décroche ! Je me débrouille très bien. Écoute, avertis les autres et dis-leur de rentrer, je rappellerai plus tard. Attends ! Fais un appel de phares pour confirmer.

Dans le rétroviseur, Bolan vit la voiture suiveuse lui adresser un gros clin d'œil éblouissant.

— Je raccroche, Danny.

Elle rendit le portable et demanda :

— Satisfait ?

Derrière la Mercedes, le véhicule ralentissait graduellement. Bolan en fit autant. Bientôt, les phares disparurent complètement.

Enfin, il se détendit et se laissa aller à un petit rire.

— Qu'y a-t-il de drôle ? fit-elle sur un ton contrarié.

Il lui répondit par une autre question :

— Qui est Tina ?

— Pas ce que vous croyez, en tout cas.

— Et qu'est-ce que je crois ?

— Vous me prenez pour une prostituée, non ?

— En êtes-vous une ?

— Sûrement pas.

— Je ne le pense pas non plus.

— Alors qui suis-je ?

— Je n'ai pas envie de jouer aux devinettes, renvoya Bolan d'une voix bourrue tout en virant à un croisement.

Il longeait à présent la colline au bas de laquelle il avait planqué son Bronco. Quelques instants plus tard, il s'enfonça dans un chemin sous les arbres et stoppa. Le 4x4 était garé un peu plus loin. Il entreprit d'y transborder les quatre valises pleines du pognon des *amici* sous l'œil attentif de la jeune femme.

Quand ce fut terminé, il lui dit :

— Vous pouvez grimper dans la Mercedes ou venir avec moi. Décidez-vous vite.

Sans l'ombre d'une hésitation, elle lui répondit :

— Je viens avec vous.

CHAPITRE VII

Une fois installée dans le Bronco, elle laissa passer un moment puis déclara :

— Vous nous avez fait rater un sacré coup.

— Soyez plus claire.

— Je sais ce qu'il y a dans ces valises.

— D'accord, fit-il. Vous savez. Mais quand vous dites « nous », ça signifie quoi ?

— Tout simplement « nous ».

Bolan comprit qu'il n'en tirerait rien d'autre pour le moment. Il s'enferma dans le silence, sans lui jeter un regard, et lança le 4x4 sur la route.

Son intention était de pousser une pointe en direction de Dayton. Il n'avait pas grand espoir de mettre la main sur Sam Benson, mais il fallait quand même tenter le coup.

S'engageant sur l'autoroute 75, il fit monter le compteur à 100 km/h et l'y maintint. Il y avait très peu de circulation dans les deux sens et il ne fallut qu'un quart d'heure pour voir se profiler les lumières de Dayton.

À sa droite, la fille n'avait pas desserré les lèvres. Il prit le téléphone portable de David Rosa et s'en servit pour appeler le Collecteur.

— Monsieur Sam ? fit-il en imitant la voix du comptable de la mafia. C'est David.

— O.K., David. Où es-tu ?

— Comme vous me l'aviez demandé, je suis pas loin de Dayton, sur l'autoroute.

— Bien, bien... Tu vas prendre la 675 vers Kettering.

— D'accord. Et ensuite ?

— Rappelle-moi à Kettering. Qu'est-ce que tu as comme voiture ?

— Une Mercedes bleu sombre.

— C'est bon, fais ce que je t'ai dit, David.

Un petit dé clic dans l'appareil signala la fin de la communication.

— À quoi jouez-vous ? demanda subitement le fille.

— À un jeu tordu, répliqua Bolan sans la regarder. Ça s'appelle cours après moi que je t'attrape.

— Génial ! grinça-t-elle. Vous pensez que ça va marcher ?

— Il y a quelques chances. Sam est un gros renard, mais il a envie de revoir son fric.

— Qui est ce Sam ?

— Qui est cette Tina ? lui renvoya-t-il tout de go-

— Vous tenez tant que ça à le savoir ?

— Ce serait mieux, non ?

— Si je vous parle de moi, je risque que vous le preniez très mal.

— Franchement, qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle soupira, lui jeta un regard oblique.

— Je m'appelle Robinson. Tina Robinson. Mais je suppose que ce nom n'évoque rien pour vous ?

— En effet, rien du tout.

— Restons-en là, affirma-t-elle.

Bolan se promit de revenir plus tard sur le sujet. Pour l'instant, il avait une préoccupation plus pressante.

— Que faisiez-vous chez les *amici* ?

— Est-il vraiment indispensable que je vous en parle ?

— Non, rétorqua-t-il froidement. Vous pouvez même aller vous faire voir ailleurs, je ne vous en empêcherai pas.

Elle poussa un nouveau soupir.

— Bon, d'accord... J'étais avec Joss Maglione.

— Vous étiez sa maîtresse ?

— Bon sang ! Ça va être compliqué à vous expliquer... Je...

Un petit couinement musical lui coupa la parole. Cela venait du portable que Bolan avait confisqué au comptable.

— Oui, fit-il dans l'appareil.

— David ?

Il avait reconnu la voix à la fois prudente et arrogante du Collecteur. Contrefaisant de nouveau la sienne, il répliqua :

— J'allais vous appeler, monsieur Sam. Je suis presque à Kettering.

— T'as toujours, heu... t'as toujours le gros paquet avec toi ?

— Bien sûr.

— Fais-y gaffe, hein !

— Vous pouvez y compter ! Est-ce que je dois m'arrêter quelque part ?

— Non, tu continues comme pour aller à Springfield.

— Et puis après ?

— Je te donnerai d'autres consignes. Dis donc...

— Oui ?

— Tu m'as bien dit que ta caisse est une Mercedes bleu sombre ?

— C'est ça, ouais.

— Et où es-tu exactement en ce moment ?

— J'vais bientôt passer sur l'autoroute 35. Dans moins de trois kilomètres.

— Bon, attends une seconde...

Un instant s'écoula à vide, puis :

— T'es sûr de ça ?

— C'est ce que disent les panneaux.

— Donne-moi une autre indication, David.

— Eh bien...

— Attends, attends...

De nouveau, il y eut un silence d'une vingtaine de secondes avant que Sam Benson se manifeste :

— Est-ce que tu as passé la bretelle de Xenia ?

Bolan comprit. Sam le Collecteur se tenait bien au chaud quelque part hors de sa portée. Il ne faisait que maintenir une liaison en duplex avec une équipe lancée sur les traces de la soi-disant Mercedes. Poursuivre ce petit jeu ne mènerait l'Exécuteur nulle part, sinon à une confrontation avec une équipe de tueurs chargée de récupérer la grosse cagnotte et de le liquider par la même occasion. Non, ça ne l'avancerait pas. Il n'avait rien à faire du menu fretin.

— Oui, ça fait un bon moment que je l'ai dépassée, répondit-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien de spécial. Bon, écoute, tu vas continuer comme prévu sur Springfield mais tu t'arrêteras juste après Fairborn, à côté du musée de l'Armée de l'Air. Tu vois où c'est ?

— Vous en faites pas, je trouverai, dit Bolan en coupant la communication.

Il eut un rictus. Springfield n'était plus qu'à six kilomètres. Il se dit qu'après tout il pouvait pousser une pointe jusque-là. Menu fretin ou non, il allait donner quelques soucis de plus aux *amici*, histoire de voir leurs réactions.

CHAPITRE VIII

La grosse Oldsmobile Delta déboucha à vive allure dans l'avenue bordant le Musée de l'Air et fit une embardée.

— Fais gaffe, bon Dieu ! cracha le chef d'équipe en s'accrochant au tableau de bord. Tu veux nous foutre en l'air, ou quoi ?

Le chauffeur replaça le véhicule dans l'axe et marmonna :

— Tu m'as bien dit qu'il fallait foncer, oui ou non ?

— Je t'ai dit de te magner le cul, pas de nous viander, Tonio. Bon, ralentis, ce gars dans sa Mercedes devrait pas être loin.

Deux costauds enfouraillés occupaient la banquette arrière, le visage aussi inexpressif qu'un bloc de fonte.

La grande chaussée était éclairée de loin en loin par des lampadaires qui délimitaient de larges zones d'ombre. Tonio fit parcourir environ trois cents mètres à l'Oldsmobile et commenta :

— Y a pas un chat par ici, Bill. Qu'est-ce que je fais ?

— Arrête-toi. On est sans doute en avance sur lui, au train où t'as malmené cette bagnole... Te fous pas en pleine lumière.

Le véhicule stoppa doucement dans l'ombre après avoir dépassé un embranchement avec une petite rue. Le chef d'équipe actionna son téléphone portable.

— M'sieur Sam ?

— Oui, Bill. Où en es-tu ?

— Devant le musée, mais y a personne.

— Le gars va sûrement venir.

— Vous pensez pas qu'il aurait l'idée de se tailler avec le fric, des fois ?

— Il serait fou.

— Ça oui !

— Il va venir. Je vais le recontacter et lui dire de t'appeler en direct. Ce sera mieux.

— Comme vous voulez.

— Il s'appelle David, n'oublie pas. Coupe maintenant.

Bill coupa la communication en se retournant vers les deux passagers à l'arrière :

— Allez vous planquer sur le trottoir en attendant que ce mec arrive. Et soyez discrets.

Les deux mastodontes quittèrent pesamment le véhicule et s'enfoncèrent dans l'ombre. Moins d'une minute plus tard, le radiotéléphone vibra dans la main de Bill.

— J'écoute, annonça-t-il sommairement.

— J'appelle de la part de Sam, fit une voix circonspecte dans l'appareil.

— Vous êtes David ?

— Oui.

— O.K., ça va. Où êtes-vous ?

— Pas très loin de vous.

— Ça veut dire quoi, pas très loin ?

— Exactement ce que j'ai dit.

— Merde ! Vous pourriez peut-être préciser.

Un petit rire grinçant passa dans le téléphone.

— Pas la peine, vous allez bientôt me voir arriver.

Le chef d'équipe se pencha à travers l'ouverture de la vitre pour scruter la longue avenue.

— Je vois toujours rien. Où êtes-vous, putain de merde ?

— Ici, lui répondit la voix qui cette fois lui sembla toute proche.

En fait, elle était si proche que Bill sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête. Une ombre imposante s'interposa devant la vitre, lui masquant la chaussée.

— Pas la peine de crier comme ça, dit calmement le grand type qui venait de se pencher vers l'intérieur de la voiture.

Le chef d'équipe essaya sans succès de distinguer les traits du visage, tandis que le chauffeur glissait furtivement la main sous sa veste.

— David ? questionna-t-il.

— Pas vraiment, non.

— Comment ça ?

— Je ne suis pas David.

D'un coup, le sang lui puisa à la tête. Il ne savait pas comment ça s'était fait, mais il était tombé dans une merde de traquenard.

— Pat ! Murphy ! hurla-t-il.

— T'excite pas, bonhomme. Tes deux clébardes ne viendront pas.

— Mais... Qu'est-ce qui se passe ? gémit le mafioso.

— Je les ai rectifiés.

— Quoi ?... Qui... , qui êtes-vous ?

— Bolan.

Les yeux du mafioso s'exorbitèrent.

— Mais... qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

— C'est pas une connerie, lui dit l'Exécuteur. Maintenant, c'est ton tour, Bill.

— Hé ! Ça va pas, non ? Moi je vous ai jamais rien fait, Bolan ! Bon Dieu, dites-moi ce que vous me voulez, je suis sûr qu'on peut s'arranger...

— Ça m'étonnerait.

— Posez-moi des questions, vous verrez...

Le chauffeur s'était pétrifié à côté de Bill, sa main toujours dans l'échancrure de sa veste mais immobile.

— Parle-moi de Sammy.

— De qui ?

— Tu vois qu'il n'y a pas d'arrangement possible.

— Attendez ! Vous voulez sûrement parler de Sam Benson ?

— Oui. Continue, tu es sur la bonne voie.

— Eh bien... Tout ce que je sais, c'est qu'il est arrivé en ville et qu'il dirige toutes les opérations depuis hier matin.

— Précise. Où en ville ?

— Je sais qu'il bouge sans arrêt, par prudence.

— Qui est avec lui ?

— Des grosses légumes.

— Très grosses ?

— Ça oui !

— Tu as des noms en tête ?

— Malheureusement non, vous devez me croire, Bolan.

Brusquement, la main du chauffeur se détendit dans l'habitacle, crochée sur un petit .38 à canon court qu'il tenta de braquer sur Bolan, par-dessus l'épaule de Bill.

Il y eut une petite toux sèche et son front s'agrémenta d'un trou sombre qui ressembla à un troisième œil macabre. L'arc réflexe bloqué, son corps s'affaissa doucement contre le dossier de son fauteuil.

Le canon tout chaud du Beretta s'appuya ensuite sur la tempe de Bill.

— T'as pigé ? Je veux des noms.

— Bon, ça va..., bredouilla le flingueur en chef. Je suis rien qu'un sous-fifre, mais j'ai reconnu deux mecs qui étaient avec lui quand il est arrivé. Je...

— Je t'ai demandé des noms, pas une litanie.

— Ouais, ouais... Alors, heu, y a Nick Leggio et... Marco le Braque, vous en avez peut-être entendu parler ?

— Marco le Braque Ambrosi ?

— Ouais.

— Et encore ? Dépêche-toi.

— Y en a encore un autre, ouais, mais je vous jure que je le connais pas, Bolan. J'ai jamais vu, c'est vrai ! C'est un grand mec tout sec avec une gueule aussi joyeuse qu'un cancer.

— Tu veux parler de Tony l'Affreux ?

— Y se pourrait bien que ce soit lui, ouais. Je sais pas trop...

L'Exécuteur avait entendu parler de Tony « l'Affreux » Caldara. Il avait même lu un rapport très intéressant à son sujet en consultant secrètement la banque de données informatiques du FBI. Caldara avait été l'un des conseillers de la *Commissione*, à New York, mais depuis quelque temps il était devenu un personnage très important dans l'Organisation. Bien qu'il ne se montrât que très rarement, on le considérait comme une sorte de stratège de génie pour tout ce qui touchait aux opérations de blanchiment d'argent.

Bill tenait toujours son téléphone portable dans sa main. Il le tritura un instant avant d'ajouter :

— J'ai l'impression qu'on peut rien vous cacher, hein ?

— Tu as raison, lui répondit Bolan en lui envoyant une balle silencieuse dans le nez.

Il lui retira l'appareil des mains. Le mafioso s'était arrangé pour relancer en douce un numéro programmé dans la mémoire.

— Oui, j'écoute, fit le petit haut-parleur lorsque Bolan le plaça contre son oreille.

Il avait reconnu la voix de Sam Benson. Il le laissa s'égosiller pendant quelques secondes avant de couper la communication, puis s'éloigna vers la petite rue perpendiculaire.

Le Bronco était en stationnement une cinquantaine de mètres plus loin, dans l'ombre. Tina l'attendait, sagement assise sur le siège passager avant, mais son visage reflétait la colère.

Qui était cette fille exactement, et de quel bois était-elle faite ? Ses réactions, en tout cas, étaient souvent déroutantes. Elle lui en donna un échantillon lorsqu'il reprit place au volant.

— Merci pour la confiance ! fit-elle aigrement.

Il lui répondit par un sourire sec, tira de sa poche la clé de contact qu'il avait emportée avec lui et actionna le démarreur.

— Vous pensiez vraiment que j'allais déguerpir en emmenant le magot ?

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-il.

Après avoir relancé le 4x4, il s'orienta pour rejoindre l'autoroute.

— Parlez-moi de vos copains, lui dit-il pour meubler le silence. Ceux qui nous filaient le train, tout à l'heure.

Il n'attendait pas grand-chose en retour, et il fut surpris de la réponse.

— Je vais plutôt vous parler de moi. Puisqu'il se trouve que nos sorts respectifs sont liés, autant clarifier tout de suite la situation.

— Vous pensez vraiment que nos sorts sont liés ? ricana-t-il.

— Si vous me laissez parler, vous allez comprendre, monsieur le macho.

Un petit silence gênant s'installa entre eux, puis elle entama tout de go :

— Bon, vous n'avez jamais entendu parler de Tina Robinson, n'est-ce pas ?

Bolan hocha gentiment la tête.

— Et si je vous dis Marioni ? enchaîna-t-elle.

Il n'eut aucune réaction apparente, mais le sang puisa plus vite dans ses veines. Il lâcha d'une voix sourde :

— J'ai connu un Frank Marioni. Y a-t-il un rapport ?

— C'était mon père, laissa-t-elle tomber d'un ton un peu théâtral.

Un petit muscle tressaillit sur la joue de Bolan et ses pensées se mirent à danser la sarabande.

— Je sais que c'est vous qui l'avez tué à Abidjan, il y a trois ans maintenant, poursuivit-elle. À l'époque, j'étais en Europe. Je sais aussi que Frank était une crapule de la pire espèce et que ce n'est pas une référence d'être sa fille.

— Vous n'y êtes pour rien, dit-il machinalement.

— Bien sûr, mais le fait demeure. C'est la raison pour laquelle j'ai changé de nom. Voilà... Avant d'aller plus loin, je veux d'abord que vous sachiez que je n'ai rien de commun avec la mafia malgré les

apparences.

Mack Bolan resta songeur. Il avait bien connu Frank Marioni, l'*ex-capo di tutti capi* qu'il avait fini par liquider en Côte d'Ivoire après une infernale poursuite. Il ignorait que la vieille pourriture mafieuse avait eu une fille. Mais là n'était pas le plus important.

Le plus drôle, en tout cas, c'était le concours de circonstances. Il pensa que certains noms étaient prédestinés, et qu'il y avait des constantes universelles. Comment expliquer autrement ce que l'Exécuteur venait d'entendre ?

Tina Marioni était-elle aussi innocente, aussi blanc bleu qu'elle voulait le laisser croire ?

« Malgré les apparences », avait-elle dit. Oui, bien sûr, les apparences sont souvent trompeuses. Mais que faisait-elle en compagnie de quidams de la même espèce que le vieux Frank ?

Trois ans plus tôt, Bolan avait envoyé Frank Marioni en enfer et voilà que subitement une donzelle surgissait d'une baraque que l'Exécuteur venait de réduire en ruines, en s'exclamant : « Je suis innocente, emmenez-moi avec vous ! » Bizarre, non ? Alors quoi, ou plutôt qui ? Qui était véritablement Tina ?

CHAPITRE IX

Le jeune lieutenant de police Mike O'Neil promenait un regard ahuri autour de lui dans le parc. Il venait de débarquer de Cincinnati où on l'avait réveillé en sursaut, et le sergent John Callagher arrivait dans sa direction pour lui faire son rapport.

Quatre voitures de patrouille stationnaient dans l'allée principale et sur la pelouse, moteurs tournant et phares allumés en grand pour éclairer les lieux.

— C'est dingue ! chuinta O'Neil avec un petit sifflement. On dirait qu'il y a eu ici une vraie bataille rangée.

Son regard s'attarda un instant sur un cadavre recroquevillé dans l'herbe à quelques mètres de là et couvert de sang. Il en avait dénombré six autres un peu plus loin.

Callagher eut un petit rire amer.

— Ça ressemble à une bataille rangée, en effet, mais ça n'a rien à voir, lieutenant. Carnage ou boucherie sont des mots qui conviennent beaucoup mieux.

— Expliquez-vous.

— D'après le coroner et l'expert en balistique, presque tous ces types ont été tués à distance par la même arme, un fusil ou une carabine de très gros calibre, comme ceux qu'on utilise pour la chasse au très gros gibier.

— Combien de victimes ?

— Quatorze. Parmi tous ces types, on en a déjà identifié trois qui appartiennent au milieu du Crime Organisé.

— La mafia...

— On peut difficilement faire mieux. L'un d'entre eux est Joss Maglione, un gros bonnet de la drogue dans le Midwest.

— Ça fait un moment qu'on essaie d'épingler ce type !

— Oui. Quelqu'un s'en est chargé pour nous à sa façon.

O'Neil jeta un regard pointu au sergent.

— Vous avez bien dit un fusil de très gros calibre ?

— Ce n'est pas moi qui l'affirme, répliqua Callagher d'un ton

bizarre. Mais à la réflexion, je suis d'accord avec le coroner et le...

— Attendez un peu, qu'êtes-vous exactement en train de me dire ?

— De toute évidence, c'est le travail d'un sniper.

— Voulez-vous être plus clair ? fit le lieutenant avec un mauvais pressentiment.

Callagher ricana.

— Eh bien, il est raisonnable d'envisager que ça pourrait être l'œuvre d'un certain type bien connu de tous les services de police et que les *amici* craignent plus que la peste.

— Bolan ?

— J'en ai bien peur.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

— Ce n'est, bien sûr, qu'une hypothèse, mais...

— Mais quoi ?

— Je ne veux pas orienter votre avis, lieutenant. Regardez autour de vous. Que voyez-vous ?

Le lieutenant haussa les épaules.

— Je ne suis pas aveugle, mon vieux. Qu'est-ce qu'il y a d'autre à voir que tous ces macchabs ?

— Ils ont tous pris dans la tête, à de rares exceptions près.

— J'ai vu, mais ce n'est pas suffisant pour conclure comme vous le faites.

— D'accord, mais écoutez ceci. Une ogive tirée par l'attaquant a traversé un matelas après avoir fait éclater le crâne d'un homme accroupi devant un lit. Elle s'est enfoncée ensuite dans une cloison en plâtre mais elle a été suffisamment ralentie et on a pu la récupérer presque intacte. L'expert en balistique affirme qu'il s'agit d'un calibre .460.

— Et alors ?

— Bolan a souvent utilisé ce calibre pour atteindre ses cibles. Son arme favorite est une Weatherby Mark IV. Le calibre correspond précisément. C'est une munition capable d'occasionner des dégâts invraisemblables. Il y a même plusieurs balles qui ont traversé le mur de façade en parpaings. On a aussi trouvé un cadavre qui a écopé d'une balle de plus petit calibre, probablement du .38 ou du 9 mm tirée par une arme de poing. Dans le crâne également. Or, nous savons que Bolan utilise fréquemment un Beretta 93-R de calibre 9 mm, en combat rapproché.

O'Neil resta dubitatif.

— Vous croyez qu'après avoir canardé ces types, il serait venu sur

place pour finir le travail ?

— Ce ne serait pas la première fois, rétorqua le sergent. Vous devriez venir avec moi à l'étage.

Joignant le geste à la parole, il partit à grands pas vers la maison, suivi par un lieutenant de police de plus en plus sombre.

— Voyez tous ces types, commenta-t-il en marchant le long du couloir et s'arrêtant devant des pièces ouvertes. Tous ont été atteints à la tête et de face, comme ceux d'en bas. Ça a été fait froidement, sans que ces gens aient la moindre chance d'en réchapper.

— Le loup dans la bergerie, quoi ?

— Si vous comparez les mafiosi à des moutons, c'est exactement ça, ricana Callagher. Bolan les a exécutés l'un après l'autre, méthodiquement et probablement sans aucun état d'âme. Et pour ceux-là, il n'a pas eu besoin d'entrer dans la maison. Il les a abattus de loin, sans crier gare, à une distance d'au moins trois cents mètres depuis une colline en surplomb. Il existe peu de tireurs capables d'une telle performance, surtout de nuit, et même avec un système de visée spécial. Pour moi, c'est mieux qu'une signature.

Ils entrèrent dans un living-room qui offrait au regard un spectacle de désolation. Deux pans de mur étaient constellés d'impacts, des meubles avaient été déchiquetés, des bibelots réduits en miettes, et plusieurs corps occupaient des positions diverses sur le sol.

Callagher s'arrêta devant un cadavre souillé de sang.

— Lui, c'est Joshua Maglione. Depuis plusieurs années, il dirigeait la quasi-totalité des affaires illégales dans l'Ohio, l'Indiana, le Kentucky et l'Illinois.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'il s'agit bien de Joss Maglione ? demanda O'Neil en jetant un regard écoeuré sur le corps dont le front n'était plus qu'un magma sanguinolent.

— D'abord, nous avons trouvé des papiers d'identité sur lui.

— Tiens donc ! railla le lieutenant.

— Oui, même si ça vous paraît bizarre. Vous êtes nouveau ici et vous connaissez mal ces gens-là. Maglione ne se planquait pas, il se montrait même volontiers un peu partout, dans les cocktails et les manifestations. La seule chose qu'il cachait, c'était ses activités criminelles. Personne n'a jamais rien pu prouver contre lui... Et puis il y a autre chose qui nous permet d'être pratiquement certains qu'il s'agit bien de lui.

Relevant la lèvre supérieure du cadavre, il dégagea les dents du haut, montrant un petit diamant incrusté dans une incisive.

— Ça fait partie de Maglione, commenta-t-il.

Désignant ensuite une tache de pigmentation sur le poignet, il continua :

— Et ça aussi... C'est consigné sur nos fiches. En voulez-vous d'autres, lieutenant ?

O'Neil se pencha pour ramasser un billet de dix dollars. Il en vit d'autres sous une table, de cinq, de dix et de vingt dollars. De petites coupures. Il hocha la tête.

— Bon, d'accord. Vous pensez donc que Bolan est venu s'en prendre cette nuit à Joss Maglione et à ses complices ?

— Affirmatif, c'est ce que je pense. Il fallait bien que ça arrive un jour ou l'autre.

— Moi, il y a une question que je me pose, Callagher. Qu'est-ce que toutes ces crapules faisaient dans cette maison ?

— Visiblement, ils y brassaient de l'argent. Ne m'en demandez pas plus.

— D'après les renseignements que le PC m'a communiqués, cette maison servait d'abri à une œuvre de bienfaisance... Alors ?

— Foutaise !

— Quoi ?

— Tout ça, c'est de la foutaise. Il y a longtemps que cette propriété appartient à la mafia. Il y a longtemps aussi que des types haut placés dans l'Ohio touchent des pots-de-vin et bouffent avec les *amici*.

— Vous voulez dire que nos dirigeants sont corrompus ? C'est une accusation grave.

Callagher ricana.

— Comment, vous n'étiez vraiment pas au courant ? Désolé de vous décevoir, lieutenant, mais c'est ainsi. Ça m'étonne même qu'on ne vous ait pas encore proposé une belle enveloppe contre quelques services. Patience, ça viendra !

O'Neil eut l'impression d'avoir reçu un soufflet. Il fit plusieurs inspirations et dodelina de la tête. Ça ne faisait que deux mois qu'il avait été muté à Cincinnati et, jusque-là, il avait passé le plus clair de son temps à éplucher des rapports et à prendre connaissance des opérations de routine. C'était comme si on voulait l'empêcher de mettre son nez dans certaines affaires sensibles. Il se dit qu'il était temps que ça change.

CHAPITRE X

Le sergent Callagher semblait ravi à la vue de la mine déconfite de son jeune supérieur.

— Des paquets de viande froide comme ça, c'est pas banal dans une institution de charité, vous croyez pas ?

Il désigna deux autres corps ensanglantés.

— Ceux-là, c'est Andy Rocco et Steve Topado. Deux criminels fichés dans l'Ohio et aussi au Bureau fédéral. On va faire vérifier par le service de l'identité judiciaire, mais je suis presque sûr du résultat.

Après un petit silence, il ajouta en grimaçant :

— Vous savez, je ne suis pas mécontent que cette vermine en ait pris plein la gueule. Ce n'est pas une si mauvaise chose que Bolan soit venu par ici mettre un peu d'ordre dans les affaires de l'Ohio.

— Pardon ? fit sèchement O'Neil.

— Vous m'avez bien entendu, lieutenant. Ça fait déjà longtemps que je me demande à quoi je sers, à quoi nous servons tous, nous les flics chargés du maintien de l'ordre et de la défense des citoyens. Servir et protéger... C'est ce qu'on m'a rabâché tout au long de mon instruction. Tu parles ! On exige que je rédige des quantités invraisemblables de procès-verbaux en quatre exemplaires, que je passe un max de nuits blanches dans des planques sans intérêt et que je fasse le beau devant le maire. Je n'ai même plus de vie privée. Et tout ça pour quoi ? Pour rien ! Pendant ce temps, les malfrats opèrent tranquillement leurs grosses magouilles, et quand par miracle on parvient à en foutre un en taule, il est aussitôt libéré sous caution. Pas moyen d'en faire réellement condamner un ! Alors, quand j'apprends que Bolan est venu faire le travail qu'on nous empêche de faire, ça ne m'attriste pas. Cette soi-disant loi que nous sommes chargés de faire appliquer protège la racaille et nous lie les mains. Ce qui est une grande honte, c'est qu'on nous demande, à nous les flics, de courir après Mack Bolan et de lui tirer dessus alors qu'il se charge du boulot à notre place. Ça me rend malade !

Callagher se tut, la gorge sèche. Il s'était emporté et s'attendait maintenant à une sévère réprimande de la part de son supérieur. Mais O'Neil se contenta de hausser les épaules avec un petit rire silencieux.

— Vous a-t-on déjà demandé quelque chose de la sorte, John ?

— Quoi, de cavalier après ce type ?

— Évidemment.

— Non, pas encore, mais ça ne va sûrement pas tarder.

— Et si ça arrive, que ferez-vous ? Je veux dire, quelle sera votre réaction si vous vous trouvez en face de Bolan ?

— Je m'efforcerai de faire mon travail, mais j'espère que ça n'arrivera jamais.

— Vous craignez ses réactions ?

— Non, c'est pas ça. D'ailleurs, certains prétendent qu'il refuse de tirer sur les flics.

— J'ai personnellement lu certains rapports relatant des engagements avec Bolan. Effectivement, il a déjà essuyé plusieurs fois des tirs de police sans jamais rendre le feu.

— Alors, vous voyez...

— Bon, n'allez quand même pas trop loin, mon vieux, fit O'Neil. On dirait que vous êtes tombé sous le charme de ce type !

— Je ne peux pas m'empêcher d'avoir de l'admiration pour lui, c'est vrai. Et je crois qu'au fond de vous-même vous pensez la même chose. Est-ce que je me trompe ?

— Vous savez ce qu'on dit dans les académies de police ? Quand un flic commence à vouloir philosopher, il est foutu, il perd toute efficacité.

— J'ai quand même le droit de réfléchir, d'avoir mes propres idées, non ?

— Pensez tant que vous voudrez, sergent, mais ne le dites pas à n'importe qui. Tout le monde ne pense pas forcément comme vous.

— Ça, je suis au courant ! grinça Callagher. Quand vous aurez un peu plus de bouteille ici, vous vous apercevrez que nous nageons en pleine...

Il s'interrompit subitement en voyant un tout jeune policier en uniforme faire irruption dans la pièce.

— On vous demande à la radio, annonça ce dernier en s'adressant au lieutenant.

— Qui ?

— Le PC.

— Bon, dites-leur que je les rappelle tout de suite.

Contournant le cadavre de Joss Maglione, ils quittèrent l'étage et se rendirent dans le parc. O'Neil s'empara du micro dans sa voiture et

appela le PC de Cincinnati.

— Nous avons une information codée Cold Four, fit la voix posée d'un opérateur. Ça vient du Commissariat de Dayton. On peut vous la balancer ?

— Allez-y, mon vieux.

— Il s'agit d'un quadruple homicide à Fairborn. Deux corps découverts dans un véhicule Oldsmobile Delta, deux autres sur un trottoir, à proximité. Tous tués par balles tirées de très près. Une seule victime a pu être identifiée, le conducteur du véhicule. Il s'agit d'un individu fiché dans l'État et répondant au nom d'Antonio Salinas. Trois inculpations au cours des cinq dernières années, pour rixe, tentative de meurtre et chantage. Mais aucune condamnation, les témoins s'étant rétractés chaque fois. L'Oldsmobile appartient à un certain George Paris résidant à Columbus.

— Où ces types ont-ils été touchés ? s'enquit O'Neil.

— Dans le front et la tempe.

— O.K. Mettez une copie du rapport sur mon bureau. Ce sera tout. Se tournant vers Callagher, il le fixa d'un air morne.

— Vous avez entendu ?

— Ouais, grimaça le sergent. Il n'a pas perdu de temps !

— Vous parlez toujours du même personnage ?

— De personne d'autre. Savez-vous qui est George Paris ?

— Aucune idée.

— Son vrai nom est Giorgio Parini. C'est un gros dealer de Columbus.

— Bolan serait donc en train de courir après les *amici* de l'Ohio ?

— Je crois effectivement qu'il a entrepris de faire le ménage chez nous, lieutenant. Qu'on soit d'accord ou non ne change rien au problème.

O'Neil soupira.

— Quelle merde !

— Peut-être, ou peut-être pas. Tout dépend de la façon dont on voit les choses.

— Ne perdez quand même pas de vue que Bolan est un criminel recherché dans presque tous les États. Il a des centaines et des centaines de meurtres sur la conscience.

— Vous me voyez sincèrement peiné pour ces pauvres âmes ! ironisa le sergent.

Le lieutenant dissimula un sourire et se passa la main sur la

nuque.

— À votre avis, qu'espère-t-il réellement, ce dingue ? Éliminer tous les gangsters du pays ?

— Je ne pense pas qu'il ait cette prétention. Et il n'a rien d'un dingue, croyez-moi. Je ne suis pas dans sa tête pour savoir ce qu'il manigance en ce moment, mais je suis prêt à parier qu'il va méchamment secouer le cocotier local et que pas mal d'autres têtes dégueulasses vont encore tomber. Et si vous voulez toujours mon avis, on a intérêt à faire une provision de café pour tenir jusqu'à demain matin et même peut-être plus.

— Ça m'étonnerait qu'il tienne jusque-là ! Personne ne peut mener un pareil train.

— Lui, si ! Il l'a souvent prouvé.

— Ces mafiosi sont malins, ils ne vont pas s'exposer aussi bêtement.

— On n'est plus tellement malin quand on a un gros trou dans la tête, lieutenant, fit remarquer Callagher.

— Ouais, et c'est valable pour tout le monde. Bon, assez divagué, recontactez le PC et demandez qu'on me prépare un maximum d'informations sur toutes les relations de Joss Maglione. On rentre dans la foulée.

— Vous avez peut-être l'intention de faire arrêter ces types ?

— Je veux simplement les faire surveiller de très près pour le cas où ils commettraient une erreur. Devant la loi, Bolan est un criminel que l'on doit s'efforcer d'appréhender, mais c'est peut-être aussi un catalyseur.

— C'est pas le terme que j'emploierais ! s'exclama le sergent.

— Oui, je sais. En tout cas, on va s'accrocher à cette piste.

Callagher eut un mouvement de tête et se détourna en marmonnant.

— Je vous souhaite bien du plaisir, lieutenant !

Bolan, une piste ? Autant vouloir s'accrocher à un boulet de canon, songea-t-il. Quant à la plupart de ceux qui dirigeaient la police de Cincinnati – gradés et politicards – mieux valait ne pas trop regarder de leur côté.

CHAPITRE XI

Bolan ralentit à l'approche de Bethel, un petit bled à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Cincinnati. Encore un kilomètre, et il stoppa le Bronco sur une aire réservée au caravanning. Durant la bonne saison, le terrain servait de transit aux touristes qui descendaient vers le sud, mais à présent il n'y avait là que quelques caravanes plus ou moins abandonnées et deux épaves de voitures. C'était parfait comme planque pour le « gros veau » de l'Exécuteur.

À l'aide d'un mini-émetteur, il déverrouilla le système de sécurité de l'énorme véhicule de combat travesti en mobil-home, ouvrit la portière latérale et fit entrer Tina Robinson dans l'habitacle arrière.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle quand il eut donné de la lumière. Dans quoi sommes-nous exactement ?

— Appelez ça une caravane ou ce que vous voulez, répliqua-t-il, refermant soigneusement la portière.

Après avoir jeté un regard sur une console radio, il sortit d'un petit placard une bouteille Thermos qu'il disposa sur une tablette. Puis il fit couler du café tout chaud dans des verres en plastique tandis que la jeune femme s'asseyait sur le bord d'une couchette.

— C'est ici que vous vivez ?

— De temps en temps, oui... Si nous reprenions notre petite discussion de tout à l'heure ?

— À quel niveau ?

Il lui adressa un sourire ironique.

— Nous savons déjà que vous vous appelez Tina Robinson, alias Marioni, que je vous ai trouvée dans une maison occupée par plein d'*amici* et que vous n'avez rien de commun avec la mafia malgré les apparences.

Elle lui rendit son sourire de la même manière. Après avoir bu une gorgée de café, elle hocha doucement la tête.

— Entendu, j'irai jusqu'au bout puisque j'ai commencé, et le plus directement possible. Je confirme que Frank Marioni était mon père. J'ai vingt-sept ans, je suis veuve et j'exerce officiellement le métier de journaliste indépendante pour la télévision. Maintenant, c'est évident,

la question qui se pose est celle-ci : qu'est-ce que je faisais en compagnie de ces gangsters ?

Elle marqua un léger temps d'arrêt, comme si elle s'attendait à une réplique, mais se heurta à un froid silence.

— Ma mère a divorcé trois ans après son mariage avec Frank Marioni, reprit-elle, quand elle a compris qui il était exactement. C'était une femme très riche, la fille d'un gros industriel dont elle avait partiellement hérité. Mais lorsqu'elle s'est retrouvée seule avec moi, elle n'avait pratiquement plus rien et a dû se mettre à faire n'importe quel travail pour m'élever. Ne faites cependant pas de conclusions hâtives, elle ne s'est jamais prostituée pour assurer notre survie à toutes les deux... Quelque temps plus tard, elle a entamé un procès contre Frank. Elle l'attaquait pour abus de confiance et captation d'héritage. Le malheur, c'est que les avocats coûtent très cher et qu'elle avait peu d'argent à sa disposition. Quelqu'un de bien intentionné lui a proposé de lui en donner en échange de l'arrêt du procès. Elle a refusé et c'est alors que les menaces ont commencé. Je me souviens de ça, nous déménagions constamment pour échapper à ces types qui téléphonaient régulièrement pour lui annoncer les pires représailles. Le procès s'est éternisé. L'avocat a pris le peu d'argent qu'avait ma mère et a laissé pourrir la procédure. Sans doute avait-il reçu des pots-de-vin ou des menaces. J'avais neuf ans quand elle est morte. J'étais à l'école à ce moment-là. Un suicide aux barbituriques, m'a-t-on dit, mais c'est faux, elle n'avait rien de suicidaire, bien au contraire, elle avait farouchement envie de vivre.

Elle fouilla dans son sac à main et en sortit un paquet de cigarettes, en ficha une entre ses lèvres et fit claquer un briquet. Puis elle poursuivit, le regard dans le vide :

— Ma mère n'avait plus de famille, à part un cousin éloigné qui m'a récupérée de justesse alors qu'on s'apprêtait à me placer dans un orphelinat... La suite est sans importance jusqu'à ce que je me marie il y a quatre ans. Il s'appelait Jack Fletcher, c'était un jeune avocat plein de talent qui a eu la malencontreuse idée de vouloir tirer au clair certains événements de mon passé, notamment le faux suicide de ma mère. Je voulais savoir, bien sûr, mais je craignais des réactions dangereuses. Jack n'a pas voulu accorder d'attention à mes craintes.

Marquant une pause, elle tira nerveusement sur sa cigarette et souffla un gros nuage de fumée.

— Ils l'ont éliminé lui aussi, dit-elle d'une voix rauque. Ça s'est passé d'une façon tout aussi trouble. Officiellement, il s'est tiré une balle dans la tempe après un procès particulièrement long et difficile. Des médecins ont invoqué le surmenage, le stress à répétition. Bien évidemment, tout ça est bidon. On a fait pression sur l'expert chargé

des conclusions. Jack travaillait énormément, mais il avait les nerfs solides, en aucun cas il ne se serait tiré une balle dans la tête. D'ailleurs, il n'avait jamais possédé d'arme. Et la balle qui l'a tué avait été tirée à plusieurs mètres de distance...

Comme elle se taisait, Bolan lui demanda :

— Qu'avait-il découvert ?

— Que la mort de ma mère correspondait à un assassinat déguisé. L'expertise de décès était un faux enregistré avec la complicité d'un fonctionnaire de la préfecture. D'après un premier rapport classé sans suite, ma mère avait été étouffée à l'aide d'un oreiller. Il y avait même des traces flagrantes de son rouge à lèvres sur la taie. Jack avait retrouvé un témoin qui avait accepté de faire une déposition en ce sens, un assistant du coroner sur lequel la mafia avait fait pression. Voilà pour ce qui est du premier assassinat. Et puis, quelques jours après que vous avez, heu... après la mort de Frank, un type qui prétendait être un ami de Jack est venu me trouver en me faisant comprendre que je ne devais surtout pas essayer de remuer la vase. En bref, il venait me déconseiller de mettre mon nez dans les affaires de la mafia, cela avec beaucoup d'égards, comme il se doit dans ces circonstances... Il m'a fallu près de deux ans pour me retrouver moi-même. Je ne pensais plus qu'à mon travail, je ne vivais plus que pour ça. Ensuite, j'ai fait la connaissance d'un certain Alan Barry, un producteur de TV qui m'a draguée pendant quelque temps. Je l'ai toujours tenu à l'écart jusqu'à ce que j'apprenne qu'il travaillait en fait pour la mafia. Il recrutait des filles pour le compte de Joss Maglione. Vous imaginez dans quel but...

Bolan imaginait, oui. Il questionna :

— Comment avez-vous su que cet Alan Barry bossait pour Maglione ?

— Je faisais déjà partie d'une association qui s'occupe de ce genre d'affaires. J'y reviendrai... Bon, je me suis donc laissé inviter et c'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Maglione. Tout s'est passé très vite. J'ai joué le jeu. J'ai donné l'image d'une nana pas trop secouée par ses malheurs et qui a envie de prendre tout ce qu'il y a de meilleur dans la vie. La digne fille du grand Frank, quoi... Je n'ai caché en rien mes origines, j'en ai même profité pour arriver plus rapidement au but que je voulais atteindre, c'est-à-dire faire condamner cette ordure pour l'assassinat de ma mère. Car c'était bien lui qui avait organisé le faux suicide sur ordre de Frank, Jack en avait quasiment obtenu les preuves. Ensuite... Je suis devenue sa maîtresse. Peut-être penserez-vous que je me suis en quelque sorte prostituée, mais ça m'est égal. Pour moi, la fin justifiait le moyen.

— Je ne pense rien de spécial à ce sujet, rétorqua-t-il. Continuez.

— Joss Maglione n’a pas hésité un instant, il a tout de suite bondi sur la proie offerte. Ça l’excitait de savoir que j’étais la fille de Frank Marioni, l’*ex-capo di tutti capi*. Ça remonte à un peu plus de deux mois. Bizarrement, il se confiait de temps en temps, il a même été jusqu’à me dire à mots à peine couverts que c’était un bienfait pour moi que Jack se soit suicidé, que j’aurais gâché ma vie avec un petit avocaillon de rien du tout. Ce sont ses propres paroles. Il m’affirmait qu’il allait faire de moi une princesse et me combler de richesses. Ce n’étaient évidemment que des paroles en l’air pour éblouir la petite imbécile qu’il croyait que j’étais. En fait, je me suis aperçue assez vite que Maglione n’avait rien d’un caïd. C’était même plutôt un lâche, un infect prétentieux doublé d’un paranoïaque qui piquait parfois des crises de démence. Bref, j’avais accepté de le suivre jusqu’ici pour recueillir les derniers renseignements dont j’avais besoin. Et voilà...

Bolan connaissait ces traits caractéristiques du *soto-capo* qui n’avait réussi à s’élever dans la hiérarchie mafieuse que par trahison et en cirant les pompes de Frank Marioni.

— Ne vous y méprenez pas, rétorqua-t-il. Tous ces types fonctionnent à peu près sur le même archétype. Au fond d’eux-mêmes, ils ne sont que de petites frappes, mais ils ont un pouvoir exorbitant sur les autres, un pouvoir qu’ils exercent comme des sadiques.

— Je m’en suis aperçue.

— Parlez-moi du gros coup, fit-il abruptement.

— Quel gros coup ?

— Celui que je vous ai soi-disant fait rater.

CHAPITRE XII

Elle fit un petit geste avec sa main, comme pour balayer une vision ennuyeuse.

— Ah ! Oui, c'est un fait. Quoique maintenant je me demande si c'était vraiment une très bonne idée. Après ce que j'ai vu...

— Vous aviez prévu de leur piquer le fric de la came ?

— Exact. L'idée m'est venue quand j'ai appris pourquoi Joss allait se rendre à Cincinnati. Nous avons mis au point un plan qui prévoyait l'interception du convoi final. Après la dernière livraison, ils allaient transférer la totalité des fonds en une seule fois et je devais donner le signal à des amis en attente à proximité.

— Danny ? fit Bolan, se souvenant du bref dialogue téléphonique que la jeune femme avait eu alors qu'ils s'éloignaient de la maison mafieuse.

— Lui et une dizaine d'autres qui font partie de notre association et qui...

— Attendez, l'interrompt-il. Pour l'instant, vous m'avez largué.

— Oui, c'est vrai, pardon. Depuis deux ans, je milite dans une association qui regroupe des gens comme moi, des gens qui se sont trouvés confrontés à des actes de violence ou qui ont été victimes d'une injustice.

Elle hocha doucement la tête en regardant Bolan, but un peu de café et reprit :

— Ça vous paraît utopique ?

— Non, continuez.

— Nous militons pour la défense des droits des citoyens dans un monde gouverné par le profit. Nous nous battons contre le crime de quelque nature qu'il soit.

Bolan avait déjà entendu ça quelque part. Au mot près. Ça remontait à son dernier blitz à Manhattan où il avait rencontré un groupe de jeunes gens qui avaient entrepris de s'attaquer au crime sous toutes ses formes. Blessé au cours d'un engagement avec les *mobsters*, Bolan avait été recueilli et soigné par des jeunes de cette association. Il s'en souvenait très bien et en gardait un souvenir plein

de chaleur.

Il lui demanda :

— Revival Arch, c'est ça ?

Le visage de la jeune femme refléta l'étonnement.

— Comment êtes-vous au courant ?

— Peu importe, disons seulement que je sais de quoi il s'agit. Vous me parliez de la façon dont vous comptiez piquer le magot aux *amici*.

— Notre plan était simple. Il prévoyait l'interception du véhicule qui devait acheminer la totalité des collectes vers Cleveland avant l'aube. Nous recherchons constamment des fonds pour alimenter notre association. Il y a bien des donations, mais ce n'est pas suffisant. Il nous faut des moyens techniques pour être efficaces, et ça coûte cher.

— C'était pas très fûté, lui dit-il. Les *amici* ne laissent jamais circuler leur gros pognon sans une escorte de tueurs professionnels.

— Nous avons nous aussi des spécialistes, des jeunes qui ont fait l'armée et ont été entraînés dans des unités spéciales.

Il eut envie de lui dire que ses petits copains n'auraient pas pesé lourd devant les buteurs de la mafia, mais il voulait en venir rapidement au fait. Depuis qu'il avait eu cette information par Brognola, il se demandait ce qui avait motivé les *amici* dans leur choix. Cincinnati n'était pas d'une grande importance ; c'était une ville provinciale assez terne, presque tout entière tournée vers l'industrie chimique, les savons et les produits lessiviels.

Pouvait-il y avoir une relation de cause à effet ? Sûrement pas. Que le Crime Organisé ait choisi la ville du savon pour y laver l'argent de la drogue, c'était drôle. Mais la mafia n'avait aucun humour, et Bolan n'avait pas non plus envie de rire.

Il avait envisagé une explication plus réaliste. Géographiquement, Cincinnati est une plaque tournante entre plusieurs États : l'Indiana, le Kentucky, la Virginie et, bien sûr, l'Ohio dont elle fait partie.

C'était en effet une des raisons, mais pas la seule. Ce fut Tina qui fournit l'élément manquant après qu'il lui eut posé la question.

— Ils tiennent la plupart des responsables dans leurs mains. Des flics gradés, certains adjoints de la mairie et de hauts fonctionnaires de la préfecture. Je les ai entendus en discuter entre eux. Maglione se vantait même d'avoir acheté les neuf dixièmes de Cincinnati.

Bon, ça collait maintenant. La ville était un fief mafieux. Les *amici* s'y sentaient parfaitement chez eux au point que des huiles comme Nick Leggio, Marco le Braque et Tony l'Affreux venaient y tenir des réunions. Ceux-là, contrairement à Sam Benson qui jouait à cache-cache derrière son téléphone portable, se tenaient sans doute en stand-

by, surveillant à distance l'accomplissement des opérations financières.

L'Exécuteur se dit qu'il allait devoir les débusquer vite fait avant qu'ils taillent la route.

CHAPITRE XIII

Après un coup d'œil vers les valises, elle questionna d'un ton soupçonneux :

— Qu'allez-vous faire avec tout ce fric ?

— Il y a des tas de façons de l'utiliser, répondit-il.

— Acheter des armes, par exemple ?

— Entre autres. Mais je n'ai besoin que d'une infime partie de ce qu'il y a là. Je compte donner le reste à une institution. Une vraie...

Il pensait à la Fondation Miséricorde qui avait été créée en Suisse sur son initiative, pour les innocentes petites victimes des guerres qui se perpétuaient un peu partout dans le monde.

— Vous m'avez bien dit tout à l'heure qu'ils avaient l'intention d'acheminer ces fonds sur Cleveland ?

— Exact, acquiesça-t-elle. C'est à partir de Cleveland qu'ils allaient dispatcher l'argent. Moi-même, je viens de là-bas. C'est dans cette ville que j'ai rencontré Alan Barry et Joss Maglione... Que comptez-vous faire, à présent ?

— Finir le travail, répliqua-t-il.

— Cela veut-il dire vous lancer après les autres ?

— Bien sûr.

— J'en connais deux qui sont très importants dans les affaires du Syndicat. Ils dirigent même une bonne partie du Middle-west et de la côte Atlantique.

— Je suis toujours preneur d'informations de ce genre.

— Je veux d'abord savoir ce que vous allez faire si je vous aide à les trouver.

— Les détruire.

— Aussi radicalement que ça ?

— Je n'ai pas d'autre solution à ma portée, Tina. Je ne suis pas un flic.

— Mais bon sang ! Nous vivons dans un pays de droit !

— C'est vous qui le dites.

— Vous ne pensez donc qu'à tuer ?

Bolan la regarda pensivement.

— Je ne prends aucun plaisir à éliminer la vermine. Mais si pour épargner un seul innocent je dois liquider dix mafiosi, je n'hésite pas un instant, Tina. Et je ne crois pas que les faire tomber sous le coup d'une inculpation soit une solution intéressante pour résoudre le problème de la grande criminalité. Neuf fois sur dix, quand un de ces gros mecs se fait alpaguer, il est libéré quelques heures plus tard et les éventuels témoins à charge se refusent aussitôt. Vous ne connaissez pas le système ? C'est vous-même qui m'avez parlé de ces braves gens haut placés qui mangent dans la main des *amici*.

— Bien sûr que je sais ce qu'il en est ! Mais je me refuse à cautionner de pareilles méthodes. Je ne suis pas d'accord avec vos procédés, Bolan. Ce n'est pas comme ça que j'ai été éduquée. En agissant comme vous le faites, vous vous conduisez comme toutes ces ordures !

— Désolé, ricana-t-il. Je ne suis pas une femme, je n'ai pas la possibilité d'utiliser mes charmes contre les *amici*.

— Merci pour la remarque ! fit-elle, cinglante. Je n'en attendais pas moins de vous.

— Pas de quoi, miss La Vertu, renvoya-t-il avec un petit rire grinçant.

— C'est pour me tenir ce genre de propos que vous m'avez traînée jusque dans cette espèce de gros tacot de guerre ? Très bien, au revoir ! Je ne suis pas fâchée mais je me casse.

— Cessez de faire la mijaurée, intervint-il durement.

Elle s'insurgea :

— Moi, je fais la mijaurée ?

— Oui, et vous y parvenez particulièrement bien. Je voulais simplement vous faire comprendre une chose qui pour moi est évidente. C'est que la mafia ne s'encombre d'aucune loi pour exercer ses activités dégueulasses. Les *amici* se foutent éperdument d'être dans un pays de droit, ils volent, assassinent qui ils veulent et quand bon leur semble. Je ne vous critique pas quand vous me dites que vous êtes devenue la petite amie d'un *soto-capo* dans le but de le faire mettre taule. Je vous mets simplement en garde contre la suite. J'ai l'impression que vous n'avez rien compris en ce qui concerne ces types. Si je vous ai amenée ici, c'est pour vous mettre à l'abri des représailles. Est-ce que vous pouvez comprendre ça ?

— Admettons ! Mais ça ne résout rien ! Pouvez-vous m'expliquer pour quelle raison soi-disant essentielle vos mains sont rouges de sang ?

— C'est le sang de la mafia, rien que de la mafia. Pas celui des innocents.

Un instant songeuse, elle s'exclama ensuite :

— Mais pourquoi ? Pourquoi continuez-vous de faire toutes ces choses horribles ? Ce n'est pas à vous de faire régner la justice et le droit ! Il existe des gens dont c'est le travail... Vous...

Il fit cesser ses protestations en lui prenant doucement le menton dans la main, la regarda droit dans les yeux.

— Quand un mafioso crève, c'est seulement à cet instant que j'ai une certitude. Il ne risque pas de recommencer ses saloperies. Quant à votre théorie de l'état de droit, je vous la laisse. Je n'y crois pas et je suis convaincu qu'elle est inapplicable dans la pratique. Ne me parlez plus de justice humaine, Tina. Trop nombreux sont ceux qui sont chargés de la faire appliquer et qui marchent avec les grosses crapules. Et ceux qui sont honnêtes ne possèdent pas les vrais moyens d'y parvenir. Je n'essaie pas de savoir pourquoi les *amici* sont devenus des bêtes malfaisantes, je les liquide tout simplement et je les liquiderai tant que j'en aurai encore la force.

Bolan fit une courte pause avant d'achever :

— Maintenant, faites ce que vous voulez. Restez ici tranquillement ou allez vous faire voir. Mais je vous conseille de vous planquer pendant que j'irai terminer le boulot.

Baissant les yeux, elle eut un petit soupir saccadé.

— Vous avez sans doute raison, admit-elle. Mais personnellement je me refuse à voir les choses de cette façon. Tout ce que je veux, c'est envoyer ces salauds en prison pour ce qu'ils ont fait à ma mère et à mon mari.

Bolan alluma une cigarette et reprit le fil de la conversation :

— Vous me parliez de ces deux types très importants.

— Oui. C'est l'un d'eux qui a commandité le meurtre de Jack. Pour tout le monde, il s'appelle Mark Ambrosh, mais c'est en réalité Marco Ambrosi, un caïd de la drogue. L'autre est Antonio Caldara, un type affreux avec un visage de vautour. Ils sont arrivés avant-hier, Maglione les a accueillis et les a revus deux fois avant le début de la collecte.

— Dans la maison de Red Lion ?

— Non, les trois entrevues ont eu lieu en ville, dans une voiture.

Bolan retint une grimace de déception. L'information ne l'avancait guère. Il était déjà au courant de la présence de ces deux hommes à Cincinnati et ne savait toujours pas où les localiser.

— Et Sam Benson, savez-vous quelque chose de lui ?

— Pas grand-chose. Seulement qu'il téléguide toutes les opérations dans la coulisse. Je ne l'ai vu qu'une seule fois à Cleveland, et très brièvement. Maglione avait tenu à me présenter à lui. Est-ce le Sam avec lequel vous avez parlé à plusieurs occasions dans le portable ?

Il hocha la tête. Après un temps de réflexion, Tina proposa :

— Je pense pouvoir vous aider.

— Ah oui ? fit-il, gentiment ironique.

— Vous avez un numéro de téléphone pour joindre ce type, laissez-moi l'appeler.

— Pour lui dire quoi ?

— Pour lui demander un rendez-vous, répliqua-t-elle sans rire. Écoutez, j'ai vu ce type une fois, il se souvient sûrement de moi et il m'a vue en compagnie de Joss Maglione.

Bolan eut un petit ricanement lugubre.

— C'est justement ce qui est ennuyeux. Il n'ignore rien de ce qui s'est passé dans la maison de Red Lion. Était-il au courant que Maglione vous y avait emmenée ?

— Oui, je l'ai entendu le lui dire au téléphone.

— Alors, il n'a pas dû manquer de se poser des questions à votre sujet.

— Et moi, je lui proposerai de lui fournir quelques réponses aux questions qu'il se pose, notamment au sujet de l'argent. Au sujet, aussi, de ceux qui ont fait le coup. Je lui dirai que je peux lui vendre des informations. Qu'en pensez-vous ?

Vu de cette façon, c'était tentant. Mais beaucoup trop dangereux, même si elle était la fille d'un ancien *capo di tutti capi*. Il le lui fit remarquer.

— Je ne compte plus les cadavres dans mon camp, Tina. Pas question que vous soyez le prochain.

— Je n'ai pas l'intention de devenir un cadavre. Laissez-moi au moins l'appeler. Je lui annoncerai que j'ai vu ceux qui ont attaqué la propriété, que j'en ai reconnu un. Je peux aussi lui raconter que David Rosa est dans le coup. Moi, j'ai réussi à m'enfuir de justesse. Est-ce que ça vous paraît illogique ?

L'Exécuteur réfléchit un instant à la proposition. Après tout, si elle se contentait d'allécher le gros Sammy, pourquoi pas ?

Mais, d'abord, il avait un coup de fil à passer à Brognola. Utilisant le téléphone du bord, il joignit le Numéro Un du *Justice Department* à son domicile. Celui-ci était éveillé et attendait son appel.

— Quoi de neuf ? lui demanda l'Exécuteur.

— Chou blanc du côté du grand Sam. Le numéro que tu m'as refile correspond, mais rien à faire pour effectuer une localisation. Le terme téléphone mobile n'a jamais été aussi justifié, si tu vois ce que je veux dire. Tu veux que je fasse placer une écoute sur ce numéro ?

— Pas la peine, il est trop prudent pour que ça nous mène quelque part. Et je ne veux pas qu'il se referme comme une huître.

— Comme tu veux. Par ailleurs, j'ai une information au sujet de George Paris.

— Giorgio Parini ?

— Ouais. Il serait lui aussi à Cincinnati.

— J'ai eu affaire à quelques-uns de ses buteurs. Tout se recoupe.

— Ça fait beaucoup de grosses légumes dans les parages. D'après toi, qu'est-ce qui se passe de spécial dans l'Ohio, Striker ?

— Rien de spécial à part qu'ils surveillent sérieusement la grosse galette. La routine.

— Tu as une idée du montant total de ce soir ?

— Un peu plus de quatre-vingts grosses unités.

Brogna siffla.

— Rien que ça ! Bon Dieu, ça laisse rêveur, hein ?

— Et ce n'est qu'un vingtième de la collecte nationale, ricana Bolan. Multiplie le tout par douze mois et tu auras un aperçu du chiffre d'affaires annuel des *amici*. Rien que pour la came.

— Je suis au courant ! soupira le super-flic de Washington. J'ai lu tous les rapports à ce sujet. Mais je n'arrive toujours pas à m'y habituer. Bon, tu as besoin d'autre chose ?

— Non, ça va. Je couche sur le matelas de billets, ça tient chaud.

Brogna rigola. Puis il demanda d'une voix changée :

— Pourquoi est-ce que tu ne laisserais pas tout tomber, Striker ? Ton nouveau matelas me paraît très confortable. Et j'aurai toujours du boulot pour toi, tu le sais.

— Tu connais la réponse, non ? lui renvoya Bolan avec un petit ricanement.

— Oui, bien sûr. Bon, je reste en attente pour le cas où.

— Va te coucher, Hal. Pour l'instant tout baigne.

— Tu parles ! Fais gaffe à tes os, Striker.

— Je ne fais que ça. Bonne nuit.

Bolan raccrocha. La jeune femme regardait ailleurs mais il était certain qu'elle avait essayé de comprendre l'essentiel de la conversation. Il lui versa un peu de café chaud dans sa tasse vide. Au

bout d'un moment, elle questionna d'un ton badin :

— Qui est ce Hal, un de vos amis ?

Il se contenta de lui sourire gentiment, saisit le portable de David Rosa, le brancha et paramétra le numéro de Samuel Bensimoni. Puis il posa le petit appareil sur la tablette devant la jeune femme.

— Allez-y, appelez Sam.

— Que voulez-vous que je lui dise exactement ?

— Rien d'autre que ce que vous m'avez mentionné. Faites très attention à ce renard pourri. Si vous ne jouez pas suffisamment bien, il le sentira aussitôt. N'essayez pas de lui forcer la main, balancez-lui l'information et laissez-le manœuvrer ensuite.

Après un petit temps de concentration, elle grimaça un sourire bref et déclara :

— O.K. Je suis prête à passer en direct.

— Alors, moteur ! lui sourit-il.

L'Exécuteur n'attendait pas un miracle de ce coup d'intox. Le gros mafioso qui faisait son numéro d'homme volant était bien trop malin et retors pour tomber du premier coup dans le filet tendu. Bolan comptait seulement l'obliger à dévoiler ses potes qui se planquaient bien au chaud dans la nuit froide de Cincinnati.

CHAPITRE XIV

Nick Leggio jeta un regard sceptique au gros Marco le Braque avachi dans un fauteuil, près d'une fenêtre.

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est quelqu'un de chez nous qu'a fait cette enculerie ? lui demanda-t-il d'une voix saccadée.

— Tout me le fait croire, fit Marco Ambrosi d'un ton agacé. D'abord, il fallait être bien au courant de l'opération de cette nuit pour réussir la saloperie. Ensuite, ça sent vachement le coup monté à l'avance. Tu sais combien y a eu de mecs dessoudés ?

— Dix ou douze, j'crois.

— Quatorze, en quelques minutes. Fallait qu'il y ait au moins cinq ou six tireurs pour faire un pareil boulot. Ils se sont fait avoir à la surprise, c'est sûr.

Leggio était arrivé quelques minutes plus tôt dans la grande villa où il n'avait trouvé que Marco Ambrosi. Les autres ne devaient pas tarder.

— D'après Steve, ça pourrait être un coup de la grande pute en noir, remarqua-t-il.

— Quel Steve ?

— Celui qui nous renseigne à la préfecture. Il m'a dit qu'un flic du CPD a des soupçons à ce sujet.

— Ah ouais ?

— Si je te le dis ! Le flicard, c'est un sergent qui serait pas né de la dernière pluie.

— Et alors ? Tu vas quand même pas te mettre à croire tout ce que racontent ces connards de poulets, merde ! Aux dernières nouvelles, Bolan l'Enfoiré est encore à La Nouvelle-Orléans.

— Je crois rien, Marco, j'me contente d'une théorie, c'est tout. Alors, d'après toi, ça sent le coup monté, hein ! T'as une idée par qui ?

— J'en sais rien, Nick. Je veux accuser personne avant d'être certain. Mais il y a cette histoire de David Rosa dont on n'a pas retrouvé le cadavre... Toi, tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Bien sûr, mais c'est sûrement pas lui qui a pu faire ça. Tu le vois, toi, ce pauvre mec flinguer tous ces gros bras à lui tout seul ?

— Il a pu introduire en douce des potes à lui dans la propriété.

— J'ai du mal à y croire, il était avec Joss Maglione depuis plus de quatre ans.

— Et alors, tu crois que c'est une référence ?

— Ouais, tu as p't'être raison. Mais les quatre gus dans la voiture de Giorgio, qui les a rectifiés, selon toi ?

— Tout ce qu'on peut penser, c'est que c'est pas Giorgio lui-même ou un mec de chez lui. Je ne vois pas pourquoi il se mettrait brusquement à trucider ces soldats. Bon, c'est pas moi et c'est pas toi non plus, à moins que je me trompe. Est-ce que je pourrais me tromper, Nick ?

Leggio fixa le Braque d'un air rogue.

— J'aime pas beaucoup t'entendre parler comme ça, tu sais.

— T'as pas d'humour.

— Ça n'a rien à voir. Même pour se marrer, j'aime pas entendre ce que tu as dit.

— Hé ! Te fâche pas. Bon, d'après toi, qui ça pourrait être ?

— Écoute, tu me les casses, Marco. Je vais te dire...

Une sonnerie de téléphone interrompt la discussion.

— Prends-le, dit Ambrosi.

Leggio fit deux pas en direction de l'appareil et décrocha. Un instant plus tard, il tendit le combiné au Braque.

— C'est Sam, il veut te parler.

L'obèse fit un effort démesuré pour se sortir du fauteuil et prendre l'appel.

— Je t'écoute, Sam. T'as du nouveau ?

Un ricanement chevalin se fit d'abord entendre, puis :

— Plutôt ! Si j'en crois ce que je viens d'entendre, on ne va pas tarder à être au parfum, Marco.

— Tu veux dire au sujet de, heu...

— Au sujet de quoi d'autre tu voudrais que ce soit ? Me fais pas raconter un roman au téléphone. Enfin, on n'est jamais sûr de rien, n'est-ce pas...

Bon, je viens de recevoir un drôle de coup de fil. Tu ne devineras jamais de la part de qui.

— Non, j'donne ma langue à la conasse de chatte. Me fais pas languir, Sam !

— La miss Micheton.

— Qui ? J'vois pas.

— La nana du pauvre Joss ! Merde, t'es devenu con ou quoi ?

— Bon, O.K. Alors qu'est-ce qu'elle t'a dit, miss Micheton ?

— Elle sait qui a fait le coup.

— Hein ?

Le Braque appuya sur la touche de l'amplificateur pour que Nick Leggio puisse suivre la conversation.

— Attends une seconde, Sam, j'ai branché l'ampli pour que Nick puisse écouter. Ça te dérange pas ?

— Nick est avec toi ? Bon, c'est mieux qu'il entende ça, Marco. Cette bonne femme sait qui a foutu toute cette merde. Enfin, c'est ce qu'elle dit. Quand ça a commencé à péter, elle a planqué vite fait son petit cul sous un plumard et personne ne s'est soucié d'elle. Et puis ensuite, elle a paraît-il mouillé un œil par une fenêtre et elle a vu David avec un autre gus qui tenait une mitraillette encore fumante dans sa pogne.

— David... le comptable ?

— Ouais. Pendant que tous nos gars perdaient leur raisiné, ce petit enculé discutait tranquillement avec l'autre salaud. Il paraît aussi qu'il y avait au moins cinq enfoirés qui se promenaient dans le parc et la maison pour vérifier si tout le monde était bien clamsé. Ensuite, ils se sont cassés avec le pèze. David aussi.

— Est-ce qu'elle t'a indiqué qui étaient ces fumiers ?

— Elle affirme qu'elle en a reconnu un, mais elle refuse de parler au téléphone. Elle veut un rendez-vous.

Ambrosi fit entendre un petit bruit de bouche qui ressembla à un pet.

— C'est plutôt bizarre, ça, tu crois pas ?

— Ouais, c'est ce que je me suis dit, mais ça vaut quand même le coup de l'écouter. Elle dit qu'elle a la trouille, mais je pense plutôt qu'elle va essayer de nous prendre un peu de blé en échange de l'information.

— Tu lui as dit oui, j'espère !

— Bon Dieu ! Tu penses. Elle va rappeler dans le courant de la nuit pour me dire quand elle pourra se libérer.

— Si on se rend compte qu'elle nous monte un bateau, il sera toujours temps de s'occuper d'elle.

Un temps mort s'écoula, puis le Braque ajouta :

— De toute façon, on sera obligés de liquider cette gonzesse. Surtout si ce qu'elle t'a raconté est vrai. On peut pas prendre le risque qu'elle aille bavarder à droite et à gauche.

— C'est évident.

— Comment cette nana a-t-elle eu ton téléphone, Sam ?

— C'est ce que je me suis demandé aussi. Et je lui ai posé la question. Elle dit que Joss le lui a refilé pour le cas où il lui arriverait quelque chose. D'après elle, il se méfiait de certains gus de son entourage.

— On dirait qu'il s'est pas assez méfié, hein ? ricana Marco le Braque. En tout cas, si cette gonzesse ne t'a pas raconté du charre, on a une chance de remettre la main sur le fric.

— Te réjouis pas trop vite, Marco. Ça m'étonnerait que ce soit du billard.

— Tu viens pourtant de me dire que le petit con de David est dans le coup ?

— Ouais. Mais...

— Mais quoi ? Si j'ai bien pigé, tout colle dans ce sens. D'abord, il t'appelle avec le portable de Joss, ce qui n'est pas normal, et te raconte qu'ils se sont fait attaquer par la grande pute. Bizarrement, Bolan l'épargne et...

— Fais gaffe, coupa Benson. Mieux vaut ne pas citer de noms.

— Ouais. Bon, je te disais que c'est quand même bizarre que le grand fumier le laisse cavalier tranquille après avoir allongé tous les autres mecs... Bref, il t'annonce qu'il a évacué le gros pognon pour le mettre à l'abri et te demande de quelle façon il doit te le remettre. C'est bien ça ?

— Oui, continue.

— Ensuite, il te rappelle. Toujours à l'aide du portable de Joss, car en plus de l'oseille il a aussi embarqué son téléphone... Toi, tu as déjà lancé une équipe après lui et tu lui demandes plusieurs fois sa position. Il te donne des indications et tu te dis que les gars qui lui cavalaient au train vont pouvoir l'intercepter dans un petit bled près de Dayton. Arrête-moi si je dis une connerie, Sam.

— Non, pour l'instant c'est exactement ce qui s'est passé.

— Avant de se trisser de la baraque de Red Lion, ce petit enfoiré t'a affirmé que c'est un mec tout seul qui a planté tout le bordel dans le décor. Il te laisse même entendre qu'il s'agit de la grande pute... Mais moi, je n'oublie pas que c'est en cavaland après David pour récupérer le fric que nos quatre gars se sont fait rectifier.

— Tu veux dire, les quatre gars de Giorgio, intervint Benson.

— C'est bien toi, Sam, qui a alerté Giorgio pour qu'il envoie de la troupe, non ?

— Bien sûr.

— Donc, tout colle.

— Je ne te suis pas bien, Marco. Tu pourrais être plus clair ?

— On est en train de nous endormir, Sam. Je suis prêt à parier que c'est cette petite merde de comptable qui a monté la saloperie. Ne me demande pas avec qui il s'est associé, j'en ai pas la moindre idée, mais je suis sûr que c'est lui. Alors, qu'est-ce qui te gêne ?

— Je sais pas exactement. J'ai déjà remué tout ça dans ma tête, Marco. Et je suis arrivé à la même conclusion que toi. Mais je renifle quelque chose de pas net dans tout ça. Et puis ça me paraît pas normal que la gonzesse connaisse le numéro de téléphone de Joss et surtout qu'elle ait tout de suite pensé à m'appeler. D'ici à ce qu'elle soit mouillée dans le coup avec le petit salaud...

— Si c'était le cas, objecta le Braque, pourquoi est-ce qu'elle le débînerait comme ça ?

— Peut-être bien pour nous endormir. Ça ne nous avance à rien de discuter dans le vide, ce qu'il faut c'est voir la fille et écouter ce qu'elle a à dire. Je pense qu'ensuite on pourra se faire une idée, même s'il faut lui faire chanter Ramona. Par contre, moi je ne peux pas me charger de ce boulot, Marco.

— Tu voudrais peut-être que ce soit moi qui m'en charge ? fit Ambrosi d'un ton caustique.

— Toi ou l'un d'entre nous. Comprends qu'il m'est impossible de...

— Ouais, je sais. On va arranger ça, t'occupe.

— Faut que cette pouffiasse vide son sac. Faut qu'elle nous dise où le petit enfoiré a planqué notre pognon !

— Tout à fait d'accord, Sam. T'inquiète pas, ça va s'arranger.

— J'espère.

La voix du Collecteur avait claqué dans l'appareil. Marco Ambrosi reçut ensuite le déclic de coupure dans l'oreille. Il raccrocha, songeur. Puis sa grosse masse adipeuse se renversa de nouveau dans le fauteuil qui grinça abominablement.

— Qu'est-ce que t'en penses ? fit-il en fixant Nick Leggio dont le front s'était barré de rides.

— Je suis comme Sam. Cette histoire me plaît pas du tout. Ça pue l'embrouille à plein naze.

— L'essentiel, c'est qu'on récupère le pèze, non ?

Un talkie-walkie fit entendre sa tonalité musicale, sur une table près de Leggio.

— Ouais, jeta-t-il négligemment dans la radio.

— Y a monsieur Tony et aussi monsieur Giorgio qui arrivent,

annonça un garde à l'entrée. On les fait monter ?

— Tu voudrais peut-être les laisser se les geler dehors ?

— Sûrement pas ! Je leur ouvre.

Se tournant vers le Braque, il lâcha d'un ton sarcastique :

— On va voir qui va se porter volontaire pour récupérer près de cent millions de biffetons.

CHAPITRE XV

L'Exécuteur espérait que la manœuvre d'intox qu'il venait de lancer par l'intermédiaire de Tina Robinson porterait ses fruits. En tout cas, elle avait joué son rôle à la perfection.

Après son appel téléphonique à Sam Benson, Bolan avait ré-écouté l'enregistrement qu'il en avait fait et analysé les réactions du mafioso. De prudent au début, l'infâme trésorier de la mafia avait ensuite paru alléché et même enclin à vouloir organiser immédiatement une rencontre. Mais sa méfiance avait pris le dessus et il avait demandé que la jeune femme le rappelle en vue d'un contact ultérieur. C'était une réaction très classique de la part d'un type comme celui-là.

En attendant, Bolan tenait à placer Tina en lieu sûr. Il n'envisageait évidemment pas de la garder près de lui, ni même de la laisser dans son char de guerre. En la circonstance, c'était trop risqué. Devant son hésitation, elle lui avait suggéré de rejoindre la villa qui servait de planque à ses amis de Revival Arch près de Walton, un village au sud de Cincinnati.

À présent ils roulaient sur la route fédérale 127 à bord du Bronco et n'étaient plus qu'à deux ou trois kilomètres de Walton.

— Ce serait mieux que je les prévienne de mon arrivée, assura-t-elle. Vous me prêtez votre téléphone ?

Il lui tendit le portable de Joss Maglione.

— Soyez brève.

Quelques instants plus tard, après un court échange verbal, elle le lui rendit, proposant avec un petit rire :

— Je vous offre un verre ?

Pris dans ses pensées, il faillit refuser machinalement, puis répondit sur un ton faussement sérieux :

— Est-ce bien raisonnable ?

— Bon, j'interprète ça comme une réponse positive, conclut-elle en riant. Ralentissez, vous prendrez la première route à droite.

C'était une chaussée étroite et boueuse au bout de laquelle il y avait une grande maison vétuste. Bolan freina doucement devant une barrière de bois, examinant la façade dans laquelle brillaient

faiblement quatre fenêtres au rez-de-chaussée et à l'étage.

Avant de mettre pied à terre, il repéra deux types tapis dans l'ombre d'un jardin mal entretenu, ainsi qu'un autre qui se tenait dans le renforcement d'un porche jouxtant une ancienne grange. Mais aucun d'eux ne tenta de les intercepter lorsqu'ils longèrent une courte allée herbeuse jusqu'à la porte d'entrée.

Un jeune gars les attendait dans le hall, un sourire un peu crispé sur les lèvres.

— Je vous présente Danny, fit Tina.

— Danny McLean, précisa celui-ci.

Il regarda fixement Bolan et lâcha avec une certaine gêne :

— Alors, c'est vous, heu...

— C'est lui, oui, coupa la jeune femme. Tu vas nous laisser sur le pas de la porte, Danny ?

— Bien sûr que non ! On monte dans la salle des opérations ?

Elle fit oui de la tête et ils se rendirent à l'étage, dans une assez grande pièce en désordre occupée par trois jeunes gars affairés chacun à une besogne particulière. L'un d'eux était planté devant l'écran d'un ordinateur sur lequel défilait un listing constellé de chiffres et de ce qui ressemblait à des codes. Les deux autres étaient concentrés sur la lecture de listings tirés d'une imprimante. Tous les trois levèrent la tête lorsque Tina et Bolan firent irruption, suivis par Danny McLean.

— Salut ! fit celui qui consultait l'ordinateur.

Les deux autres marmonnèrent quelques mots, pas très à l'aise et visiblement impressionnés. Bolan leur rendit leur salut puis Tina commenta :

— Nous avons loué cette vieille baraque la semaine dernière en vue de l'opération dont, heu, je vous ai parlé, Mack. C'est un peu notre P.C. et c'est à partir d'ici que nous réussissons à avoir des renseignements sur le Milieu local.

Désignant le jeune gars assis devant l'ordinateur, elle précisa :

— Lui, c'est William. Les deux autres, Eddy et Bob. Ils sont tous les trois très calés en informatique. En fait, ce sont de vrais champions.

— Arrête, Tina ! fit William avec un large sourire. On en connaît un rayon, c'est tout. En quelques mots, nous opérons à travers un modem à six voies fonctionnant à la vitesse de soixante-quatre mille bauds. C'est ce qu'on fait de plus rapide actuellement et ça nous permet d'entrer en liaison avec pratiquement n'importe quelle banque de données, à condition d'en connaître le code d'accès.

Le char de guerre de l'Exécuteur possédait un équipement du

même genre mais encore plus performant. Il fut pourtant forcé d'admettre que ces jeunes gars se débrouillaient étonnamment bien.

— Voulez-vous jeter un coup d'œil à ce que nous avons réussi à sortir de la boîte magique, monsieur Bolan ?

— Je ne suis pas venu quémander des informations, rétorqua-t-il.

— Mais il ne nous est pas interdit de vous en fournir. Nous savons qui vous êtes, ce que vous faites, et ça ne nous dérange pas. À part peut-être Tina qui n'a pas exactement la même vision que nous des méthodes à mettre en œuvre. C'est une non-violente.

Elle haussa les épaules en répliquant :

— Faire inculper des crapules ne signifie pas avoir envie de voir leur sang couler.

— Mais l'idée de leur piquer leur fric ne te trouble pas trop ?

— C'est de l'argent dégueulasse, Danny. Non, je n'ai aucun scrupule à vouloir le leur faucher pour le redistribuer ensuite à ceux qui sont dans la misère à cause d'eux. Ça ne veut pas dire que je suis amoral. Je suis contre la violence extrême, contre toute forme de cruauté et de sauvagerie.

— J'ai l'impression que cette nuit tu as été servie, rétorqua McLean avec un sourire entendu. On a écouté les comptes rendus à la radio... Nous non plus n'avons pas envie de voir le sang couler, mais nous ne croyons pas qu'il soit possible de discuter tranquillement avec ces gros truands de la mafia pour les convaincre d'arrêter leurs saloperies. Bob, Eddy et moi, nous avons fait un stage dans les commandos où on nous a appris à nous battre, à pratiquer la tactique de terrain et aussi à faire du renseignement et du contre-espionnage. William, lui, est un ancien Marine. La plupart des autres qui font partie de notre groupe d'action sont dans le même cas. Ils ont chacun une spécificité qui leur permet de se battre à leur façon contre le Crime Organisé. Vous pouvez nous faire confiance, Bolan, nous sommes de votre bord. Vous n'avez qu'un mot à dire pour que nous soyons à vos côtés quand vous mettrez la pâtée à ces salauds.

Il les observa tour à tour. Il ne voulait surtout pas les laisser s'engager sur ce terrain.

— O.K., fit-il. Si nous parlions de vos trouvailles ?

De larges sourires éclairèrent les visages encore juvéniles. Tandis que Danny McLean sortait des canettes de bière d'un placard, l'Exécuteur s'assit devant une table de bois sur laquelle Bob et Eddy déposèrent plusieurs feuilles d'imprimantes.

— Le tas de droite, ça concerne les flics, commenta William. À gauche, c'est ce qu'on a pu glaner sur les gros salopards. Et au milieu,

vous trouverez des informations pas piquées des vers concernant bon nombre de fonctionnaires et de politiciens de Cincinnati. Les trois parties se recoupent, bien évidemment. Les interactions sont nombreuses.

Bolan considéra les documents étalés devant lui. Tout naturellement, Tina était venue s'appuyer contre lui tandis qu'il commençait la lecture rapide d'un des feuillets. Il y en avait trop, beaucoup trop à lire en trop peu de temps.

— Faites-moi un briefing en raccourci, dit-il.

— Bien, commençons par les flics, acquiesça McLean. Nous avons obtenu la position de tous les barrages implantés en ville et dans un rayon de dix kilomètres. Nous savons combien ils ont lancé de voitures dans les rues et dans quels secteurs ils patrouillent. Comptez seize barrages et vingt-huit véhicules constamment en mouvement, plus une cinquantaine de flics qui se tiennent constamment en alerte. Ces effectifs concernent le Cincinnati Police Department ainsi que le commissariat de Dayton et les brigades de plusieurs villes voisines.

— Comment avez-vous obtenu ça ? questionna-t-il, étonné.

— En entrant dans l'ISPC, leur système de données informatiques opérationnelles. L'ordinateur de base est à Columbus.

— Bien joué. Ensuite ?

— Vous trouverez tous les détails techniques dans ces feuillets. Pour ce qui est des *amici*, nous n'avons hélas que peu d'informations. Ils sont infiniment plus discrets et plus difficiles à infiltrer que la police. Vous avez devant vous une liste concernant sept personnages qui sont des hommes de paille de la mafia. C'est par leur intermédiaire que les flics corrompus et les fonctionnaires marrons palpent leurs enveloppes chaque fin de mois. Trois d'entre eux sont des gens relativement importants de l'Ohio et officiellement insoupçonnables. Les quatre autres ont un intérêt apparemment moindre, ce sont des coursiers. Quant aux gros salopards, impossible de les localiser précisément.

— Lorsqu'on croit les avoir logés, on s'aperçoit qu'on est à côté de la plaque, fit Bob. La dernière fois que nous avons eu un renseignement sur deux d'entre eux, c'était avant-hier, et encore, grâce à Tina. Un renseignement sans suite.

— Exact, confirma Tina Robinson. À part Joss Maglione qui apparaissait au grand jour sous la couverture d'un homme d'affaires, tous les autres ne se montrent qu'épisodiquement. Prenons Marco Ambrosi et Tony Caldara ; les deux entrevues qu'ils ont eues avec Maglione se sont déroulées dans une voiture et pendant moins d'une demi-heure chaque fois. Quant à Sam Benson, autant courir après un

courant d'air. Les seules vraies informations que nous avions concernaient Maglione et Andy Rocco, son homme de confiance.

— Avez-vous entendu parler de Nick Leggio et Giorgio Parini ?

McLean intervint :

— Oui. Parini est un gros dealer de Columbus City, mais je ne sais pas s'il est ici en ce moment.

— Je pense qu'il y est, dit la jeune femme. J'ai entendu parler d'un certain monsieur George, de Columbus, ça pourrait correspondre.

— Et Leggio ?

— Oh ! Lui, il est connu dans l'Ohio comme le loup blanc. Tout le monde sait que c'est un grossiste en came et un proxénète, mais personne n'y touche. Il est trop bien protégé.

— Par qui ?

— On n'en sait rien. Personne n'en sait rien, dit William aigrement. Mais ça marche !

— O.K. Vous me parliez tout à l'heure du gratin de Cincinnati...

— Oui, nous avons pas mal de renseignements au sujet de ces braves gens et c'est plutôt écœurant. Je ne veux pas dire que toute la ville est corrompue, mais ça y ressemble. Pourtant, il faut bien regarder et bien écouter pour en être convaincu. Tout se passe dans le velours. Ça va du passe-droit industriel au détournement de fonds publics, après un large détour dans la corruption de flics. Les hommes de paille dont on vous a parlé tiennent tout entre leurs mains, bien qu'ils ne soient en réalité que des pinocchio dont les gros pourris invisibles agitent les ficelles. Écoutez bien, monsieur Bolan, ça vaut le coup...

Bolan écouta pendant une dizaine de minutes et ce qu'il entendit lui suffit pour se faire une idée sur le degré de corruption de la ville. La population n'était évidemment pas impliquée, elle n'intéressait pas les *amici*, non. C'était l'infrastructure même de la cité qui était contaminée à haut degré par le cancer.

Le système fonctionnait à plein régime et ça n'avait rien d'étonnant pour l'Exécuteur. Ceux qui étaient corrompus n'avaient plus la possibilité de se rebeller ou de vendre la mèche sous peine de faire en premier les frais d'une enquête révélatrice. Et encore ! Une enquête locale n'avait pas grande chance d'aboutir... Personne, donc, n'avait intérêt à faire foirer un mécanisme aussi bien huilé et lucratif.

Bolan leur jeta un regard appréciateur.

— Beau travail, les gars, leur dit-il en se levant.

Il consulta sa montre, vit qu'il était un peu plus de deux heures du matin.

— Peut-on savoir ce que vous avez en tête ? demanda un des jeunes.

La jeune femme lui envoya une grimace avant de se tourner vers Bolan.

— Tu le demandes, Eddy ?

Puis elle essaya comiquement d'imiter la voix de l'Exécuteur :

— « Il est temps que j'aille terminer le boulot. Restez tranquilles et ouvrez l'œil, ça ne va pas être de la tarte. »

Il y eut quelques rires, mais l'atmosphère était plutôt crispée. Danny McLean rafla les feuillets sur la table et les tendit à Bolan.

— Gardez ça. Vous en aurez peut-être besoin. Nous en avons une sauvegarde sur disque dur.

L'Exécuteur le remercia d'un regard puis tourna les talons, suivi par Tina qui l'accompagna dans le jardin.

— Quand voulez-vous que je rappelle Sam Benson ? lui demanda-t-elle.

Il lui répondit sèchement :

— Laissez tomber cette ordure. Ça ne donnera rien de ce côté.

— Je ne suis pas d'accord avec vous. Bon sang ! Nous avons réussi à ferrer le gros poisson et maintenant vous voudriez qu'on le laisse filer ?

Il soupira, songeant qu'elle risquait de n'en faire qu'à sa tête.

— O.K., appelez-le et essayez d'obtenir de lui quelque chose qui ressemble à un rendez-vous. Mais promettez-moi de me contacter tout de suite après et de ne prendre aucune initiative.

— Entendu.

— Ne faites rien avant l'aube.

— Pourquoi ?

— C'est psychologique. Pour l'instant, ils sont encore tous sur les nerfs, prêts à aboyer et mordre. Au petit matin, la tension se relâchera et ils deviendront plus vulnérables.

Sortant le téléphone portable de Maglione, il en effaça les données inscrites dans la mémoire avant de programmer deux nouveaux numéros. Celui de Sam Benson et le sien.

— Vous n'aurez qu'à afficher l'un ou l'autre à l'écran et à appuyer sur connexion, lui expliqua-t-il. Soyez prudente. Ne commettez pas la moindre erreur avec ce type et ne restez pas plus d'une minute en ligne, il ne laisserait pas passer l'occasion.

— Et vous, faites bien gaffe à vos os, rétorqua-t-elle alors qu'ils arrivaient près du Bronco. Je crois que quelqu'un d'autre vous l'a déjà

conseillé cette nuit, n'est-ce pas ?

Harold Brognola lui avait en effet prodigué ce conseil. Chez le super-flic de Washington, c'était devenu une routine, une phrase machinale, et Bolan lui répondait invariablement : « Pas de problème, Hal. »

Dans l'obscurité relative, il observa le beau visage aux traits un peu tendus et répliqua doucement :

— Merci, Tina. Relax, j'y vais en souplesse.

— Tu parles !

— Je reviendrai entier.

L'attrapant par les revers de son trench-coat, elle se hissa sur la pointe des pieds et lui déposa un baiser furtif sur les lèvres.

— Vous avez intérêt.

— Ne sortez pas.

— Grands dieux, non ! J'en ai eu assez pour cette nuit.

Il la quitta sans ajouter un mot et dirigea le Bronco vers la ville. Ce qu'il venait d'entendre l'encourageait à poursuivre la tâche qu'il était venu accomplir à Cincinnati, mais il lui manquait encore des éléments essentiels pour y parvenir.

Peut-être pourrait-il aller se renseigner chez certains pions qui mangeaient dans la main des *amici* ? Qui pouvait être mieux informé qu'eux, après tout ?

CHAPITRE XVI

Contrairement au lieutenant Mike O'Neil qui n'était en poste à Cincinnati que depuis deux mois, le sergent Callaghan était un vieux routier accoutumé à la pratique opérationnelle, et bien au courant des troubles affaires qui se déroulaient dans les coulisses de la cité. De retour au CPD, après l'alerte à Red Lion, les deux hommes avaient discuté de la situation et le sergent avait confirmé à O'Neil ses craintes quant à la compromission de certains policiers avec le Milieu de l'Ohio. Il s'agissait d'ailleurs beaucoup plus que de simples craintes. Pour plusieurs officiers de police, c'était une certitude.

Pour se faire une opinion personnelle, O'Neil avait voulu compulser certains dossiers stockés au CPD et classés sans suite. Il s'était rendu compte que des pages manquaient dans la plupart des classeurs ou que plusieurs de ceux-ci avaient purement et simplement disparu. Une recherche informatique sur la base de données de Columbus ne lui avait pas non plus permis de retrouver une trace cohérente de ces affaires. Celles-ci avaient pour la plupart été retirées des fichiers informatiques ou leur lecture rendue incompréhensible.

Et le lieutenant tout nouveau à Cincinnati avait été bien obligé de se rendre à l'évidence. Les procédures d'enregistrement juridique avaient été faussées, voire sabotées.

Bizarrement, au cours de sa consultation de l'ISPC à travers l'ordinateur de son bureau, il s'était aperçu que quelqu'un d'autre que lui faisait la même chose. Qui donc pouvait s'intéresser à ces affaires douteuses ? La réponse, évidemment, ne lui fut pas fournie et il décida de passer à une autre procédure d'information.

À ce stade, le fichier dont il demanda communication lui arriva avec une étonnante rapidité. Les yeux grands ouverts malgré la fatigue, le lieutenant fixa l'écran avec avidité et, à mesure que les lignes s'enchaînaient les unes aux autres, son visage reflétait l'incrédulité.

Rien que pour cette rubrique, plus de dix-sept pages-écran étaient consacrées au criminel le plus recherché par toutes les polices du pays. Le signalement détaillé de Mack Bolan était donné en termes précis et méthodiques ; malgré tout, O'Neil éprouvait beaucoup de peine à se faire une idée réelle sur l'apparence et la personnalité de l'individu. Il

y avait beaucoup trop de détails, d'éléments éparpillés et souvent contradictoires.

D'après ce qu'il venait de mémoriser, on pouvait imaginer Bolan à la fois comme un guerrier solitaire ayant perdu tout sens de la moralité, ou comme un aventurier possédant une chance extraordinaire qui lui permettait de survivre contre toute probabilité, ou encore comme une sorte d'illuminé qui se prenait pour un ange purificateur. Certains, par ailleurs, le voyaient comme un Robin des Bois moderne, défenseur des faibles et des opprimés. Les seuls éléments qui revenaient invariablement concernaient son modus operandi. Mack Bolan, en effet, apparaissait généralement de nuit et se retirait aussi soudainement qu'il était venu, laissant derrière lui mort et destruction dans les rangs du Crime Organisé.

Un inspecteur de police, qui avait eu affaire au « sujet » plusieurs années auparavant, avait même précisé dans un procès-verbal : « Il semble que Mack Bolan se confond avec la nuit, qu'il en fait partie intégrante. En tout cas, il possède un sens prodigieux du camouflage et sait se dissimuler mieux que quiconque. Moi-même il m'est arrivé de passer plusieurs fois à côté de lui sans le savoir. Ce n'est qu'après coup que j'ai eu conscience qu'il m'avait berné. »

Après avoir allumé une cigarette, O'Neil poursuivit la lecture du fichier. Les rapports opérationnels n'en finissaient pas, paraissaient s'étendre à l'infini et il en abandonna l'examen pour se référer uniquement à la fiche signalétique de l'Exécuteur.

Quand il eut terminé, il s'aperçut qu'il avait laissé deux cigarettes se consumer toutes seules dans un cendrier. Mais il n'en avait pas pour autant réussi à obtenir une image précise de celui que tout le monde appelait l'Exécuteur.

Quelques instants plus tard, le sergent Callagher passa la tête dans l'entrebâillement de son bureau.

— Alors, vous y voyez plus clair ? fit-il avec une pointe d'ironie.

— Tu parles ! répliqua O'Neil en se levant et se frottant les yeux. J'ai la sensation de marcher dans un marécage.

— Je vous avais prévenu. Un café, ça vous dit ?

— Dans deux minutes.

Il pianota des chiffres sur le téléphone interne, eut une brève conversation, puis raccrocha et resta pensif.

— Un problème ? s'enquit Callagher.

— Le capitaine Hollowayne me refuse la mise sous surveillance des suspects.

— Il a au moins un bon motif ?

— Manque d'effectifs.

— Ben voyons ! Il y a plus de trente agents qui pourraient être envoyés en surveillance au lieu de glander ici.

— Ce qui est... disons irritant, c'est qu'on m'ait fait attendre plus d'une heure et demie pour me donner cette réponse.

— Ne vous posez plus de questions, lieutenant, et vous n'aurez plus besoin d'attendre de réponse.

Ils quittèrent le bureau et se rendirent dans la grande salle d'ordres où se tenaient déjà une quinzaine de policiers en uniforme. O'Neil marcha jusqu'à la machine à boisson, glissa quelques pièces de monnaie et fit tomber deux gobelets de café dans le réceptacle.

À quelques mètres d'eux, un gros flic discourait au milieu d'un groupe de jeunes, faisant force gestes et parlant à voix forte.

— Écoutez-le pérorer ! souffla Callagher. Ce sale con leur prêche l'efficacité, le devoir et tout le bastringue, alors qu'il triple son salaire avec des pots-de-vin.

Un peu plus loin, un type en civil discutait avec un policier près du tableau où étaient accrochées les consignes opérationnelles.

— Vous le connaissez ? demanda O'Neil à Callagher.

— Qui ?

— Le grand type, là-bas, en costard gris, avec la moustache et la coupe en brosse.

— Jamais vu. Il a l'air plutôt réfrigérant, ça ne m'étonnerait pas que ce soit un agent du Bureau fédéral. Pourquoi n'allez-vous pas lui demander qui il est ?

Le lieutenant haussa les épaules. Il n'avait nullement envie d'aller engager la parlote avec un flic inconnu. Il en avait sa claque de cette nuit pleine de sous-entendus et de désillusions. Il était au bord de l'écœurement. Il but son café sans même s'en apercevoir, jeta le gobelet vide dans une poubelle en plastique et dit au sergent :

— Je me demande ce que ce drôle de gus est en train de faire en ce moment.

— De qui parlez-vous ?

— De Bolan. Il n'y a eu aucune autre alerte le concernant depuis l'affaire de Kettering. D'après ce que j'ai lu tout à l'heure, dès qu'il apparaît il fonctionne un peu comme une tornade, sans cesser de harceler les mafiosi. Vous ne croyez pas que c'est bizarre ?

— Non. Il est imprévisible. Parfois il opère plusieurs actions en quelques minutes et reste ensuite deux ou trois heures apparemment sans rien tenter. Peut-être qu'il prépare ses prochains coups. Mais je me pose quand même une question depuis quelques instants.

— Tiens donc ! ricana O'Neil. Vous attendez peut-être une réponse quelque part ?

— Non. Je m'interroge seulement. Et si Bolan n'avait rien à voir dans tout ça ? Supposons que quelqu'un ait intérêt à ce qu'on croie qu'il s'agit de lui.

— C'est vous qui dites ça, sergent ? Vous y croyez vraiment ?

— Non ! D'ailleurs, qui pourrait vouloir faire porter le chapeau à Bolan ?

— Eh bien, la mafia, par exemple, toujours en restant dans le jeu de vos suppositions. Diriger les soupçons vers ce type pourrait rendre service à de petits malins.

Là-bas, dans le fond de la salle, le grand flic était en train de s'éloigner. O'Neil s'approcha de l'officier de police avec lequel il avait discuté.

— Qui était-ce ? lui demanda-t-il.

— Un fédé.

— De l'antenne locale ?

— Pas du tout. Il débarque de Washington.

— Il vous a dit son nom ?

— Oui, un nom facile à retenir. Houston.

Le lieutenant avait la vague impression d'avoir déjà vu ce visage, mais le nom ne lui disait rien. Il y avait un tel défilé quotidien dans ces locaux que ça n'avait rien d'étonnant. Il hocha la tête d'un air entendu puis réintégra son bureau. Il s'y tenait depuis quelques instants, l'œil dans le vague et les pensées en effervescence, quand le téléphone sonna devant lui. Réprimant un sursaut, il tendit machinalement la main et plaça le combiné contre sa joue.

— Lieutenant O'Neil ? fit l'appareil.

O'Neil fut subitement en éveil, une impression bizarre s'incrystant en lui.

— Oui, à qui ai-je l'honneur ?

— Steve Houston, du département 127 à Washington.

— Je suis censé vous connaître ?

— Nous nous sommes entr'aperçus tout à l'heure dans la salle d'ordres.

— Peut-être. Vous êtes donc du Bureau fédéral ?

Le correspondant éluda la question, enchaînant sans transition :

— Il est nécessaire que nous nous rencontrions, lieutenant. Pouvez-vous vous libérer immédiatement ?

— Eh bien, pourquoi voulez-vous que...

— C'est très important. Et urgent.

— Dans ce cas, pourquoi n'êtes-vous pas venu me parler tout à l'heure ?

— Trop dangereux. Vos murs ont des oreilles, vous devriez le savoir.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Ne faites pas le naïf, ricana l'interlocuteur. Vous savez très bien ce qu'il en est.

— Dites-moi au moins de quel sujet vous voulez que nous parlions.

— Des opérations de cette nuit. J'ai des éléments à vous communiquer. Vous avez une voiture personnelle ?

— Bien sûr, mais...

— Je vous attends dans cinq minutes à l'angle de Spring Grove Avenue et de Vine Street. Ne perdez pas de temps.

— J'ai besoin de plus de cinq minutes pour aller à Spring Grove. Écoutez, ça ne...

Le lieutenant s'interrompit d'un coup. L'autre ne l'écoutait plus. Il avait accroché.

— Nom de Dieu ! jura-t-il. Qu'est-ce que c'est que ce turbin ?

Il se posait la question mais savait très bien qu'au fond de lui il possédait déjà la réponse. Une réponse à laquelle il ne voulait pas croire.

CHAPITRE XVII

Il fallut au policier moins de cinq minutes pour rallier le croisement de Spring Grove et de Vine Street. À peine venait-il d'arrêter sa voiture contre un trottoir qu'il aperçut dans son rétroviseur la masse sombre d'un véhicule tout-terrain venant s'immobiliser à quelques mètres derrière lui. Il y eut trois brefs appels de phares puis une portière s'ouvrit sur le côté droit.

O'Neil comprit l'invite. La main posée sur la crosse de son .38 Spécial, sur sa hanche, il mit pied à terre et marcha jusqu'au 4x4. Une silhouette imposante se tenait derrière le volant, parfaitement immobile. Surmontant une dernière hésitation, O'Neil grimpa sur le siège passager.

— Cool, lieutenant. Je n'ai pas l'intention de vous sauter dessus.

La voix était froide mais avec des intonations amicales. O'Neil prit sa respiration.

— Je suppose que Houston n'est pas votre vrai nom, commença-t-il. Est-ce que je me trompe ?

— Non, vous ne vous trompez pas.

Loin dans la rue, un véhicule vira dans une rue perpendiculaire et le faisceau de ses phares éclaira brièvement le visage du soi-disant agent fédéral. C'était bien l'homme que l'officier de police avait aperçu plus tôt dans les locaux du CPD, mais sans les moustaches.

— Ai-je droit à une seconde question ? fit O'Neil aigrement.

— Bien sûr.

— Vous êtes Bolan ?

— Ouais.

Il soupira.

— Vous êtes du genre culotté.

Bolan rigola.

— Entrer chez vous n'a rien de difficile. En ressortir non plus.

— Mais en ce moment vous vous jetez dans la gueule du loup. C'est de l'inconscience ou quoi ?

— Vous n'êtes pas le loup. Et je suis certain que vous ne tenterez rien contre moi avant d'entendre ce que j'ai à vous dire.

— Bon, que voulez-vous exactement ?

— Rien. Je vous offre quelque chose au contraire.

Une enveloppe en papier Kraft tomba sur les genoux du flic qui s'en empara machinalement.

— Je vous conseille de lire ça à tête reposée et loin des gens dont vous n'êtes pas absolument sûr.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des documents qui vous permettront de diriger vos recherches vers les hommes de paille de la mafia à Cincinnati. Ça concerne aussi Columbus et Cleveland. Il ne s'agit pas de preuves, mais d'éléments de conviction. À partir de là, si vous vous accrochez un tant soit peu, vous pourrez remonter la filière et assainir votre ville.

— Comment vous êtes-vous procuré ces documents ?

— Ce n'est pas moi qui les ai obtenus, mais des gens pour qui la recherche de la vérité est une nécessité. Là n'est d'ailleurs pas la question. Ce qui compte, c'est que vous puissiez foutre tous ces vendus sous les verrous.

— Vous semblez parler des intermédiaires, des hommes de paille, pas des gros mafiosi.

— Eux, je m'en charge.

— En les assassinant ?

— En les supprimant. Mais qu'importent les termes ? Essayez de nettoyer le reste.

O'Neil glissa une cigarette entre ses lèvres et fit claquer son briquet. Une nouvelle fois, il tenta d'observer le visage de l'homme assis à côté de lui, mais ne réussit qu'à s'éblouir. Tout ce qu'il vit, fut l'éclat d'un regard d'acier le temps d'une seconde.

— Pourquoi ? demanda-t-il. Pourquoi me refiler ces indications ?

— Parce que j'ai entendu dire que vous êtes un flic honnête. Et au cas où il m'arriverait une grosse tuile, j'ai l'espoir que vous feriez en sorte d'aller plus loin que les intermédiaires.

— Vous ne connaissez rien de moi.

— Suffisamment pour risquer de vous faire confiance. Même si nous n'utilisons pas les mêmes méthodes, nous sommes du même bord.

— Vous le croyez vraiment ?

— Je ne le crois pas, j'en suis certain.

Il tira une grosse bouffée de sa cigarette.

— Qu'est-ce qui vous fait galoper comme ça, Bolan ?

— La pourriture, lieutenant. Mes tripes se tordent quand je pense à tous ces salopards qui bouffent la société. Les *amici* n'ont jamais rien construit. Ils détruisent ou contaminent tout ce qu'ils touchent.

— Il en a toujours été ainsi.

— Sans doute. Ça ne signifie pas pour autant qu'on ne doit rien faire.

— Oui, je sais. Je comprends ce que vous voulez dire, Bolan. Au fait, savez-vous qui est Paul Delcroix ?

— Vous parlez sans doute de Paolo Dellacroce, le correspondant local de la *Commissione* ?

— Oui. J'ai l'impression que vous en savez beaucoup plus que moi.

— Détrompez-vous, lieutenant, j'ignore où ce type crèche.

— Il a une boîte de nuit à Silver Grove, en bordure de l'Ohio. Ça s'appelle Last Blue Angel. Et aussi une somptueuse propriété au 835 Taylor Road. C'est lui qui distribue aux intermédiaires le fric destiné à certains agents de police. Je vais sans aucun doute passer pour un con à vos yeux, mais il y a à peine deux heures j'ignorais encore ce... ce détail. Je vous avoue que ça m'a donné envie de vomir. Heu, n'en déduisez pas pour autant que tous les flics de Cincinnati sont pourris.

Bolan eut un petit rire dans l'obscurité. Il tapota la grosse enveloppe.

— Vous trouverez dans ces documents des indications relatives à l'approvisionnement occulte des comptes bancaires de plusieurs flics de chez vous. Ces comptes sont ouverts sous des noms bidons, mais vous remonterez facilement la piste. Vous y découvrirez également des informations précises sur certains notables ainsi que de hauts fonctionnaires, sur leur implication avec le Milieu de l'Ohio. Voilà. Maintenant, je ne veux pas vous retarder, lieutenant.

— Vous voulez rire ? ricana O'Neil. Je suis la dix-septième roue du carrosse, au CPD. Je fais acte de présence, mais c'est exactement comme si je n'y étais pas. Alors, je n'ai pas du tout l'impression de perdre mon temps avec vous.

— Vous n'allez donc pas me passer les menottes ?

— Ne me tentez pas trop ! fit le flic d'un ton bourru.

Puis il eut un petit rire saccadé.

— O.K., Bolan. Je ne vous ai jamais rencontré, je ne vous ai jamais parlé et vous ne m'avez rien remis. D'accord ?

— C'est bien ainsi que je comprends la situation.

Ouvrant sa portière pour descendre, le flic du CPD demanda :

— À Red Lion, c'était vous, bien sûr ?

Bolan rétorqua :

— Qu'en pensez-vous ?

— Allez vous faire voir !

— C'est bien mon intention.

— Ciao. Et, heu, bonne chance !

— Merci, fit l'Exécuteur en lançant le moteur du Bronco.

Merci ? De quoi, grands dieux ? songea Mike O'Neil en reprenant place au volant de sa voiture. Ce sacré bon Dieu de type lui collait dans la main un paquet de renseignements qu'il n'aurait jamais réussi à obtenir tout seul, et en plus de ça il lui disait merci !

Quel genre d'homme était véritablement Mack Bolan ? Rien de ce qu'il avait lu dans les rapports informatiques ne correspondait à la réalité.

Pour n'importe quel flic, le nom de Mack Bolan était synonyme de criminalité. Le devoir du lieutenant Mike O'Neil était donc de l'appréhender. Mais, au lieu de cela, il s'était rendu à son invitation, l'avait écouté et quitté ensuite comme un bon vieux copain.

Drôle de situation pour un flic nouveau venu à Cincinnati !

CHAPITRE XVIII

Ils étaient quatre dans le grand salon meublé en style rococo. Quatre grosses légumes de la mafia qui discutaient âprement pour décider d'une ligne de conduite à appliquer par rapport aux événements. Marco le Braque Ambrosi, selon son habitude, avait enfoncé son corps pachydermique dans un fauteuil et fixait le beau Nick Leggio de ses yeux porcins. Celui-ci se tenait debout, dans une position avantageuse, appuyé à la plaque de marbre d'une cheminée. Assis de l'autre côté d'un guéridon, il y avait Giorgio Parini, le boss de Columbus pour tout ce qui touchait à la came. C'était un homme d'une quarantaine d'années au visage basané et au regard dur.

Et, tout au fond de la pièce, Tony Caldara suivait la discussion sans y participer. Son visage au profil de vautour n'avait aucune expression, mais les autres, qui le connaissaient bien, sentaient que « l'Affreux » était en train de faire travailler sa cervelle à plein régime.

— Si je comprends bien, tu es en train de nous dire qu'il faut rester les bras croisés ? fit Leggio à l'adresse de Parini.

— Non, t'as rien compris ! rétorqua celui-ci hochant la tête avec irritation. Je vous ai simplement fait part de ce qu'en pensent nos amis de New York. Ils ne tiennent pas à ce qu'il y ait du grabuge ici, c'est une région bien tranquille qu'ils veulent conserver en l'état. Ça ne veut pas dire qu'il ne faut rien faire.

— Moi, j'ai l'impression que tu parles pour ne rien dire, Giorgio. Et je crois que tu ne veux pas te mettre dans la tête que c'est la Grande Pute qui nous a piqué notre oseille. Qu'est-ce qu'il te faut pour te convaincre ? Que ce salaud pointe son tarin de merde ici et nous éternue sa vacherie à la gueule ?

— C'est pas parce que deux ou trois flics croient qu'il s'agit de Bolan qu'on doit commencer à paniquer.

Le Braque intervint :

— Ne dis pas n'importe quoi, Giorgio. Personne ne panique. Moi aussi je pensais comme toi quand tout ce cirque a commencé. Ça ne faisait pas de doute qu'il y avait un enculé chez nous qu'était en train de nous repasser. Mais je me gourais. Au sujet des poulets, c'est plus une hypothèse. Ils ont trouvé des putains d'indices qui ramènent toute

la sauce sur Bolan. Et puis, à part lui, je ne vois pas qui serait assez dingue pour tenter une opération de ce genre.

Parini marqua une hésitation, mal convaincu.

— Admettons que ce soit lui, qu'est-ce que ça change ?

— Qu'est-ce que ça change ? cracha Leggio. Faudrait laisser le pognon foutre le camp sans réagir ?

— Vous perdez votre temps à discuter dans le vide, fit une voix caverneuse.

Tout le monde se tourna vers Tony Caldara qui était resté silencieux depuis plus de cinq minutes, comme si la discussion ne l'intéressait pas.

— On t'écoute, Tony. C'est toi qui es le plus qualifié d'entre nous pour dire ce qu'il faut faire.

L'Affreux émit un petit ricanement de hyène et toisa les trois autres avant de commencer :

— Vous devriez savoir qu'on dispose d'un peu plus de trente gars qui sont prêts à intervenir. Par ailleurs, nous en avons déjà dix branchés sur une opération spéciale. Nous savons que le petit con de David Rosa n'a pas pu monter le coup tout seul mais qu'il a été utilisé. Et aussi que cette fille, cette Tina Machinchouette, va rappeler Sam pour arranger une rencontre avec lui.

— Oui, on en a déjà discuté, mais c'est pas quelque chose de certain.

— Sois pas pessimiste, Giorgio. Si tu veux mon avis, elle non plus ne roule pas pour son propre compte. Il y a quelqu'un derrière elle qui la pousse à tenter une grosse arnaque dont on pourrait faire les frais.

— J'croisais qu'on avait déjà eu droit à la grosse arnaque ? ricana le caïd de Colombus.

— Continue de réfléchir comme ça et tu vas gagner le gros lot ! gloussa l'Affreux.

Il marqua une pause, observa les visages tendus des autres. Ce fut encore Parini qui fit la relance :

— Attends un peu. Est-ce que tu penses vraiment que c'est Bolan ? T'es certain de ça ?

— Ceux qui n'y croient pas feraient bien de changer d'avis, parce que ça risque de nous coûter près de cent millions de dollars.

— Et, bien sûr, tu as une idée sur la façon de remettre la main sur le blé ?

— Eh oui, Giorgio !

Caldara prit tout son temps pour allumer un petit cigare.

— On peut savoir ? demanda Ambrosi.

— La fille. C'est elle la charnière qui va nous permettre de remonter jusqu'à l'ordure.

Leggio objecta :

— Et si elle ne rappelle pas Sam ?

— Tu peux parier qu'elle le fera, tu seras sûr de gagner. Pourquoi crois-tu que Bolan lui fait faire ça ?

— Pour brouiller les pistes ?

— Tu n'y es pas. J'ai étudié le comportement de cet enculé de mec, Giorgio. Je sais comment il s'y prend pour rouler tout le monde et se tirer ensuite tranquillement sur la pointe des pieds. Je sais aussi ce qu'il a dans la tête.

— On t'écoute, fit l'obèse.

— Bolan a notre pognon, vous pouvez en être tous convaincus. Mais pour lui, c'est pas suffisant. C'est nous qu'il veut.

— Alors ce mec est complètement givré ! s'exclama Parini. Avec tout ce fric, n'importe qui se tirerait le plus vite possible. C'est pour ça que je crois bien qu'on peut faire notre deuil du pognon !

— Tu te trompes, Giorgio. Il ne réfléchit pas comme n'importe qui. Il ne pense pas comme toi ni comme aucun d'entre nous. Il se fout de la grosse cagnotte qu'il nous a fauchée. Dis-toi que quand il a besoin de blé, il le prend chez nous, et je te jure que ça ne me fait pas plaisir de dire ça, mais jusqu'ici il nous a toujours baisé la gueule avec facilité et sans que personne ne puisse s'y opposer.

— Tout ça ne nous dit pas ce que tu crois qu'il va faire maintenant !

— Soyez certains qu'il est déjà en train d'essayer de nous repérer. Et c'est là que nous allons renverser les rôles. Il nous balance la gonze dans les pattes ? O.K., utilisons-la.

Giorgio Parini écarta les mains devant lui.

— Mais comment ?

— On vient de brancher quelqu'un sur la question. Un gars qui connaît parfaitement les techniques de repérage radio et de téléphone. Et si par chance la nana ou Bolan le fumier utilisent le portable qu'ils ont piqué à Joss, ce sera encore plus facile. Il est équipé d'une puce spéciale qui permet de le repérer en quelques secondes. Dès qu'il y aura un résultat, le commando des dix mecs interviendra, et on lâchera les autres tout de suite derrière.

— On peut savoir qui est ce mec ? questionna Parini.

— Cherchez pas à en savoir trop. Tout ce que je peux vous dire,

c'est que c'est un ancien de Langley et qu'il est super-efficace.

— La CIA ! siffla Leggio. Es-tu sûr au moins qu'il ne va pas nous faire un enfant dans le dos ? Ces gus sont du genre plutôt tordu.

— Aucun risque, on le tient par les couilles. Il aime les petits garçons.

— Putain ! Un pédophile, manquait plus que ça !

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

Leggio haussa les épaules.

— J'aime pas ça. Bon, je pense que tout le monde a pigé ton exposé, Tony. Ce qui m'ennuie, c'est le risque que la grande enflure réussisse à nous localiser pour de bon.

— Impossible. Sam Benson n'est pas localisable, la fréquence de son portable est codée.

— Bon. Mais on pourrait peut-être accélérer les choses, non ? Pourquoi Sam n'appellerait-il pas la gonzesse ?

— Parce que si c'est lui qui lui balance le coup de fil, ça ne marchera pas. Il faut que ce soit elle qui appelle pour qu'on puisse la repérer. Cherche pas à comprendre, c'est une histoire de technique.

— J'espère que tu ne te trompes pas, Tony, fit Ambrosi, que ça se passera comme tu dis. Parce qu'autrement, ce sera pas facile d'expliquer ça à ceux de New York.

— Je les emmerde ! éructa méchamment Parini. C'est notre fric, pas le leur.

Une sonnerie de téléphone retentit dans la grande pièce et la discussion cessa d'un coup. Leggio alla décrocher. Il écouta, grogna un acquiescement, posa quelques questions brèves, puis raccrocha et déclara :

— C'était le mec que nous avons à la Préfecture. Il nous prévient qu'une fusillade vient d'avoir lieu à Plain-Ville. D'après lui, ça a duré moins d'une minute mais il y a cinq morts sur le carreau. Le proprio de la baraque attaquée est un certain Doug Lenco. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

— Il est de chez nous, répliqua Ambrosi. C'est un revendeur local.

— Merde !

— Il paraît qu'il a pris une bastos en pleine poire et c'est pareil pour ses hommes, si vous voyez ce que je veux dire.

Ils se regardèrent tous en silence, puis Tony l'Affreux lâcha :

— Est-ce que quelqu'un a encore un doute, maintenant ?

CHAPITRE XIX

L'Exécuteur filait bon train sur le Highway 275 en direction du nord. Un quart d'heure plus tôt, il avait blitzé la propriété d'un mafioso de moyenne importance, un dealer dont le territoire s'étendait de Montgomery à Sirver Grove, en bordure du Fleuve Ohio. L'attaque n'avait duré qu'une trentaine de secondes durant lesquelles il avait mitraillé cette infecte baraque plantée au milieu d'un beau parc, à Plain-Ville. Comme à Red Lion, il avait utilisé la grosse carabine Weatherby Mark IV après avoir fait exploser une grenade pour réveiller les occupants des lieux.

Ce n'était qu'un début. Fidèle à une tactique largement éprouvée, il avait commencé à harceler les *amici* pour les obliger à réagir, à bouger et à commettre d'éventuelles erreurs.

Se tenant à l'écoute des fréquences d'alerte qu'il avait notées dans les locaux du CPD, Bolan savait comment éviter les patrouilles de police et les barrages. Ce fut donc sans inconvénient qu'il déboucha dans Sharon ville et s'orienta pour trouver son prochain objectif.

C'était un bungalow situé presque en bordure du lac Sharon à l'orée d'une forêt de pins. Un joli coin qui aurait été parfait pour y passer quelques jours de tranquillité et de repos, dans lequel le guerrier décida de semer une bruyante et mortelle perturbation.

Plusieurs fenêtres étaient éclairées dans la façade et un soldat de la mafia montait la garde sans grande conviction, assis sur une souche à quelques mètres de la porte d'entrée. Il mourut en quelques secondes et sans pouvoir proférer le moindre cri, un garrot s'enfonçant impitoyablement dans les chairs de son cou.

Ensuite, l'Exécuteur fit sauter la porte d'entrée d'une grenade offensive, tirant brutalement de leur engourdissement trois gardes chargés d'assurer la sécurité à l'intérieur des lieux. Ceux-ci eurent à peine le temps d'apercevoir leur agresseur et furent cisailés par une rafale de pistolet-mitrailleur qui les replongea dans un sommeil définitif.

Surpris par le vacarme, le maître des lieux lâcha brusquement le téléphone dans lequel il était en train de parler et se précipita pour tenter de saisir une arme. Lui aussi fut criblé de plusieurs balles Parabellum et s'effondra à la renverse dans un flot de sang.

Cette dernière victime se nommait Joe Marcus et était un ancien buteur du port de Cleveland qui s'était réfugié à Cincinnati où il était devenu proxénète.

Bolan prit le téléphone qui pendait au bout de son fil et écouta.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette merde ? s'égosillait quelqu'un dans l'appareil. Qu'est-ce qui se passe, Joe ? Réponds !

— C'est pas Joe. Je l'ai rectifié, lui et ses hommes.

— Nom de Dieu ! Qui est l'enfant de pute de merde au bout du fil ?

— Bolan ! répondit Bolan en rigolant. Dites aux grosses têtes que je me rapproche d'eux.

Il pulvérisa ensuite le téléphone d'une balle de 9 mm, largua deux grenades incendiaires dans les lieux et s'éloigna aussitôt sans se retourner.

Il avait été aussi bruyant que possible en la circonstance. Conscient des risques qu'il encourait à mesure qu'il accomplissait ses blitz, il espérait concentrer les effectifs policiers et ceux de la vermine mafieuse sur cette région en bordure de Cincinnati.

Rapidement mais sans précipitation, il rejoignit Springdale, au nord de la cité, croisant deux véhicules de police lancés à pleine vitesse sur le Highway 275 et sirènes hurlantes. Douze minutes plus tard, Bolan stoppa doucement le Bronco dans l'ensemble résidentiel de Green Hills. D'après ce qu'il avait appris en écoutant les fréquences des flics, ceux-ci n'avaient pas installé de postes de surveillance ni de barrages dans cette zone. Par contre, c'était l'un des points névralgiques de l'organisation mafieuse et l'Exécuteur pouvait compter sur la présence d'équipes de protection rapprochée. En effet, c'était à Green Hills que logeait Max Friendberg, un caïd de la toute-puissante mafia juive récemment implantée dans la région des grands lacs.

Friendberg avait passé l'essentiel de sa vie à courir le monde, orchestrant ici et là meurtres et assassinats dans la plus parfaite impunité pour le compte du Crime Organisé. Trois ans auparavant, en Europe, il avait raté un contrat de meurtre et avait été contraint de s'enfuir pour échapper à la police. Après deux ans de mise au vert à Tel-Aviv, Friendberg était venu planquer ses fesses dans l'Ohio sous un nom différent : Greg Brady. Toutes les précautions avaient été prises pour qu'il demeure dans l'oubli de ses agissements passés, ce qui ne l'empêchait pas de continuer à monter des opérations extrêmement juteuses sous la protection de la mafia sicilo-américaine.

L'Exécuteur savait qui était en réalité celui qui se faisait appeler Greg Brady et où il tenait ses assises. Une note informatique contenant

l'essentiel de son pedigree figurait au fichier central du FBI.

Le secteur résidentiel était constitué de cinq rangées de bâtisses à trois ou quatre niveaux entourés d'espaces verts. Les quartiers de Max Friendberg occupaient tout un immeuble en bordure de la résidence.

En bas, à l'arrêt dans une zone d'ombre entre deux lampadaires, il y avait une Buick dont les vitres couvertes de buée témoignaient qu'elle était occupée. Une alerte générale avait été passée ; la mafia se protégeait tous azimuts et, d'après sa position stratégique, on aurait pu s'imaginer que les hommes en attente dans le véhicule constituaient l'unique équipe chargée de la sécurité de l'immeuble.

Par prudence, l'Exécuteur s'obligea à une observation attentive, utilisant pour ce faire un système de vision nocturne Startron. Il s'en félicita, découvrant également la présence de deux hommes dans l'encadrement sombre d'une porte de service sur un côté de l'immeuble. Un autre encore se tenait immobile contre la façade arrière, abritant la lueur d'une cigarette dans sa main recourbée.

Tapi dans l'obscurité, Bolan effectua un mouvement circulaire pour se rapprocher du garde solitaire, lui octroya une balle silencieuse de 9 mm dans la tempe avant de s'occuper des deux sentinelles devant la porte. Ceux-là connurent le même sort, à cette différence près que l'un d'eux réussit à émettre un petit « couac » avant de mourir. Il portait un trench-coat semblable à celui de l'Exécuteur ainsi qu'un chapeau en feutre.

Bolan se coiffa du chapeau qu'il rabattit sur son front et sortit de l'ombre du bâtiment, se dirigeant en droite ligne vers la Buick. Il l'atteignit de trois-quarts arrière et frappa carrément deux petits coups contre une vitre embuée. Une paire d'yeux l'examina à travers le carreau sommairement essuyé. Puis la vitre s'abaissa, mue par un mécanisme électrique.

— Qu'est-ce que tu veux, Bob ? fit le type dans l'habitacle. Pourquoi t'es pas resté en planque ?

Bolan s'était placé à contre-jour derrière la lumière jaune d'un lampadaire à bonne distance, et l'autre ne pouvait observer son visage. Au volant, un mafioso au visage ascétique profita de l'intermède pour allumer une cigarette qui révéla fugacement un troisième passager à l'arrière, un costaud au visage bestial. Celui-là fut le premier à réagir, poussé sans doute par un instinct quasi animal.

— Hé, on dirait... Putain, c'est pas Bob !

Il fut aussi le premier à écoper. Traversée par une balle Parabellum, sa grosse tête de bull-dog dodelina de droite à gauche dans une expression d'ahurissement total. Moins d'une seconde plus tard, les deux autres mafiosi s'effondraient comme des tas de chiffons

sur leurs sièges dans un ensemble touchant.

L'Exécuteur alla récupérer un fusil d'assaut Heckler & Koch qu'il avait déposé à l'abri d'une haie avant de s'occuper des sentinelles. L'arme était munie d'un silencieux intégré très efficace et tirait des balles de 9 mm à la cadence de 800 coups à la minute.

Avant de poursuivre, il sortit son téléphone portable et composa le numéro de Sam le Collecteur. Le mafioso ambulant avait sans aucun doute son appareil sous la main car il répondit immédiatement :

— Ouais. Qui est-ce ?

Le ton était nerveux et grinçant. Bolan prit le contre-pied :

— Comment ça va, Sam ?

— Qui parle ?

— C'est moi.

— J'ai pas envie de me casser la tête, allongez-vous ou allez vous faire foutre.

— Tu veux vraiment que j'aille me faire foutre, Sammy ? répondit l'Exécuteur.

Un temps mort passa, puis :

— Bolan ?

— Ouais. T'as pas la cervelle très rapide. C'est le stress ?

— N'essaie pas de te foutre de ma gueule, Bolan, ça te servira à rien. On t'aura.

— Ça m'étonnerait.

— Pourquoi est-ce que tu m'appelles ?

— Tu as envie de savoir où je suis en ce moment, pas vrai ?

— J'en ai rien à cirer !

— Quelle bonne blague ! Je suis sûr que tu as branché un truc pour essayer de me localiser.

— Pas la peine, grogna le Collecteur.

Puis, d'une voix radoucie :

— Eh bien... Dis-moi, on pourrait peut-être s'entendre toi et moi ?

— Sur quelle base ?

— Je sais que tu as le pognon. Est-ce que je me trompe ?

— Peut-être pas.

— Alors voilà ce que je te propose... On partage, fifty-fifty, et je me débrouille pour que tout le monde te laisse te tirer tranquillement de la région.

— Tu me prends pour un con, Sammy ? rigola Bolan.

— Crois ce que tu veux, je suis sincère.

— Attends un peu, je te rappelle.

L'Exécuteur avait les yeux rivés sur sa montre-chrono. Il coupa brusquement la communication puis recomposa le numéro de Benson qui prit aussitôt la ligne.

— À quoi tu joues, Bolan ?

— À t'empêcher de me réparer, Sam.

— T'as vraiment pas confiance !

Bolan eut un petit rire ironique.

— Je devrais ?

— C'est sérieux, ce que je te propose.

— Tes potes me laisseraient donc filer en douce ?

— Ils ne sont pas obligés de savoir qu'on passe un accord.

— Et les flics ? Comment tu résouds le problème ?

— Y a pas de problème de ce côté non plus, grasseilla Benson.

— Ouais, je vois. Toi et tes copains, vous tenez bien vos ouailles. Maintenant, c'est à toi d'écouter ce que j'ai à te dire, Sammy. J'ai déjà démolé deux taules de tes petits potes, tu as dû en avoir quelques échos. Des minables mais ce n'est qu'un début. Maintenant je vais continuer de leur cogner dessus et je vais remonter jusqu'à toi et tes potes. Qu'est-ce que tu en penses ?

Un souffle rauque passa dans l'appareil.

— J pense que t'es complètement fêlé. T'as aucune chance, Bolan. Bordel de merde ! Arrangeons un rendez-vous et parlons.

— C'est ça, mon vieux, on se fait une bouffe et on discute, ricana l'Exécuteur. À bientôt.

Il coupa la communication. Puis, franchissant la trentaine de mètres qui le séparait de la porte principale de l'immeuble, il en fit sauter la serrure d'une ogive silencieuse. La suite se passa dans un silence relatif mais avec une sauvagerie inouïe.

CHAPITRE XX

La porte d'un appartement venait de s'entrebâiller au fond du hall, laissant dépasser une tête hirsute. Celle-ci disparut, rejetée en arrière par une courte rafale tirée avec le H & K, tandis que Bolan bondissait pour se jeter de tout son poids sur le battant qui heurta brutalement le corps ensanglanté.

À l'intérieur, deux autres mafiosi étaient en train de somnoler sur un canapé. En entendant le vacarme occasionné par le cadavre qui s'effondrait en travers d'une table, ils sursautèrent violemment et bondirent sur leurs pieds pour s'emparer de leurs armes. Une fraction de seconde plus tard, une mortelle giclée de 9 mm les faucha et les allongea pour le compte sur la moquette. Bolan visita l'appartement sans découvrir d'autres défenseurs. En fait, il s'agissait d'une sorte de corps de garde. Le reste du rez-de-chaussée servait d'entrepôt pour toutes sortes de marchandises entassées pêle-mêle.

Le premier étage abritait des bureaux vides dont la porte d'entrée n'était pas verrouillée. Une petite plaque en laiton fixée sur le battant indiquait : Brady Import-Export Trading. Une couverture sociale pour l'ordure en chef qui occupait l'immeuble. Le palier du second ne comportait qu'une seule et large porte que l'Exécuteur ouvrit de la même façon que les autres, fonçant tout de suite après dans un vaste appartement puant le luxe de mauvais goût.

Bolan trouva Max Friendberg dans une chambre tout au fond d'un couloir. L'ex-tueur était en train de dormir dans un immense lit à baldaquin également occupé par une fille aux seins énormes qui avait rejeté les draps jusqu'à ses pieds. Il la tira du lit sans ménagement.

— Dehors, lui ordonna-t-il. Barrez-vous.

Friendberg s'éveilla une fraction de seconde plus tard et réagit à une vitesse surprenante. Glissant la main sous son oreiller, il en sortit un Colt .45 qu'il tenta de braquer tout en bondissant hors des draps. Avant même que ses pieds aient touché le sol, Bolan lui porta un fulgurant atēmi sur le poignet. La main armée s'ouvrit sous la douleur et le .45 tomba par terre.

La fille roulait des yeux paniqués. C'était vraisemblablement une prostituée.

— Vous avez entendu ? répéta Bolan à son intention. Ramassez vos nichons et cassez-vous.

Elle fit un drôle de petit bruit, moitié sanglot, moitié gloussement, puis se baissa pour rafler ses vêtements éparpillés sur la moquette. L'Exécuteur surveilla son départ du coin de l'œil. Dès que la porte se fut refermée derrière elle, il questionna :

— Je vais te poser une question, Max. Une seule. Où se planquent Marco le Braque et Tony l'Affreux ?

L'autre le regarda fixement, la lèvre supérieure retroussée en un rictus haineux.

— C'est toi, Bolan ? lâcha-t-il d'une voix sifflante. D'habitude, il paraît que tu portes une combinaison noire. T'as plus le rond ?

Ce type était aussi froid et mauvais qu'un serpent à sonnette. Bolan eut la conviction qu'il n'en tirerait rien.

— Tu préfères crever ?

— Tu vas quand même pas tirer sur un homme désarmé !

— Toi un homme ?

— Va te faire mettre, enculé ! cracha Friendberg.

— Vas-y toi-même, répliqua l'Exécuteur en expédiant une courte rafale chuintante dans la face congestionnée par la haine.

Il observa froidement la chute du corps, plaça une médaille de tireur d'élite dans la main de Friendberg, redescendit les deux étages de l'immeuble et disparut dans la nuit froide. Trois minutes plus tard, il roulait à bord de son 4x4 dans Winton Road en direction du sud, se rapprochant de sa prochaine cible.

Par cette première série d'attaques-éclair, l'Exécuteur voulait démontrer aux *amici* qu'ils n'étaient nullement à l'abri de ses coups malgré toutes leurs précautions, et leur donner l'avant-goût amer de ce qui les attendait. En même temps, bien sûr, il diminuait leurs forces tant par les coupes claires qu'il opérait que par la crainte qui s'emparait des soldats de la mafia.

À 4 h 15 du matin, il fit stopper le Bronco à l'amorce d'un terrain vague, dans Montfort Heights.

Otant le trench-coat qu'il portait par-dessus sa combinaison noire, il s'équipa de nouveau du H & K ainsi que de son sinistre Beretta, glissa dans plusieurs poches des chargeurs de rechange pour les deux armes et fixa un poignard de combat à son ceinturon.

Après avoir traversé le terrain vague, l'Exécuteur déboucha dans une petite zone industrielle et se dirigea vers une bâtisse recelant une société sous contrôle de la mafia. Les lieux étaient inoccupés et il n'eut aucune peine à placer trois charges de C-4 qui explosèrent cinq

minutes après son départ, envoyant la société véreuse en mille morceaux dans l'atmosphère.

Puis ce fut au tour d'une boîte de nuit appartenant à un maquereau de Grøesbeck de recevoir la visite de l'Exécuteur. Il n'y avait plus qu'une demi-douzaine de clients dans la salle enfumée au sous-sol, des hommes d'âge mûr qui venaient chercher en ces lieux miteux un peu de chaleur humaine et de sexe facile. Quelques « hôtesse » défraîchies se laissaient peloter en roucoulant, faisant semblant de boire le mauvais champagne offert par les clients et payé un prix exorbitant. Une musique d'ambiance chuintait à travers des haut-parleurs camouflés.

Utilisant cette fois encore le Beretta silencieux comme sésame, Bolan pénétra dans les lieux et s'approcha du comptoir derrière lequel un barman bâillait en regardant sa montre.

— Ben Lucasi, annonça-t-il d'une voix d'outre-tombe.

Le type ensommeillé fixa avec incrédulité le sinistre harnachement, reçut l'impact du regard d'acier et balbutia :

— Co... co... comment ? Que... qui...

— J'ai dit Ben Lucasi.

— Il... il est là... là-haut, répliqua le barman en lançant un regard vers une porte au fond de la salle.

— Appelle-le. Tout de suite.

— Oui, oui... Tout de suite, oui.

Nerveusement, il se retourna vers le fond du comptoir et appuya sur la touche d'un Interphone.

— M'sieur Lucasi ?

Dans la salle, les conversations avaient cessé et l'on n'entendait plus que la musique qui se voulait langoureuse.

— M'sieur Lucasi ! répéta-t-il. Il y a quelqu'un ici qui veut vous parler.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je veux parler à personne.

— Dis-lui que c'est de la part de Nick, dit Bolan. Dis-lui qu'il descende tout de suite.

Le message fut transmis sans délai. Tout de suite après, une balle tirée à travers le silencieux pulvérisa l'interphone.

Bolan savait que Lucasi ne tomberait pas dans le panneau. Comme toutes les crapules qui dépendaient de près ou de loin du système mafieux à Cincinnati, il avait été alerté et se tenait évidemment sur ses gardes.

— T'as pas intérêt à remuer un cil, conseilla-t-il au barman.

Après un regard circulaire dans la salle, il délaissa les prostituées atterrées et les clients stupéfaits, remonta à l'air libre et contourna rapidement l'immeuble minable. Il sut qu'il ne s'était pas trompé en arrivant à l'angle d'une petite rue adjacente, entendant presque aussitôt le bruit d'un moteur qu'on venait de lancer. Là-bas, à une vingtaine de mètres, un type avait pris place au volant d'une Transam blanche et faisait des signes d'impatience à l'adresse de deux autres qui venaient de déboucher dans la rue, l'un tenant un revolver à la main. Les rats désertaient le navire.

— Ben ! fit Bolan, haussant à peine la voix.

Dans la nuit, la syllabe claqua cependant comme un coup de fouet et l'un des deux hommes pivota brusquement sur le trottoir, son flingue cherchant une cible. Le H&K cracha son venin avec précision, cisillant le maquereau en diagonale, puis la rafale dévia et larda son copain d'impacts sanglants. Une dernière giclée chuintante réduisit le pare-brise de la Transam en miettes et laboura le chauffeur à l'instant où il commençait à embrayer avec précipitation.

L'Exécuteur se replia dans la rue sombre et déserte, rejoignit ensuite Crestview Hills, au sud de Cincinnati, sans se heurter au moindre écueil.

Certains quartiers, pourtant, bénéficiaient d'une agitation et d'une attention toutes spéciales. Un peu partout en ville et dans certaines banlieues, des voitures de police patrouillaient par dizaines dans les quartiers sensibles, des appels radio se relayaient sans discontinuer, pris en charge par un centre de dispatching en pleine fièvre. Des policiers fatigués s'efforçaient de voir à peu près clair dans ce qui apparaissait de plus en plus comme une opération menée sans aucune cohérence. Pourtant, chacun apparemment y mettait du sien, surtout certains flics qui avaient reçu des consignes occultes pour activer au maximum les recherches et faire cesser les violentes agressions que subissait une certaine catégorie de citoyens américains.

Le FBI avait finalement délégué plusieurs de ses agents auprès du CPD et ceux-ci s'étaient étonnés lorsqu'on leur avait annoncé qu'un des leurs s'était déjà présenté pendant la nuit.

À la hâte, une cellule opérationnelle spéciale avait été montée dans le but de déterminer une tactique de neutralisation rapide. Le problème, c'était que le gibier que les diverses forces de police prétendaient traquer et neutraliser demeurait insaisissable. Les recherches n'aboutissaient pas, tout le monde arrivait toujours avec un temps de retard sur les lieux des attentats. Mack Bolan se déplaçait trop vite et d'une façon trop aléatoire pour qu'il soit possible d'établir un plan d'action cohérent pour l'attraper. En plus, il semblait déjouer tous les barrages installés en ville et recoupant tous les grands axes.

— C'est incroyable ! s'écria un flic dont les yeux rougis témoignaient de son état de fatigue. Ce type n'est quand même pas l'homme invisible ni Superman !

Ce qui était incroyable, c'est que Mack Bolan ait pu commettre autant d'agressions et d'attaques de toutes sortes en si peu de temps et en des points de la ville aussi éloignés les uns des autres. Comment, par exemple, avait-il pu attaquer la propriété d'un dealer de Plain-Ville, puis s'en prendre dans la foulée à un souteneur près de Sharon Lake et ensuite se rendre à Springdale dans un quartier résidentiel où il avait tué six hommes sans pour autant réveiller le voisinage. Tout cela en moins de quarante minutes et, bien sûr, sans jamais se faire repérer par un barrage ou une patrouille de police.

C'était une des questions que se posaient de nombreux policiers, des fonctionnaires de la préfecture et aussi plusieurs politiciens réveillés par des appels téléphoniques intempestifs.

Pourtant, bien avant l'aube, se déroula un événement que plusieurs grosses têtes crapuleuses attendaient avec une impatience fébrile et qui leur arracha des grognements de satisfaction. Un événement qui fit cesser d'un coup les actions brutales qui agitaient la nuit depuis d'interminables heures. L'Exécuteur avait-il choisi de quitter précipitamment la cité de Cincinnati ? Était-il lassé de la tuerie qu'il menait sans discontinuer, ou quelqu'un avait-il réussi à le mettre définitivement sur la touche ?

CHAPITRE XXI

La prochaine cible de l'Exécuteur habitait Villa Hills, une proche banlieue de Cincinnati. Mais avant de s'y rendre, il voulait balancer un coup de fil à Sam Benson, le roi de la collecte ambulante, histoire de le maintenir sous pression.

L'écran de son portable lui indiqua qu'il y avait eu un contact sur la messagerie de service. Peu de gens connaissaient ce numéro. Cela pouvait être Harold Brognola, mais Bolan avait l'intuition qu'il ne s'agissait pas de lui. Il tapa un code sur le clavier et entendit bientôt la voix de Tina :

— Mack, j'aurais préféré vous avoir en direct, mais votre appareil n'est apparemment pas branché. Il y a eu une réaction plus tôt que prévu, la personne en question vient de m'appeler sur le portable que vous m'avez laissé. Elle semble très intéressée par ma proposition et me demande de rappeler dans dix minutes à un autre numéro. Je vous tiendrai au courant, bien sûr.

Ce n'était pas tout, il y avait un deuxième message :

— Voilà, j'ai rappelé ce type. Vous aviez raison, c'est un drôle de renard, il a essayé de me faire parler. Bien sûr, j'ai abrégé. Eh bien, il propose une rencontre. Je sais que vous n'allez pas apprécier, mais j'ai l'intention de m'y rendre. Ce sera seulement une reconnaissance des lieux. Rassurez-vous, je ne vais pas y aller seule, Danny et William vont m'accompagner. Ce serait stupide de laisser passer cette occasion. Bon, l'adresse est 123 Five Mile, à Cherry Grove, une grande maison en briques, paraît-il. Je pars maintenant, il est... heu... 4 h 35. J'espère que je pourrai vous joindre à mon retour.

Rien d'autre. Bolan grimaça. Il était prêt à parier que la maison en briques au 123 Five Mile n'avait jamais existé et que, dans le cas contraire, elle ne servait que de leurre.

Il pianota le numéro du portable qu'il avait remis à Tina.

— Oui, que puis-je pour vous ? répondit trop vite une voix à l'amabilité affectée.

Bolan coupa aussitôt. Il s'y était attendu, mais ne put s'empêcher de grincer des dents. Un frisson glacé lui parcourut le dos, remonta jusqu'à sa nuque.

Il appela ensuite la maison qui servait de QG aux amis de la jeune

femme, à Walton, laissa sonner six fois sans obtenir de réponse, recommença en vain.

Calculant qu'il n'était qu'à une dizaine de minutes de Walton, il infléchit sa trajectoire dans cette direction, retrouva sans difficulté l'allée étroite et boueuse au bout de laquelle il stoppa le Bronco. Lorsqu'il était venu, la première fois, il y avait deux véhicules en stationnement dans l'allée : un 4x4 Cherokee et une vieille Dodge. Il ne voyait ni l'un, ni l'autre.

Revenant à pied vers la vieille maison, il se tint un instant en observation. Deux fenêtres au rez-de-chaussée et deux autres à l'étage étaient toujours éclairées, mais il n'aperçut personne dans la pénombre du jardin. Pas plus que devant la maison. Un sale pressentiment le tenaillait, mais il s'efforçait de ne pas y penser.

La porte d'entrée s'ouvrit sur une simple poussée, et la rapide visite qu'il fit au rez-de-chaussée confirma ses craintes. Personne. L'étage était également vide de toute présence. Se pouvait-il que ces petits gars aient quitté précipitamment leur quartier général sans verrouiller derrière eux et en laissant leur ordinateur allumé ? C'était, bien sûr, peu probable.

Quoi qu'il en fût, cela ne lui servait à rien de rester sur place. Ce n'était pas là qu'il avait une quelconque chance de retrouver Tina, si toutefois il n'était pas trop tard.

Un bruit ténu le mit en alerte tandis qu'il traversait le jardin et il pivota sur lui-même, dégainant le Beretta dans le mouvement. Le bruit se répéta mais il comprit qu'il n'était pas menaçant.

Il découvrit le jeune type appuyé contre un abri de jardin de bois, le visage grimaçant et se comprimant les côtes. C'était Eddy, l'un des jeunes qu'il avait rencontrés quelques heures plus tôt dans les lieux. Il avait une blessure sur le côté droit. Un bref examen montra à Bolan qu'une balle lui avait traversé le bas de la poitrine, entre la dernière et l'avant-dernière côte et était ressortie par le dos sans toucher la colonne vertébrale. Le jeune gars s'en sortirait, mais il souffrait terriblement et avait besoin de soins de toute urgence. Il lui passa un bras sous les épaules pour le soutenir et questionna :

— Qu'est-ce qui s'est passé, Eddy ?

— Ils... Ils sont venus quelques minutes après le départ de Tina... et des autres. J'étais seul pour garder la maison. Des types sont venus...

— Combien ?

— Cinq... dans deux bagnoles. Y en avait une qui était équipée avec plusieurs antennes sur le toit. Comme... comme pour un repérage gonio. Je... suis sorti pour...

— Ça va, j'ai compris. Garde tes forces, Eddy.

— Attendez... Après qu'ils m'ont tiré dessus, j'ai cavale... je me suis éloigné et puis... j'ai pensé que vous alliez revenir par ici. Fallait que... je vous prévienne, Bolan... que je vous...

— Ferme-la, je t'emmène à l'hôpital.

— Ils me cherchent... encore... sont revenus il y a... quelques minutes, ils vont... Faites gaffe...

Puis le jeune type s'évanouit et Bolan dut le prendre dans ses bras pour le transporter jusqu'au Bronco où il l'allongea sur la banquette. Il ôta d'abord de sa ceinture le talkie-walkie qui y était accroché, puis lui posa une double compresse qu'il fixa avec de l'adhésif médical.

Le plus proche hôpital était dans le centre-ville.

C'était trop loin et il était trop dangereux de s'y aventurer. L'Exécuteur eut recours à son portable pour consulter les renseignements téléphoniques et découvrit qu'il y avait un médecin à Taylor Mill, à deux ou trois minutes de Walton. Il réveilla le praticien, lui confia Eddy et repartit aussitôt en direction de Cherry Grove.

Le village de Walton était sur le trajet. Il s'y arrêta en se remémorant les paroles du jeune gars : « Une voiture équipée avec plusieurs antennes sur le toit, comme pour un repérage gonio. »

Ce n'était pas difficile de comprendre comment les *amici* avaient découvert l'endroit. L'Exécuteur avait laissé à la jeune femme le téléphone portable confisqué à Joss Maglione. C'était une erreur de sa part. Probablement l'appareil comportait-il un système d'auto-localisation, comme cela se fait pour certains transferts de fonds de banque à banque. La racaille mafieuse au sommet était tout à fait capable d'utiliser une méthode semblable pour savoir à tout moment où sont les pions responsables du gros pèze.

C'était la seule manière d'expliquer le repérage de la maison de Walton. On pouvait donc également envisager que tous ceux qui avaient quelque importance et ayant participé à l'organisation de la « collecte » étaient sous contrôle électronique.

Moteur arrêté, phares éteints, le Bronco était tapi dans l'obscurité et Bolan se tenait aux aguets depuis quelques minutes quand un ronronnement léger se fit entendre. Cela pouvait être une voiture ordinaire circulant sur une route parallèle, mais l'heure tardive et la faible vitesse du véhicule en mouvement démentaient l'hypothèse. Le bruit augmentait doucement, suggérait un mobile en approche prudente.

Et, brusquement, il vit la limousine. Tous phares éteints, elle paraissait glisser au milieu de la chaussée à basse vitesse. Manifestement, c'était une opération de recherche ; les *amici*

s'obstinaient à retrouver le jeune gars blessé qui leur avait échappé un peu plus tôt.

Bolan se dit que les observateurs dans l'habitacle utilisaient des systèmes de vision nocturne. Ils n'allaient donc pas tarder à apercevoir le Bronco à l'arrêt en retrait de la route.

Pas question de se laisser surprendre ! Un petit coup de démarreur et le moteur bien réglé partit au quart de tour. Une courte et rapide manœuvre plaça le 4x4 dans l'axe de la route et Bolan alluma d'un coup tous les phares du véhicule, inondant de lumière la chaussée et le mastodonte sombre en approche.

En une fraction de seconde, l'Exécuteur engloba visuellement la scène : la grosse calandre de la Lincoln Continental, les antennes déployées sur son toit, les gestes nerveux que faisaient le chauffeur et le passager à l'avant pour se protéger les yeux.

Il était tombé sur le véhicule de repérage radio !

Ainsi que Bolan l'avait envisagé, les *amici* se servaient d'un système à amplification de lumière de type « Startron ». Le brutal impact des phares les avait temporairement aveuglés. Une chance qu'il utilisa immédiatement.

Accélérateur au plancher, le Bronco jaillit de sa cache et parut se jeter sur la limousine. D'un coup de volant à la dernière seconde, l'Exécuteur évita la Lincoln et freina dans un hurlement de pneus. Un instant plus tard, il expédia dans la longue caisse sombre une giclée en sourdine de 9 mm Parabellum qui pulvérisa les vitres et larda ses occupants de projectiles en furie.

La Lincoln hoqueta, partit de travers et s'arrêta contre un arbre sur l'accotement, tandis qu'un de ses occupants ouvrait une portière à l'arrière et tentait une sortie rapide. Une brève rafale supplémentaire l'envoya bouler sur l'asphalte humide où il demeura pour le compte.

Déjà, Bolan avait immobilisé le Bronco et fonçait, le H&K à la hanche, prêt à cracher une ration supplémentaire de plomb chaud. Mais il ne rencontra nulle résistance. Le chauffeur était effondré sur son volant, une partie de la tête réduite en bouillie. À côté de lui, la main encore crispée sur un P-M Uzi, un type portait toujours son casque de vision nocturne mais sa gorge ouverte laissait voir sa trachée artère au milieu d'un affreux bouillonnement de sang.

CHAPITRE XXII

Les passagers à l'arrière de la Lincoln avaient eu plus de chance. L'un d'entre eux gémissait, la poitrine poisseuse de sang, tandis qu'un autre fixait l'Exécuteur d'un regard affolé. Sur la banquette, entre les deux mafiosi, il y avait un appareil électronique semblable à un ordinateur portable mais comportant un écran plus petit.

— Bon Dieu ! Ne tirez pas..., s'écria le type en fixant le canon du H&K braqué sur lui.

Il était grand et maigre avec des yeux d'illuminé.

— Pourquoi ? fit Bolan.

— Je fais pas partie de ces types. Je suis seulement un technicien.

À côté de lui, le blessé se redressa en grognant de douleur et chercha à prendre son arme, sous son blouson. L'Exécuteur fit apparaître le Beretta silencieux qui lui cracha une pastille toute chaude dans le crâne. Le soi-disant technicien avait sursauté violemment comme si c'était lui qui avait pris la balle. Il couina :

— Arrêtez ! Arrêtez, nom de Dieu ! J'veux pas crever comme ça !

— Donne-moi une bonne raison de ne pas le faire, lui dit Bolan.

— J'veux vivre...

— C'est pas suffisant.

— Je veux bien coopérer...

— Qu'est-ce que tu faisais dans cette caisse ?

— Repérage.

— Éclaire-moi.

— Je devais localiser une émission...

Le canon du Beretta se releva.

— Il faut vraiment tout t'arracher ?

— Non, heu, j'avais vous dire... Il y a plusieurs portables qui fonctionnent avec des puces à impulsions spéciales, c'est une question de fréquence... Je devais en repérer un, c'est tout.

— Avec ça ? demanda Bolan, désignant le boîtier électronique sur la banquette.

— Oui, bien sûr.

Il avait reconnu l'appareil, un SPR-500 utilisé occasionnellement par les services secrets.

— Et puis aussi, il fallait liquider le petit gars en cavale, grinça-t-il.

— Ça, j'y suis pour rien, Bolan. J vous assure.

D'instinct, l'Exécuteur lui posa une autre question :

— CIA ?

— Ouais. Heu, enfin je bosse plus pour l'agence, je fais de temps en temps des extra...

— Pour les *amici* ?

— Je comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je vais te faire mieux comprendre, répliqua Bolan en relevant le chien du sinistre flingue. Où a-t-on emmené la fille ?

— Quelle fille ?

La main de Bolan décrivit un fulgurant arc de cercle et le canon du Beretta attrapa à la tempe le pourri qui poussa un cri aigu.

— La prochaine fois que tu joues au con, tu y passes. Décide-toi tout de suite. Où est la fille ?

— D'a... d'accord. Mais on n'a pas eu à faire un repérage pour ce qui la concerne. Je crois qu'ils l'ont coincée à un rendez-vous. Et... y a trois endroits où ils ont pu l'emmener.

Le pourri de la CIA tourna lentement la tête et fixa le cadavre à côté de lui. D'une voix sourde, il poursuivit :

— Ils ont une baraque à Lockland, une autre à Madeira et encore une dans Hamilton. Mais je vous jure que je sais pas exactement où ils ont pu l'embarquer. Si vous voulez, je peux vous donner les adresses...

Rien qu'à l'intonation de la voix, Bolan sut que l'autre allait tenter un coup de vice. Il faillit d'ailleurs bien s'y laisser prendre et ce fut son instinct seul qui le sauva. Frappant le poignet brusquement tendu, il s'écarta en même temps à l'instant où une détonation claquait dans l'habitable. Automatiquement, le Beretta répliqua en crachant une ogive de 9 mm dans le front de la barbouze.

Le type avait un petit pistolet spécial fixé contre son avant-bras, sous sa manche. Un calibre .38 à un coup, déclenchable d'une pression sur une détente camouflée.

La balle n'était d'ailleurs pas passée très loin de Bolan. Elle avait tracé un sillage dans sa combinaison, sur le côté gauche, et emporté un peu de peau.

C'était foutu pour un supplément d'information. Mais l'ordure ne lui aurait sans doute rien appris de plus. Bolan connaissait bien ces

types rompus à l'arnaque et au vice. Il n'était pas dit non plus que les mafiosi l'avaient mis dans la confiance.

Il s'empara du SPR-500 et rejoignit le Bronco d'où sourdait une voix métallique :

— Scout Deux pour Scout Un ! Vous me recevez ?

Cela provenait du talkie-walkie qu'il avait enlevé à Eddy avant de le déposer chez un médecin. Une voix différente donnait maintenant la réplique :

— On te reçoit, Scout Deux. Tu as trouvé quelque chose ?

— Négatif. Où es-tu ?

— Dans Beechmont. On a quadrillé tout le secteur mais aucune trace de la Caddie.

— Bon Dieu ! Il faut la retrouver, et d'urgence !

Bolan avait reconnu la seconde voix. C'était celle de Danny McLean, l'un des amis de Tina Robinson. La seconde pouvait être celle de Bob Varga. Il ramassa le talkie-walkie sur le siège passager et intervint dans le dialogue radio :

— Striker pour Scout Un et Deux. Répondez !

Un silence se fit et il dut réitérer son appel :

— Scout Un et Deux, répondez !

— Vous avez dit Striker ? fit enfin la voix de McLean.

— C'est bien ça. J'ai jeté un coup d'œil chez vous, il y a eu de la casse.

— Striker... heu, nous pouvons parler en clair dans ces transceivers, la fréquence est codée.

— O.K., allez-y.

— Eddy a eu des problèmes ?

— Il est blessé mais ça ira. De quelle Caddie parliez-vous ?

— La caisse qui a ramassé Tina. Une Cadillac blanche. Ce rendez-vous était une sale blague.

— Vous ne vous en êtes pas douté ? ricana Bolan.

Il embraya, alluma les phares et relança le Bronco sur la route.

— On pensait avoir pris des précautions suffisantes. Elle roulait devant et on assurait une couverture. On ne pensait pas que ces salauds iraient jusqu'à nous canarder en pleine ville. William a été blessé et la bagnole est bonne pour la casse. À part ça, on a eu du bol.

Bolan soupira.

— Combien êtes-vous sur l'opération ?

— Trois équipes pour l'instant et il y en aura bientôt deux autres,

je...

— Laissez tomber !

— Quoi ? Pourquoi voulez-vous que...

— Lâchez les recherches, vous ne la retrouverez pas.

— Vous dérailez ! Écoutez, Striker, il n'est pas question de laisser tomber Tina, nous allons mettre autant de monde qu'il faudra pour la retrouver et on y arrivera, je vous le jure !

— Négatif ! cracha Bolan. Je prends l'opération en main.

— O.K., OK ! C'est d'accord, Striker ! jeta nerveusement Danny McLean à travers la radio. Mais on va vous donner un coup de main.

— Pas question. Dégagez le terrain, je ne veux pas vous avoir dans les jambes.

— Et puis quoi encore ?

— Rien d'autre ! répliqua Bolan sèchement. Vous n'êtes pas entraînés pour ce genre de boulot.

La première voix s'interposa :

— Striker a raison, Danny, on a fait assez de conneries pour cette nuit. Laissons-lui les coudées franches.

— C'est vraiment ton avis, Bob ?

— Ouais. On interviendra seulement en cas de besoin.

— C'est bon, d'accord. Vous avez entendu, Striker ?

— Affirmatif. Restez en stand-by sur la même fréquence. Roger ?

— Roger ! Bonne chance.

Bolan émit un grognement et coupa l'émission. Ses traits s'étaient figés, son regard durci. Il ne savait que trop ce qui risquait d'arriver à Tina Robinson. Tout avait commencé par une triste journée à Pittsfield, lorsque le GI Mack Bolan était rentré du Viêt-nam en permission spéciale pour assister à l'enterrement de sa famille. Le douloureux souvenir était encore intact dans sa mémoire malgré tous ses efforts pour oublier. En lui subsistait toujours l'abomination qu'il avait éprouvée lorsqu'on lui avait appris la mort de sa famille après que la mafia eut obligé sa petite sœur Cindy à se prostituer pour rembourser les prétendues dettes de son père. Son jeune frère Johnny était le seul survivant du massacre.

Lorsqu'il avait appris la nouvelle, Bolan avait cru devenir fou. Il était resté prostré, cherchant à saisir les raisons qui avaient préludé au drame. Puis, une enquête personnelle lui avait fait comprendre. Deux jours plus tard, il s'en prenait à la « Famille » Frenchi responsable de l'infâme tragédie. Rien ni personne au monde, alors, ne l'aurait fait reculer dans sa soif de vengeance. Le jeune Mack Bolan avait quitté

l'enfer du Sud-Est asiatique pour plonger dans un autre enfer de béton et d'acier infesté par la racaille du Crime Organisé. Mais cette nouvelle jungle qu'il avait choisi d'affronter était de loin plus redoutable que celle du Viêt-nam.

Tout au long de sa sanglante croisade, l'Exécuteur avait pu juger les atrocités dont les mafiosi étaient capables. Il avait rencontré des hommes, des femmes, que les ordures de la *Cosa Nostra* avaient fait prisonniers, les torturant ensuite, les transformant en « turkeys », en dindons sanguinolents, pour les obliger à avouer leurs fautes, ou simplement pour l'exemple.

Depuis ce que les policiers appelaient « l'affaire de Pittsfield », il y avait eu bien des morts, bien des cadavres et des turkeys qui jonchaient la longue piste suivie par l'Exécuteur.

Il ne voulait surtout pas que Tina finisse de cette façon. Ce n'était pas sa faute si elle était la fille d'un ancien *capo* mafioso, elle n'avait jamais rien fait qui justifiât un tel sort.

Bolan lui avait dit : « Je ne prends aucun plaisir à éliminer la vermine, mais si je dois liquider dix mafiosi pour épargner un seul innocent, je n'hésite pas un instant. »

À présent, il était prêt à faire plus encore. Avec un peu de chance et en faisant très vite, il pensait pouvoir retrouver la jeune femme avant que la vermine mafieuse ne la touche. Mais si par malheur il arrivait trop tard, alors les *amici* et tous ceux qui les fréquentaient de près ou de loin pouvaient s'attendre aux pires représailles. On n'en aurait pas fini de nettoyer le sang dans les rues de Cincinnati.

CHAPITRE XXIII

La même voix faussement aimable répondit à l'appel :

— Bonsoir, que puis-je pour vous ?

— Passe-moi ton boss, répliqua sèchement l'Exécuteur.

— À qui voulez-vous parler ?

— À Bill Clinton, connard. Annonce-lui Bolan.

— Vous dites ?

— Magne-toi ou je raccroche.

— Heu, un moment, je vais voir...

L'attente fut brève. Puis Sam Bensimoni se fit entendre :

— C'est vraiment toi, Bolan ?

— Ouais. Surpris ?

— Peut-être pas. Non, peut-être pas. Je t'écoute.

— Tu veux récupérer le fric de tes potes ?

— Hé ! Qu'est-ce que tu me racontes, Bolan ? Un ricanement chevalin ponctua la phrase.

— De quoi parles-tu ?

— Épargne-moi tes conneries, Sam, je ne resterai pas longtemps en ligne.

— Ah ! Oui, je comprends ce que tu veux dire. Eh bien, ouais, ce serait une bonne idée si tu nous rapportais ce que tu nous as volé. Comment vois-tu les choses ?

— Tu t'en doutes. La fille en échange.

— Hein ? Quelle fille ?

— Ciao, Sam.

— Attends ! Sois pas susceptible, merde ! Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai la fille ?

— Toi ou tes ordures de copains, c'est pareil.

— Dis donc, mec !... Elle t'a tapé dans l'œil, la petite ? Qu'est-ce qui te prend de vouloir l'échanger ?

— Réfléchis vite, Sam. Pose la question à tes potes, je te rappelle dans trois minutes. Commence à compter.

Bolan raccrocha. Il faisait route vers Bethel dans l'intention de récupérer son char de guerre. Il arriva en quelques minutes sur le parking où il l'avait garé, déverrouilla les sécurités électroniques et commença par vérifier si son répondeur avait enregistré des messages. Il n'y en avait qu'un, émanant de Hal Brognola :

« Quelqu'un du CPD a téléphoné ici pour réclamer un mandat fédéral de perquisition. Il s'agit d'un certain Mike O. Je suppose que tu es passé par là. En tout cas, il est décidé à faire tomber des têtes parmi le gratin des honnêtes gens, si tu vois ce que je veux dire. Je lui fais envoyer son mandat par avion spécial. Rien d'autre, Striker. Tiens-moi au courant. »

Il arrêta le défilement de l'appareil et rappela le dernier numéro sur son portable.

— On est tous ravis de t'entendre, Bolan, fit Bensimoni. Bon, c'est d'accord. Tu nous amènes le pognon et on largue la donzelle.

— Relâchez-la d'abord.

— Dis, faut pas pousser...

— Sam...

— Ouais, j't'écoute. J'ai les esgourdes grandes ouvertes.

— Je vais foutre le feu à la collecte.

— Ça m'étonnerait que tu sois capable de faire ça.

— Bien sûr que si. Ensuite, je viendrai récupérer la fille. Tu piges ?

Le mafioso eut un rire saccadé.

— Ce serait con d'en arriver là.

— D'accord avec toi. Trouvons un terrain d'entente.

— O.K. Je te propose de faire chacun un bout de chemin. Où es-tu en ce moment ?

— Et toi ? rigola Bolan.

— Quelque part pas très loin de la ville.

— Exactement comme moi. Je te laisse faire la proposition.

— Attends un peu...

Il s'écoula une quinzaine de secondes avant que Bensimoni reprenne la ligne :

— Écoute, on est d'accord pour que ça se fasse sur un terrain neutre, par exemple du côté de Loveland, qu'est-ce que tu en dis ?

— C'est un joli nom. C'est au nord-est, je crois.

— Ouais. Ça te va ?

— Bingo ! Annonce la suite.

— Le mieux, c'est qu'on se rappelle, tu crois pas ?

— O.K.

— Dis donc...

— Je t'écoute, Sam.

— T'es sûr que t'es pas en train d'essayer de nous faire une enculerie ?

— Bien sûr que si ! s'esclaffa Bolan.

Une autre voix siffla dans l'appareil :

— T'as pas intérêt à déconner si tu veux revoir la fille entière, Bolan !

— Tiens donc ! Comment ça va, Nick, la vie est belle ?

— Ouais, gouailla Nick Leggio. Mais elle risque de manquer de charme pour ta petite protégée, tu sais !

— Touche seulement à un de ses cheveux, et tu n'auras pas le temps de le regretter.

— Va te faire foutre, Bolan.

Sam Bensimoni reprit la ligne pour trancher :

— Bon Dieu ! Arrêtons de nous chamailler, c'est pas le moment.

— Tu as de bons mots, Sam.

— Je fais ce que je peux. Bon, on commence chacun à faire un bout de route et tu nous rappelles à Loveland. OK ?

— O.K., fit Bolan en raccrochant.

Un froid sourire lui étira les lèvres. Les mafiosi de l'Ohio voulaient récupérer leur fric ? Il allait le leur balancer. À sa façon. Il savait exactement ce qu'il en était du marché qu'il venait de passer. Sam et ses *amici* n'avaient nullement l'intention de relâcher la fille après avoir récupéré la grosse cagnotte. Jamais l'Organisation ne rendait ses prisonniers, de quelque façon et dans quelque circonstance que ce soit. Tout ce que ces gars-là voulaient, c'était s'en servir comme appât pour piéger la Grande Pute.

Elle essayait de faire bonne contenance et de ne pas se laisser aller à la panique, mais la peur montait en elle. Coincée à l'arrière de la Cadillac, entre deux mafiosi aussi inexpressifs que des robots, elle se disait que les heures à venir étaient mal parties.

À l'avant, assis en place passager, un homme au visage anguleux se détournait parfois pour la regarder fixement et lui adressait chaque fois un sourire bizarre qui découvrait des dents cariées et noircies par le tabac. Elle pensait que ce type était un dément, un déséquilibré

sexuel ou quelque chose du même genre. Peut-être aussi voulait-il se donner un genre, copier les jeux de physionomie d'un personnage de film ou de bande dessinée. C'était en tout cas très réussi dans le genre film d'épouvante.

Elle s'était fait prendre stupidement, sans trop comprendre ce qui lui arrivait. Ça s'était produit à un carrefour, peu de temps après son départ de Walton. La Cadillac avait débouché de la gauche, tout tranquillement, et s'était placée naturellement devant le véhicule de la jeune femme puis avait freiné à un feu rouge. Elle en avait fait autant et sa méfiance ne s'était éveillée que lorsque deux hommes avaient jailli de la caisse sombre et s'étaient précipités sur elle, la menaçant de leurs armes. Elle n'avait même pas eu le temps d'alerter Danny et Bob par radio, mais elle avait presque aussitôt entendu le crépitement d'une fusillade, à bonne distance derrière elle. Et maintenant, Tina essayait de ne pas penser à la façon dont allait se terminer la sinistre balade.

Une nouvelle fois le type devant elle se retourna, étira sa bouche dans un rictus inquiétant et lui posa encore la même question :

— Où est l'oseille, poupée ? Dis-moi où est l'oseille et on te laisse tranquille.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-elle de la même façon.

Cette fois, la situation se modifia. La main du type s'abattit violemment, sans qu'elle puisse voir venir le coup. Les oreilles bourdonnantes, une douleur aiguë dans la tête, elle crut qu'il l'avait frappée avec une matraque. Mais elle vit que ses mains étaient vides quand sa vision se stabilisa.

— Je te conseille de parler avant qu'on soit arrivés. T'as compris ?

Dans l'instant qui suivit, la brute assise à sa droite la gifla et elle eut l'impression que sa tête s'arrachait.

— Réponds quand Skip te cause, connasse.

Tout contre elle, l'autre s'esclaffa :

— Écoute ce qu'on te dit, mignonne. C'est pour ton bien, tu sais. À moins que tu veuilles qu'on t'excite un peu pour te mettre en train. Hein, qu'est-ce que tu en dis, poulette ?

— Tu devrais pas tant parler, Léon. Montre-lui c'que tu sais faire. Montre-lui le morceau, j'te dis !

— Vos gueules ! jeta Skip.

Il s'était complètement retourné sur son siège à l'avant et fixait la jeune femme avec cruauté :

— Depuis tout à l'heure, j'essaie de te faire comprendre qu'on peut aussi bien te foutre la paix que te faire gueuler jusqu'à ce que

t'en puisses plus. Mais t'as pas l'air de piger. Ces deux petits gars sont des spécialistes, Tina. Tu veux que je te dise comment ça va se passer pour toi si je me mets à claquer des doigts ?

— Je vous ai dit plusieurs fois que je ne sais pas où est l'argent. C'est ce type qui l'a, pas moi.

— Tu déconnes.

— Bon sang ! C'est moi qui ai prévenu Sam. J'étais avec Joss quand ça s'est produit.

— Tout le monde sait que tu étais avec Joss Maglione, mais ça ne veut pas dire que tu es blanc bleu, ma poulette.

Elle se cabra.

— Je suis la fille de Frank Marioni ! Pourquoi est-ce que je vous mentirais ?

— C'est vrai, cette histoire ? fit le butor assis à la gauche de la jeune femme.

— Même si c'est vrai, j'en ai rien à foutre, Timmy. On fait ce qu'on nous a demandé et rien d'autre, mets-toi ça dans la tête. Alors je te pose encore une fois la question, Tina. Où est passé le pognon ? Où est le mec, où est la grande pute ? Dis, tu vas répondre gentiment avant qu'on t'arrache les nichons ?

Réprimant un sanglot, elle répondit d'une voix étranglée :

— Oui, je vais vous dire tout ce que je sais, je vais vous parler de ce qui est arrivé là-bas, dans cette maison. Mais promettez-moi de me laisser partir ensuite. Je vous jure que je ne dirai rien aux flics ni à personne.

— À la bonne heure ! Vas-y, on t'écoute, poulette. Raconte-nous tout ce qu'on veut savoir et on te dépose ensuite où tu veux. Promis, juré !

Les yeux des malabars qui encadraient la jeune femme s'étaient mis à briller d'excitation.

« Comment ai-je pu être aussi bête ? » pensa-t-elle tout en affichant une mine résignée. Elle avait cru que l'affaire pourrait se passer en souplesse comme avec Joss Maglione.

Elle se remémorait ce que Bolan lui avait dit. D'une façon bourrue, il l'avait prévenue du danger qu'il y avait à heurter de front des gens comme Sam Benson et ses amis. Elle n'avait pas voulu en croire un mot. Pire, elle l'avait ouvertement critiqué au sujet de ses idées et des méthodes qu'il utilisait. Incontestablement, Bolan était un être dur et impitoyable, mais il était humain, contrairement aux bêtes féroces qui la retenaient prisonnière et dont il ne fallait sûrement pas attendre la moindre miséricorde.

Celui qu'ils avaient appelé Skip n'avait en effet qu'à claquer des doigts pour qu'ils commencent à s'amuser avec son corps. Elle n'en doutait pas un instant. Elle avait réfléchi à ce qui lui apparaissait à présent comme un fait accompli dans l'esprit tortueux de ces types. Quoi qu'elle puisse leur dire, ils ne la laisseraient pas partir. Son sort était déjà scellé.

Et maintenant, Bolan pouvait-il quelque chose pour elle ? Sûrement pas. D'ailleurs, il lui avait fait clairement comprendre qu'il n'avait pas le temps de s'occuper d'elle.

La situation lui apparaissait dans toute son horreur. « Tu es dans de très, très sales draps, Tina, songea-t-elle en réprimant une envie de hurler. Alors, fais quelque chose, n'importe quoi, mais vite. »

— Alors, poupée, ça vient ?

— Tu veux qu'on t'aide, peut-être ?

« Aide-toi, le ciel t'aidera », se dit-elle encore, dans une noire ironie.

Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était se donner un délai, tenir ces types en haleine si tant est que ce fût réalisable. Elle devait leur parler le plus longtemps possible, donner le change avec tout l'accent de sincérité dont elle était capable. Il fallait qu'elle réussisse à les convaincre, à leur faire croire qu'elle leur disait ce qu'ils voulaient entendre, les bluffer et les bluffer encore. Et combien de temps tiendrait-elle ?

Une sonnerie aigrette se fit entendre et Skip plaça un téléphone portable contre son oreille. Après quelques secondes d'écoute et deux réponses brèves, il la regarda de son affreux regard d'oiseau de proie.

— Je t'écoute, ma belle. Vas-y, chante. Parle-moi du grand connard.

Rien dans l'attitude du mafioso ne dénotait un changement, mais Tina sentait que quelque chose s'était produit. Quoi, elle l'ignorait, bien sûr. Pourtant, un peu d'espoir revenait en elle. Se pouvait-il que... Non, il ne fallait pas y songer, Bolan avait d'autres projets en tête, d'autres préoccupations que celle de venir en aide à une pauvre gourde qui s'était laissé piéger en croyant pouvoir tendre une souricière à la mafia. Ça, c'était du domaine du passé.

Maintenant, Tina Robinson avait à jouer une partition en s'efforçant d'éviter toute fausse note. Après... Mais y aurait-il seulement un après ?

CHAPITRE XXIV

— Monsieur Sam vient d'arriver, annonça un soldat dans le transceiver radio près de Tony Caldara.

Ce dernier grogna un acquiescement puis souleva un rideau de la fenêtre, au rez-de-chaussée. Des phares éclairaient le chemin de terre, au milieu des arbres, et bientôt la Rolls de Bensimoni apparut dans la cour.

Les autres étaient déjà là. Il y avait Marco le Braque, Tony Caldara, Giorgio Parini et Nick Leggio. Une vingtaine de *soldati* occupaient également la ferme, six d'entre eux montant la garde à l'extérieur.

Un sourire railleur aux lèvres, Nick Leggio observait Sam qui maintenant descendait de sa caisse rutilante dont le chauffeur lui maintenait la portière ouverte. Dans la lumière d'une ampoule électrique suspendue à la façade, il le vit contourner une flaque de boue d'un air dégoûté. Ce con avait peur de salir ses pompes vernies !

La porte du living s'ouvrit enfin sur Sam qui jeta un regard plein de contrariété à la ronde.

— C'est tout ce que vous avez trouvé comme datcha ? jeta-t-il hargneusement.

Marco Ambrosi eut un gros rire en fixant les pieds de l'arrivant.

— Hé ! T'as marché dans la merde, Sam ?

— Ta gueule ! T'es pas drôle. Je voudrais qu'on me dise ce qu'on fout ici.

— Désolé si cette ferme te plaît pas, Sam, fit sèchement Caldara. C'est une bonne planque. Y a pas un chat à moins d'un kilomètre mais on n'est qu'à une demi-heure de la ville. De toute façon, on n'y restera pas longtemps.

— J'espère. Et la fille, comment ça se passe ?

— Elle sera bientôt ici, Skip nous la ramène.

— Par contre, nous n'avons pas de nouvelles de Rick et du technicien depuis un bon moment, fit Parini.

— Quelqu'un a essayé de les joindre ?

— Évidemment. Ils ne répondent pas.

— Bon, ce qui compte, c'est qu'on tienne cette connasse.

Un silence de quelques secondes s'installa.

— Vous êtes sûrs que la grande pute va tomber dans le panneau ? dit Sam.

— Sois pas impatient, répliqua Tony Caldara.

— Et le fric ?

— Une équipe est déjà en planque sur place, prête à le récupérer.

— À condition que ton plan soit bon, fit remarquer Parini en fixant Caldara.

L'Affreux balaya le doute d'un geste de la main.

— Dès qu'il l'aura refile à nos gars, on le fera patienter pour leur donner le temps de ramener le paquet. Ensuite... on lui renverra la fille.

— En plusieurs morceaux, ajouta Marco.

Parini objecta :

— C'est pas indispensable, il suffirait de lui coller une prune dans la peau.

— Tu es trop sensible, dit l'Affreux. On en a déjà discuté, il y a deux solutions... Quand Bolan verra de quelle façon on s'est amusés avec elle, il deviendra fou furieux. Il perdra tout contrôle, et c'est à partir de là qu'on l'aura plus facilement.

— Tu tiens vraiment à l'attirer par ici ?

— Ne sois pas idiot. On lui aura d'abord suggéré où il pourra nous trouver. Enfin... où il croira pouvoir nous trouver.

Parini se leva.

— J'aime pas ça. Je préfère me casser d'ici.

— Personne ne va se casser, George. On est tous concernés et on reste tous ici en attendant d'avoir récupéré la mise. Tout le monde est d'accord là-dessus, n'est-ce pas ?

Personne ne dit mot. Giorgio Parini toussota et s'enferma dans un silence renfrogné.

— Attendons, dit Caldara.

Une dizaine de minutes plus tard, un véhicule se pointa dans le chemin d'accès à la ferme. Deux gorilles encadrèrent la fille qu'ils venaient de faire descendre du véhicule et un troisième se pointa dans le living.

Caldara leva ostensiblement la tête vers l'arrivant.

— Alors, Skip ?

L'autre affichait un sourire satisfait.

— Vous ne vous étiez pas trompé, Giorgio, Bolan a bien le pognon.

— C'est ce qu'elle t'a dit ?

— C'est ce qu'elle m'a dit, ouais.

— Rien d'autre ?

— Je n'ai pas eu assez de temps, vous m'aviez dit au téléphone de rappliquer vite fait.

— O.K. Enferme-la et place un mec de garde. Elle va encore servir. Pense aussi à vérifier que tes deux équipes sont bien en place.

— Vous inquiétez pas, affirma Skip en tapotant la poche de sa gabardine, je vais les appeler.

Une série de petits couinements parut sortir du ventre de Sam. Nerveusement, il plongea la main dans sa poche et en tira son portable qu'il plaça contre sa joue. Ses traits se tendirent. Au bout de quelques secondes, il crachota :

— Attends, ne quitte surtout pas !

Puis, il posa sa main sur l'appareil et s'adressa à Caldara :

— Je préfère que ce soit toi qui le prennes, Tony.

— Qui est-ce ?

— Bon sang, tu le demandes ?

L'Afreux tendit la main vers le petit téléphone dans lequel il aboya aussitôt :

— C'est toi, Bolan ?

— Oui, c'est moi, vibra l'appareil. Tony ?

— Comment est-ce que tu peux savoir que c'est Tony ?

— Pas difficile, ta voix de crapaud est inimitable.

— Petit malin !

— Tu veux qu'on discute business ?

— C'est bien pour ça que tu appelles, non ?

— Bien sûr.

— Alors, écoute-moi, tu vas aller déposer le fric à Loveland dans la conserverie qui est tout au bout du village. Tu n'auras qu'à déposer le paquet contre la...

— Attends, Tony. C'est toi qui vas m'écouter. Je ne vais pas à Loveland. Trouve autre chose pour essayer de me baiser.

— Tu te méfies ?

Il entendit un ricanement.

— Mets-toi à ma place. Bon, écoute, j'ai déjà déposé la moitié du

fric près de Blanchester. Deux valises pleines de biffetons. Tu les trouveras derrière le cimetière à côté de la porte de service.

— T'as le sens de l'humour, on dirait.

— On fait ce qu'on peut. Envoie quelqu'un de confiance, quarante millions de dollars, c'est plutôt tentant.

— T'occupe !

— C'est un gage de bonne volonté, Tony, pas une faiblesse.

— D'accord. Et le reste ?

— Je veux voir la fille avant.

— Normal. Je vais te l'envoyer, dis-moi seulement où.

— Williamsburg. La sortie de l'autoroute 32, tu vois où c'est ?

— C'est pas la porte à côté.

— C'est ça ou rien, Tony. Arrange-toi pour que la fille soit là-bas dans moins d'une heure.

— Comment feras-tu pour vérifier qu'on te fait pas une embrouille ?

— Arrange-toi pour que je ne m'en aperçoive pas.

— Tu me fais rire ! Bon, je crois qu'on peut marcher comme ça. On va d'abord récupérer la partie qui est à Blanchester et si tu ne nous as pas menti, on envoie la nana à Williamsburg. Correct ?

— Correct.

— N'oublie pas de rappeler ! grinça l'Affreux.

Mais déjà, la communication était interrompue.

Il tendit le portable à Sam qui le remplaça dans sa poche.

— Et voilà ! jeta-t-il en tapant un coup de poing dans sa main.

Il fit pour tout le monde un résumé de la conversation. À la fin, Leggio questionna avec inquiétude :

— Tu comptes vraiment envoyer la gonzesse là-bas ?

— Tu veux rire ! renvoya Tony. Fallait bien que je lui donne l'impression de lâcher du lest.

Il éleva la voix pour appeler :

— Skip ! Arrive...

Skip se pointa aussi vite que s'il s'était tenu derrière la porte.

— Appelle ton équipe qui est à Loveland et dis aux gars de foncer à Blanchester. Qu'ils jettent un coup d'œil derrière le cimetière.

— Derrière le cimetière ? répéta le chef d'équipe.

— Ouais. Normalement, il devrait y avoir deux valises à côté de la porte de service. Qu'ils me les rapportent dare-dare. Dis-leur surtout

qu'ils cherchent pas à les ouvrir, hein !

— Ne vous en faites pas, Giorgio, ces petits gars sont réglo.

— Perds pas de temps.

Skip s'éloigna vers le hall tout en pianotant sur son portable.

— Admettons que ça se passe bien à Blanches-ter, dit Marco. Comment comptes-tu t'y prendre pour récupérer l'autre moitié ?

Parini ricana :

— Tu devrais peut-être commencer par envoyer la moitié de la bonne femme à la grande pute...

— Ça va ! lâcha durement Leggio. T'es pas drôle. Heu, Marco a posé une bonne question, George. Moi, je voudrais bien entendre ce que tu as à répondre.

Tous les yeux étaient rivés sur Caldara. Il fit un sourire de gargouille.

— Tout à l'heure, je vous ai parlé de deux solutions, commença-t-il. La première consiste à travailler la fille et à envoyer ce qu'il en reste au fumier, histoire de le rendre dingue.

— Ouais, on a compris, dit Parini. Ça me semble pas très indiqué avec ce mec.

— Tout dépend des circonstances, George. Mais au point où nous en sommes, je crois que la seconde solution est la meilleure.

Il laissa passer quelques secondes pour ménager ses effets, puis :

— Quelqu'un sait-il comment on pêche le gros poisson ?

— On s'en fout ! fit le Braque. Dis-nous ce que tu as en tête.

— Je vois que tu n'as jamais entendu parler de la pêche au vif, Marco.

— Tu veux peut-être lui expédier la fille vivante ?

— Exactement !

— Merde ! Moi qui pensais que tu es un mec futé !

— Ne sois pas insultant.

— On pourrait lui attacher une charge de plastic au cul, sourit Leggio. C'est ça, ton idée, Tony ?

Tony l'Affreux gloussa.

— Voilà au moins quelqu'un qui réfléchit autrement qu'avec ses couilles. Ouais ! On va expédier à Bolan un paquet-cadeau qui le fera sauter de joie.

Ils se turent un moment, puis Sam gémit :

— Mais le pognon ? Comment on aura le pognon ?

— Ce sera une opération donnant-donnant. Tu me passes la

monnaie et je te largue la marchandise.

— Je crois que ça peut marcher comme ça, dit Marco.

— De toute façon, on n'a pas le choix.

— Ouais. Bon... Je vais prendre l'air, grogna Parini.

— Te fais pas la malle ! ironisa l'obèse.

Le dealer de Columbus City haussa dédaigneusement les épaules et quitta la pièce, suivi par Nick Leggio qui adressa un clin d'œil appuyé aux autres.

Une vingtaine de minutes s'écoulèrent dans une attente crispante, puis un appel téléphonique arriva de la part de l'équipe dépêchée à Blancheater :

— On a récupéré les valoches, Skip. Est-ce qu'on rapplique tout de suite ?

— Un peu, ouais ! Magnez-vous le rond, et n'y touchez pas, hein !

Tony frappa dans ses mains, la mine victorieuse.

— Skip, appelle la deuxième équipe ! Qu'ils s'assurent que personne ne file le train à la première. Au besoin, ils n'ont qu'à servir de leurre. Tu as compris ce que je veux dire ?

— Parfaitement, oui.

— Qu'est-ce que tu attends ? Appelle-les...

Skip passa son coup de fil et une nouvelle attente recommença. À travers les fenêtres du grand living, on commençait à apercevoir la grisaille de l'aube.

— Il va bientôt faire jour, fit remarquer Bensimoni.

Marco s'appuya des deux mains sur les accoudoirs de son fauteuil et se leva en soufflant. Il alla regarder au-dehors.

— Ouais, encore une petite demi-heure, commenta-t-il. Je voudrais bien qu'on en finisse avec cette putain de merde de nuit !

— T'es pas le seul, ricana Parini. Tout le monde ici en a autant marre que toi. Tu ne...

— La ferme ! jeta Tony l'Affreux en levant la main. Écoutez...

Ils entendirent un ronronnement de moteur. Puis ils distinguèrent une lueur de phares à travers les arbres.

— Ils arrivent au poste de garde, dit Skip qui était resté dans la pièce.

Quelques instants plus tard, il envoya une confirmation dans son talkie-walkie et bientôt une Ford vint doucement se ranger devant la façade du bâtiment.

Ils n'avaient d'yeux que pour les deux valises qui venaient d'être

extraites du coffre du véhicule. Et leurs regards devinrent encore plus ardents lorsque Sam s'approcha de la table pour ouvrir la première.

— Attends ! fit soudain Tony. Nous allons tous sortir et les faire ouvrir.

— Tu crois qu'elles pourraient être piégées ?

— On ne sait jamais. Skip ! Appelle un de tes gars, qu'il fasse le nécessaire.

L'opération s'effectua comme prévu. Lorsqu'ils réintégrèrent le corps de la ferme, Parini ne put s'empêcher de s'exclamer en regardant les rangées de liasses vertes entassées sous leurs yeux :

— Tout ce fric ! Putain ! Tout ce fric...

— Notre fric à tous, dit Bensimoni.

— Ouais. Quarante millions, c'est quand même beau à voir.

— Ce sera encore mieux quand on aura la seconde moitié, intervint sèchement Caldara. Va falloir...

Il fut interrompu par la petite sonnerie du téléphone portable dans la poche du Collecteur qui s'en empara fébrilement.

— Bonjour, que puis-je pour vous ? fit-il d'un ton doux et agréable.

— Arrête ton char, Sam, et passe-moi Tony.

Tony avait déjà compris. Il tendit le bras pour saisir l'appareil, toussota pour s'éclaircir la voix, mais son geste resta en suspens. Il venait d'être pris d'un doute subit et affreux.

— Dis-moi, Sam..., coassa-t-il. C'est ton portable, ça ?

— Oui. Heu, non, pas exactement.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien... C'est celui que Skip a trouvé sur la fille.

— Quoi ?

Une expression horrifiée se peignit sur le visage ingrat de Tony.

— Bougre de con !...

— Merde, je te permets pas, Tony ! Je...

— Ta gueule ! Tu sais ce que tu as fait, abruti ?

— Mais je...

— J'ai dit, ta gueule !

Approchant l'appareil près de sa bouche, il chuinta :

— Bolan ?

— Ouais. Tu as compté les billets ?

— Dis-moi, qu'est-ce que tu espères me faire avaler ?

— Ne me dis pas que tu as un problème, ricana le grand fumier

dans le radiotéléphone.

— J'ai pas de problème, Bolan.

— Alors, tu n'as rien compris.

— Mon cul ! Dis-moi un peu où tu en es, espèce d'enfoiré ?

— Je suis tout près de toi, Tony. Tout près. Écoute...

Ils entendirent tous distinctement un sifflement qui allait en s'amplifiant, mais ça ne venait pas du minuscule haut-parleur. La déflagration qui s'ensuivit non plus. Il y eut un vacarme tonitruant et tout le monde aperçut la Rolls de Sam qui se transformait en boule de feu dans la cour boueuse.

CHAPITRE XXV

Deux gorilles l'avaient poussée sans ménagement dans une pièce sombre imprégnée de toutes sortes d'odeurs. Au fond, il y avait une fenêtre garnie de barreaux en fer forgé d'où parvenait une faible lueur, et l'on avait refermé sur elle une porte massive de bois. Elle s'aperçut qu'elle était dans un atelier en désordre.

Il faisait froid. Elle avait faim, aussi, et se demandait comment c'était possible d'avoir faim en de telles circonstances. Elle s'interrogeait sur le temps que les mafiosi allaient la garder ainsi enfermée avant de recommencer à l'interroger. Peut-être allait-elle trouver dans cette pièce un outil quelconque qui lui permettrait de se défendre quand ces types reviendraient la chercher. Elle avait fini par se dire que c'était bien illusoire mais elle avait cherché. Elle avait mis la main sur une grosse barre de fer rouillé et s'était assise à proximité de la porte, guettant les sons à l'extérieur.

Elle ne savait pas depuis combien de temps elle se tenait ainsi quand elle perçut une stridulation qui allait en s'amplifiant, jusqu'au seuil de la douleur auditive. Quelques fractions de seconde plus tard, une déflagration énorme lui martyrisa les tympans et elle lâcha la barre de fer pour se couvrir la tête, s'attendant à recevoir une pluie de projectiles. Puis elle entendit d'autres sortes de bruits, des cris, des exclamations et des pas précipités dans la maison.

Soudain, une clé joua dans la serrure de la porte. Affermissant de nouveau la barre entre ses doigts, Tina la brandit au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces lorsque le battant pivota. Mais l'arme improvisée ne rencontra que le vide et la jeune femme partit en déséquilibre. Elle poussa un cri quand des mains puissantes la saisirent aux épaules pour la maintenir. Une voix grave et rassurante se fit entendre :

— Doucement. On se calme.

Puis elle le reconnut malgré son accoutrement. Le temps d'un battement de cœur, la grande silhouette s'était découpée dans la lumière du couloir.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle.

Bolan lui adressa un très bref sourire.

— Louez qui vous voulez, mais cassons-nous d'abord d'ici.

Il était vêtu de sa combinaison noire qui lui faisait comme une seconde peau et portait sur lui un stupéfiant attirail. Un combiné de combat M-16/M-79 pendait sur sa poitrine, retenu par une bretelle de cuir. Il avait un gigantesque automatique en acier inox accroché à son ceinturon militaire, et tenait dans sa main le Beretta 93-R dont le canon était encore brûlant. Des chargeurs de rechange et des grenades étaient accrochés sur son harnachement par des clips spéciaux, ainsi qu'un poignard en acier bruni. L'ensemble parut ahurissant à Tina qui eut ensuite un mouvement de recul en apercevant le cadavre d'un de ses geôliers étendu sur le carrelage, la gorge ouverte d'un côté à l'autre.

— Restez derrière moi, lui conseilla-t-il, se mettant en marche dans le couloir.

La jeune femme vit qu'il tenait un boîtier extraplat dans sa main gauche. Un appareil semblable à une télécommande de télévision et comportant autant de touches.

Quelques mètres plus tard, il y eut un bruit de galopade et deux hommes apparurent subitement devant eux, tentant de s'immobiliser en apercevant la haute silhouette bardée d'armes. Le Beretta toussa quatre fois et les arrivants poursuivirent maladroitement leur course sur quelques mètres encore avant de bouler au sol.

Entraînant la jeune femme dans une pièce contiguë, l'Exécuteur lui fit enjamber un appui de fenêtre donnant sur une aile de la ferme. Il n'avait qu'une vue partielle de la cour, une trentaine de mètres sur sa gauche, mais pouvait se rendre compte à quel point l'impact de la roquette avait semé la panique. Encore abasourdis, des hommes tentaient seulement de se mettre à l'abri tandis que d'autres s'interpellaient entre la maison et les abords, dans une complète confusion. La carcasse de la Rolls flambait joyeusement, projetant alentour quantité de matériaux incandescents.

C'était un tir semi-automatique que Bolan avait déclenché à partir de sa radio-commande. En position sur le flanc d'une colline déserte, à huit cents mètres de la ferme, le char de guerre était prêt à vomir cinq autres fusées, toutes programmées pour atteindre un point précis de la ferme. L'Exécuteur avait eu besoin d'une diversion pour s'introduire dans la place tenue par la mafia, mais il espérait ne plus avoir besoin de ce recours dans l'immédiat. Ce qu'il voulait avant tout, c'était mettre la jeune femme en lieu sûr avant de continuer son blitz.

Ils ne firent aucune mauvaise rencontre avant d'atteindre une clôture délimitant une petite prairie, mais la chance tourna brusquement quand trois mafiosi jaillirent d'une voiture pour se précipiter vers la zone boisée. Ils se trouvaient sur la mauvaise

trajectoire et Bolan dut les faucher d'une rafale de .223 qui crépita dans le jour naissant. Ce fut ensuite une cacophonie infernale. Des coups de feu pétaradèrent de toutes parts et des braillements se firent entendre de plus belle. C'était à croire que les *amici* présents s'étaient mis tous ensemble à tirer sur une même cible invisible.

— Couchez-vous ! cria-t-il à Tina, tandis qu'il braquait le combiné de combat en direction de la ferme.

Coup sur coup, il tira deux grenades qui atterrirent sur l'aire de stationnement des véhicules, puis arrosa la cour d'une multitude de petits frelons grondants.

Son intention était de se ménager une accalmie, mais il savait que le répit serait de courte durée. Tendant le bras pour désigner un chemin de terre à Tina, il lui jeta :

— Filez par là ! Courez le plus vite possible et ne vous retournez pas.

— D'accord ! rétorqua-t-elle. Jusqu'où ?

— Jusqu'à la route.

— Et vous, bon sang ?

— Si vous ne me revoyez pas, débrouillez-vous.

Des coups de feu recommençaient à claquer de l'autre côté de la bâtisse et des projectiles arrachaient de grosses mottes à quelques mètres d'eux.

— Tu parles ! Passez-moi une arme, cria-t-elle près de son oreille, je peux vous donner un coup de main !

— Négatif, foutez le camp !

Il la poussa rudement en direction de l'allée, puis commença à cracher son venin, faisant feu en continu avec le M-16 pour couvrir le repli de la fille. Il ne fut rassuré que lorsqu'il la vit se mettre à sprinter pour se fondre dans le sous-bois.

Là-bas, une contre-attaque se dessinait après la panique du début. Un groupe offensif s'était formé et commençait à progresser dans la direction de l'Exécuteur tandis que des mafiosi embusqués dans la bâtisse effectuaient un tir de barrage.

Pour calmer leur ardeur, Bolan appuya sur une touche du boîtier de radio-commande, provoquant instantanément le départ d'un oiseau de feu depuis la tourelle du gros véhicule de combat. Le même sifflement strident retentit, s'amplifia démesurément pour se transformer finalement en un bruyant feu d'artifice qui réduisit un gros 4x4 Ram Charger en un tas de tôles informe. Dans la lueur démentielle, l'Exécuteur put observer brièvement trois corps qui tournoyaient à plus de dix mètres de hauteur et retombaient l'un sur

le toit de la ferme, l'autre sur le capot d'un tracteur.

Profitant de la diversion, il se redressa et partit au pas de course vers la cour jonchée de cadavres et d'épaves de voitures, arrosant avec le M-16 tout ce qu'il voyait remuer. Quelques rares défenseurs tentaient encore de faire face, tirant des coups de feu depuis des positions où ils se croyaient à l'abri. Il les détrompa en leur larguant une série de grenades et plusieurs giclées de .223 hurlantes, courut ensuite pour atteindre l'autre extrémité du bâtiment derrière lequel il venait de voir disparaître deux silhouettes pressées.

Les deux hommes portaient chacun une grosse valise et s'efforçaient de courir gauchement tandis qu'un moteur ronflait sur l'arrière de la cour. L'un d'eux n'était autre que Marco le Braque, Bolan avait reconnu sa silhouette monstrueuse.

— Tant pis pour le pactole ! grinça-t-il en appuyant sur un autre bouton de la radio-commande.

Il y eut une explosion fracassante dont le flash éclipsa temporairement les premières lueurs de l'aube, mais il ne s'agissait pas d'une nouvelle roquette. La charge de plastic C-4 qu'il avait placée en la moulant dans le fond d'une des deux valises venait de se transformer en énergie libre.

Lorsque l'Exécuteur déboucha de l'autre côté de la ferme, Marco le Braque et l'homme qui l'accompagnait n'existaient plus qu'en une multitude de débris éparpillés sur l'arrière de la cour, cependant qu'une kyrielle de billets réduits en confettis retombaient en tourbillonnant, donnant l'impression d'une chute de neige.

Un peu plus loin, un 4x4 Cherokee roulait au ralenti, phares éteints et décrivant un curieux arc de cercle. Son chauffeur était dans les vaps, de même que le passager qui gisait à moitié couché sur le siège à côté de lui. L'onde de choc les avait attrapés de plein fouet. L'Exécuteur identifia Nick Leggio et Tony l'Afreux Caldara. Il prit du recul et lâcha une grenade de 30 mm sur le Cherokee, contourna rapidement la grande bâtisse plate, à la recherche d'une quelconque résistance.

Il trouva Sam Bensimoni derrière la ferme, couché dans la boue. Il était atteint à la tête et dans le ventre, vraisemblablement par des éclats de grenade d'après les dégâts. Sam le Collecteur n'avait jamais été d'un grand courage, ce n'était qu'un rond de cuir de la mafia, un fonctionnaire en chef du Crime Organisé. Mais l'approche de la mort paraissait le galvaniser, lui donner quelque courage pour affronter son sort. En tout cas, il avait encore de la haine à cracher :

— Je vais te crever, Bolan ! lâcha-t-il dans une sorte de feulement.

— C'est trop tard, Sam. Vous êtes tous refaits.

— Pauvre con, t'as rien compris !

Un rictus affreux sur le visage, le mafioso se redressa de quelques centimètres et braqua un petit .32 nickelé à canon court. Presque une arme de femme.

Le Beretta lui vomit toute sa hargne à la face et le rictus hideux disparut dans un magma de sang, d'os broyés et d'humeurs. La tête de Sam le Collecteur retomba en arrière dans un petit éclaboussement de boue.

L'Exécuteur remplaça le Beretta dans son holster, repoussa le fusil d'assaut sur le côté et dégaina le monstrueux Automag. Il passa encore quelques instants sur le champ de bataille, allant d'un corps à un autre, ponctuant sa marche de détonations, distribuant ça et là des coups de grâce. Et, seulement lorsqu'il se fut assuré qu'il ne laissait pas de survivants derrière lui, il rangea la grosse pièce d'artillerie et partit à grands pas dans le petit chemin de terre qu'avait emprunté Tina Robinson.

Elle sortit de derrière un fourré lorsqu'elle aperçut sa silhouette caractéristique. Il était couvert de boue, de traces de poudre et du sang des *amici*, mais ça ne l'empêcha pas de se jeter dans ses bras, encore toute tremblante d'effroi. Il la rassura, lui caressa la tête.

— Mack, je...

— Ne dites rien. Plus tard.

— Si. Merci d'être vivant !

S'efforçant de lui sourire, elle ajouta :

— Je vous préfère ainsi.

Bolan était tout à fait d'accord avec elle sur ce point.

*

* *

Le gros GMC camouflé roulait dans un sourd chuintement. Ils venaient de quitter le Highway 52 pour prendre la route bordant la frontière d'État avec le Kentucky, vers Ripley puis New Boston. En contrebas sur la droite, l'Ohio River roulait ses eaux limoneuses. C'était une matinée morne et triste. Le ciel avait des allures de linceul.

Tina Robinson n'avait pas desserré les lèvres depuis qu'ils avaient démarré. Les yeux dans le vague, elle ressemblait presque à une statue. Enfin, après un brusque cahot de la route, elle eut un petit soupir et dit :

— Finalement, je me demande si je n'ai pas rêvé tout ça. Comment avez-vous fait ?

Il comprenait ce qu'elle voulait dire mais n'avait pas tellement envie de s'étendre sur le sujet.

— Dites, ça vous ennuie de me répondre ? insista-t-elle.

— Les *amici* trichaient avec leurs propres copains, répondit-il distraitemment. Il y avait un bug électronique dans le téléphone de Joss Maglione, et dans pas mal d'autres aussi. Je me suis servi de leur coup de vice pour repérer la baraque. C'est simplement de la technique.

— Et les valises ? Rassurez-vous, ce n'est pas de la cupidité, je suis seulement curieuse.

Il eut un rire muet.

— Je les ai refilées aux *amici*.

— Vous avez fait quoi ?

Succinctement, il lui expliqua de quoi il retournait, ajoutant très sérieusement :

— Avec la mafia, on ne prend jamais assez de précautions. À part le C-4, il y avait aussi un bug dans l'une des valises.

— Attendez ! Vous dites que vous avez foutu en l'air quatre-vingts millions de dollars pour...

— Seulement quarante, sourit-il, l'interrompant. Je n'ai pas eu besoin d'investir le reste.

Les yeux de la jeune femme s'arrondirent.

— Ah oui ! Quarante millions... pour le plaisir de dépanner une gourde qui s'était crue trop maligne. Vous êtes fou !

— Vous croyez que c'est du gaspillage ?

— Sûrement !

Il eut un rire.

— Remboursez-moi quand vous pourrez.

— Dans mille ou deux mille ans, je n'y serai pas encore parvenue.

— Disons... quelques jours.

— Quelques jours, ça marche, s'esclaffa-t-elle. Et peut-être que ça pourra durer un peu plus que ça. Qu'en dites-vous ?

Il se contenta de lui adresser un clin d'œil complice. Un peu plus ? Mack Bolan aurait bien voulu, sans aucun doute. Mais l'Exécuteur savait bien que c'était impossible...